

Enlève le haut Pour le bas, j'arrive

Et autres nouvelles érotiques

Alfred Anchetain

Cet ebook a été mis en ligne par [Edition999](#)

© Alfred Anchetain, 2020

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Enlève le haut Pour le bas, j'arrive

Je suis ce qu'on appelle un « dragueur invétéré ». Le seul (gros) problème est que je m'appelle Jean Dupont. Déjà, dans les quartiers chics, comme le 6^{ème} où j'habite, je perds 20 % de mon potentiel quand je dis mon nom. Mais, dans le Marais, par exemple, c'est 80 ! Je me suis fait des cartes de visite, avec des noms divers, un par jour. Lundi, je m'appelle Lilian Gartner, mardi Mike Sachs, mercredi Marc Pfeiffer, jeudi Jason Hirsch, vendredi Vianney Seidel, samedi, c'est Chabat, alors je me nomme Abraham Koch. Dimanche, dans les rues il n'y a que des familles et des bonnes d'enfant, je me repose, comme le Seigneur !

Un nom à consonnance allemande fait sérieux ; je pourrais être juif, ce qui fait plus sérieux encore, et je parais riche ! En affaire, c'est primordial. Beaucoup mieux qu'une particule, qui peut poser des problèmes dans certains milieux, alors j'évite.

Si je reçois un coup de fil « Allo, Mike, ici Vanessa (par exemple), tu te souviens, de moi ? », pas de problème, c'était un mardi. Comme je change chaque trimestre – et parfois même chaque mois – je sors mon carnet, j'ai la date et je vois tout de suite la fille en question. J'imprime ces noms sur des cartes avec un fond discrètement coloré, ce qui permet un repérage encore plus rapide. Vous devriez essayer ! Pour ceux qui ont des problèmes de mémoire, ou des emplois du temps *chargés*, c'est divin !

Donc, ce jour-là, je m'appelais Lucien Hoffmann. C'était donc un lundi, mais il y a quelque temps, fin avril. Je prenais le soleil à la terrasse d'un café, profitant d'une température particulièrement douce. J'avais demandé à un collègue de me rejoindre pour travailler. Avec cet homme, particulièrement efficace, nous avons tout fini en une heure. Il est donc parti en milieu d'après-midi. J'ai oublié de vous dire qu'à une table de moi, je voyais, de profil, une fort belle femme. Elle lisait, au moins depuis mon arrivée, et tout le temps de mon échange professionnel.

Je dis, à la cantonade, mais à voix suffisamment basse pour qu'elle seule entende : « Cette terrasse est un vrai bonheur. Nous le devons au réchauffement climatique. » Cela ne voulait pas être drôle, je cherchais seulement à attirer son attention. Comme je l'avais prévu, elle ne quitte pas son livre et ne se tourne pas vers moi. Mais je sens chez elle un frémissement.

J'ai toujours un livre avec moi, pas un best-seller, ni ceux de la rubrique du Figaro, mais un livre récent, qui soit bien écrit sur un sujet peu nouveau : *the book to be*, si je puis dire. Je m'arrange pour que personne n'en ait jamais entendu parler.

Je lisais donc (ou feignais de lire) un tel ouvrage, en plaçant bien la couverture bien droite pour que, si elle la regardait, elle voie bien le titre. Et je dis : « Vous connaissez certainement cet auteur, *** » sachant que, sauf hasard regrettable, elle ne le connaîtrait pas. Pas de réaction. C'est déjà un *plus*. Elle aurait pu me trouver importun de lui parler, et d'insister. Qu'elle reste et ne me fasse pas taire était déjà une (grande) victoire. Je garde le silence un petit moment.

Quand on pêche, celui qui fait du bruit effraye le poisson. La drague, comme la pêche, est une forme de méditation. L'important, c'est le silence ! Je reste ainsi, *dans* ma lecture, mais en conservant un axe de vision pour saisir le moindre geste de sa part.

Je prends toujours des notes durant mes lectures, sur une demi-feuille de papier que j'insère entre les pages. J'écris tout et rien car j'ai une mauvaise mémoire. Je le fais aujourd'hui pour donner l'impression que je travaille. Mais j'évalue, en fait, la situation.

Cette femme est là depuis au moins deux heures. Elle n'attend donc personne, ou alors c'est vraiment une idiote. Elle ne fait donc *que* lire ou *que* passer un agréable moment. Et, dans ces deux options, j'ai un rôle ! Je dis alors :

- Si ce n'est pas trop indiscret (en fait ça l'est, absolument), votre livre a l'air passionnant. Je suis éditeur – ou plutôt *editor*, en anglais, je prépare des publications. Vous semblez aimer la lecture.

Par agacement ou par curiosité, elle lève la tête vers moi, et alors... je suis sous le choc : cette fille est *vraiment* superbe, avec des yeux noirs puissants, en même temps qu'une certaine tristesse ; elle a connu des problèmes dans sa vie. Je soutiens son regard et lui dis : « Je m'appelle Lucien » (je ne dis jamais le nom de famille ; il est faux et on ne doit pas trop livrer d'un seul coup). Je poursuis : « Je cherche donc les grandes tendances, ce qui accroche vraiment le lecteur. Si vous pouviez m'aider... » Elle revient à son livre sans rien dire.

Je continue : « Je vous ai assez ennuyé comme ça. Puis-je vous offrir un verre ? » Dans un tel cas, deux attitudes : soit la femme refuse et alors souvent elle se lève, soit elle accepte, et c'est gagné. Elle demande :

- Et vous, que prenez-vous ?

- Comme vous !

Cela semble idiot, mais Saint-Ex. dit de l'amour que ce n'est pas se regarder l'un l'autre, mais regarder dans la même direction. Moi, je bois *dans la même direction*... Elle dit :

- Une orangeade ?

- Soit, deux orangeades.

Je hèle le garçon et fais la commande. Il revient bientôt avec les verres. Je tends alors ma carte à la femme, avec « Lucien Hoffmann, éditeur » et mon (vrai) numéro de portable. J'ajoute aussitôt : « Je suis conseil en édition, mais en France, on ne distingue pas l'*editor*, ce que je fais, du *publisher*, celui qui publie les livres. »

Elle me montre son livre, dont j'avais vaguement entendu parler. Je prends un air admiratif. Elle demande :

- Vous ne l'avez pas lu ?

- Non, il paraît environ 100.000 nouveaux titres par an, rien qu'en France, c'est impossible de tous les lire.

- Vous êtes spécialisé ?

C'est là mon « accroche ». Si je parviens à ce stade, j'ai fait déjà plus de 50 % du travail. Je réponds :

- Je ne vais probablement pas vous étonner. Je m'intéresse aux « champs-limites ».

- Je le devinais. Vous êtes, pour le moins, inhabituel... dans votre manière de draguer !

- Je ne sais pas ce que vous entendez par « draguer ». Je dis ce que pense.

Et mon nom ? Au moment où je finis par avouer le vrai, cela se passe toujours très bien. Il y a trois domaines où le mensonge ne « tue » pas : la politique, la météo... et l'amour ! Mais cette femme est prudente :

- Parlez-moi de ces « champs-limites ».

- Il y a, bien sûr, le paranormal, mais aussi des choses beaucoup plus banales. Quand une femme est amoureuse, ses pupilles se dilatent. Mais on peut aussi les dilater avec de la belladone, de « *Bella dona* », qui veut dire « belle dame ». Il y a des choses qui se passent entre deux êtres et qui restent très mystérieuses.

Elle me regarde avec intensité, comme si elle voulait voir l'état de mes yeux, mais je suis en contre-jour.

- Vous êtes un gros malin, dit-elle. Avec moi, ça ne prend pas !

- Je ne cherche pas à vous deviner, mais vous avez certainement écrit quelques lignes, que vous voudriez diffuser, et vous ne savez pas comment faire.

Chez une femme, ça marche toujours. On est dans la cible dans 100 % des cas. Il n'y en a pas une qui n'ait, au moins, fait quelques pages d'un journal intime. Je continue aussitôt :

- Je ne publie pas toujours sous forme de livre ce qu'on me confie. Il y a d'autres possibilités, des sites qui acceptent de mettre en ligne vos écrits gratuitement. Je peux vous aider à le faire.

- Vous êtes cher ?

- L'édition est pour moi un passe-temps. Quand un livre sort dans une édition commerciale, je demande à être payé. Dans les autres cas, je le fais gracieusement. Et, même si vous me passez vos écrits, et que je vous conseille, vous restez totalement libre. Cela vous fait plaisir et à moi aussi.

Le temps a passé, et je propose :

- Si cela vous dit, nous pourrions dîner ensemble. Je vous invite. Pas chez Lasserre ni à la Tour d'Argent (elle le *voudrait*, très certainement, mais je n'ai pas les moyens). Il y a des petits restos tout à fait convenables, et on n'en sort pas avec un estomac en plomb.

C'est la cheville-ouvrière de la drague. Une femme qui accepte sait qu'elle s'engage... au moins un peu. Je replonge dans ma lecture et attends. Elle sort son smartphone, tapote une minute ou deux, puis revient vers moi :

- Je ne resterai pas tard, car demain j'ai une rude journée.

Il n'était pas encore 19 heures. Mettons que l'on se quitte vers 23 heures, nous avons du temps, beaucoup. Je propose :

- J'en connais un, qui n'est pas trop loin. Il est tranquille, et à cette heure-ci, nous serons seuls ou presque.

- Parfait.

Je hèle le garçon, paye et elle se lève. Elle est... gigantesque, proche du mètre quatre-vingt. J'en ai dix de plus, mais elle a de petits talons que je n'ai pas. Je dis, dans la foulée :

- Vous êtes mannequin ?

- Oui, mais j'ai quitté. Un monde trop dur, et trop pervers, comme vous le savez. Je travaille dans la même agence, mais je gère les filles, les défilés, les voyages, les clients, etc. Un travail administratif, mais je reste dans mon milieu.

- J'ai vu tout à l'heure votre regard triste. Vous avez dû en baver !

- Je me méfie des hommes. Ils mentent tous. Ils veulent coucher. Mais vous, vous êtes amusant. Vous savez amener la chose...

Oui, effectivement, c'est de la drague « haut-de-gamme », qui nécessite 15 ans d'études après le Bac, au moins !

Nous quittons le café et traversons le Jardin du Luxembourg. Je l'aime beaucoup, car, à la différence des Bois de Boulogne ou de Vincennes, il n'a pas de secrets, de lieux où il ne faut pas aller... Nous sortons par une autre porte et arrivons au resto, que j'avais appelé pour voir sa disponibilité. Nous sommes seuls, en dehors de deux membres du personnel, que je connais et qui finissent de dîner. Le Chef de rang sait qu'il ne faut *jamais* me nommer. Aussi se borne-t-il à me sourire, comme à un vieil habitué... Nous nous asseyons. On nous apporte deux cartes. Je pointe une ligne : « Je vous le suggère, c'est léger et très bon. » Elle acquiesce et nous sommes servis quelques instants plus tard. Avantage d'arriver de bonne heure.

C'est elle qui parle pendant presque tout le repas. Mannequin à 17 ans, elle a été *quasiment* violée (pour ne pas dire *carrément*) par son directeur de collection, le seul

non-homo de la boîte. L'affaire a été, comme toujours, étouffée ; elle a réduit sa présence pour faire des études technico-commerciales et a été réembauchée à un poste d'*autorité*, ou elle fait en sorte que les filles ne subissent pas le même sort. Elle n'est pas aimée, mais elle est intouchable du fait de ses relations ! J'ai donc affaire (bien malgré moi) à une (très) forte femme...

Le dîner fini, je lui demande : « Il n'est pas très tard, voulez-vous prendre un verre chez moi ? » Avec 99,9 % des femmes, cela veut dire « Voulez-vous coucher ? » Mais avec le 0,1 % qu'elle représente (bien malgré moi), cela veut dire simplement « Acceptez-vous quelque chose à boire chez moi ». Même si elle répond oui, elle pense : « c'est si je veux ».

Je dis :

- J'habite tout près.

- Je vous suis.

Nous marchons une dizaine de minutes et arrivons au pied de mon immeuble, haussmannien, des plus bourgeois. J'y ai un trois pièces, pas énorme, mais tout à fait correct pour le célibataire que je suis. Nous prenons l'ascenseur et arrivons au 5^{ème}. J'ouvre la porte après avoir pris mon courrier que le concierge a mis sur le paillason, allume l'entrée et dis :

- Que voulez-vous boire ? Café, jus de fruit, alcool ?

- Jus de fruit.

- J'ai préparé un jus de maracuja. J'ai passé un moment en Guadeloupe, et j'ai appris à le faire là-bas.

- Va pour le maracuja.

- Allez au salon, asseyez-vous, je vais sortir ce fruit de la passion.

- Décidément, vous n'en manquez pas une ! Auriez-vous des toilettes ?

- Bien sûr, passez par ma chambre, la porte en face. Faites comme chez vous.

Elle a un instant d'hésitation... Elle sent le piège. Dans le couloir, j'ai un autre cabinet de toilette, celui que je réserve aux « filles de passage ». Mais aujourd'hui, c'est du « gros gibier » et j'ai le sentiment que nous jouons (presque) à armes égales. Depuis le début de l'après-midi, elle aurait pu partir, ou m'envoyer paître. Elle ne l'a pas fait. Elle a certainement un « besoin », comme moi. Travaillant dans la mode, elle ne croise que des femmes, des homos et des machos, trois *espèces à problèmes*. Elle me trouve, cultivé, (assez) sympa et pas (trop) pressé ; elle en profite.

Je sors du frigo les jus, emplis les verres, les apporte au salon et m'assieds sur le canapé (un large trois places). Elle revient après bien dix minutes d'absence. Je vois très vite que le dernier bouton de son chemisier est défait, et qu'elle n'a plus de soutien-gorge. Je me lève, lui propose de s'asseoir à l'autre bout du canapé, lui présente son verre. Et alors, à la lumière de la petite lampe sur la table, je vois qu'elle n'a plus de rouge à lèvres. Elle a pris les choses en main !

Nous devisions tranquillement de choses et d'autres, ne parlant plus ni des livres ni de la mode, mais du printemps, de la douceur de la journée, etc. tous sujets destinés à plaire.

Quand on veut séduire, il ne faut parler que du positif, car l'autre prendra le négatif, quel qu'il soit, pour lui. L'approche finale est aussi difficile que pour la navette spatiale. Vol plané, sans moteur, et sans possibilité de reprise !

Je lui dis qu'elle a une ligne superbe, beaucoup de classe et que les défilés ont dû la regretter. Elle me renvoie le compliment en disant que, dans l'édition, le physique compte aussi. Elle boit très lentement, comme si elle voulait me faire attendre. Je me garde d'aller plus vite qu'elle. Je lui pose des questions sur ses voyages, qui sont

fréquents dans la mode. Nous avons vu des pays différents, mais probablement en aussi grand nombre l'un que l'autre.

Je me demande par quelle méthode je pourrais l'approcher (un bon mètre nous sépare), mais c'est elle qui vient (un peu) vers moi. Je sens qu'elle voudrait aller plus vite... mais que la décence lui interdit. Je mets mon bras sur le dos du canapé. Elle, tendant son cou, vient toucher mon poignet de ses cheveux. Je plie légèrement ma main qui entoure sa nuque. Elle s'approche (très peu encore) et j'ai bientôt la main sur son épaule. Nous ne parlons plus. Son parfum très doux (et probablement très cher) rencontre mes narines. Je le laisse les pénétrer avec jouissance. Elle s'est inclinée vers moi et s'appuie sur mon épaule. Elle me glisse à l'oreille : « Vous avez prévu ? » Je hoche la tête sans rien dire. Femme de précaution, elle ne laisse rien au hasard.

Nous sommes l'un contre l'autre dans l'angle du canapé. De ma main libre je lui caresse le ventre, et remonte sous sa poitrine (je ne vais jamais plus haut, à ce stade !). Je défais les trois derniers boutons et ouvre son chemisier. J'ose « Vous avez des seins superbes. » Elle ne dit rien. Je descends ma main et la pose sur sa cuisse, que je caresse avant de la glisser entre ses jambes. Elle les serre sur ma main pendant que j'approche mes lèvres des siennes. Nous restons un petit moment, bouches fermées, dans un échange muet et immobile. Elle desserre les cuisses et me libère. Elle se lève ; elle sait où est ma chambre, elle y va sans hésiter. Elle est pieds nus.

En un instant, elle se déshabille, et elle est nue avant même que j'aie rien enlevé moi-même. Je tire le dessus de lit, descend la couverture, elle se glisse aussitôt dessous. Je vais aux toilettes, et reviens avec ma chemise, pour qu'elle ne me voit pas en érection. Elle ne me regarde même pas.

Elle ouvre alors le tiroir de ma table de nuit, en sort la boîte de préservatifs. Elle a dû faire sa tournée d'inspection tout à l'heure... Elle demande : « Je peux vous le mettre ? » Elle le fait d'une main experte, évitant le contact des ongles avec le caoutchouc. Sitôt enfilé, elle monte sur moi. Je sens l'urgence !

Elle « fait toute seule ». Je la laisse, car j'ai l'impression que mes caresses seraient de trop. Ses mouvements sont très agréables et, en quelques minutes, elle atteint l'orgasme. Elle souffle sans râler. Les murs sont épais, certes, mais on évite de gêner les voisins. Elle attend un peu, couchée sur moi ; je l'enserme doucement dans mes bras. Elle demande : « Tu restes comme ça, ou tu te mets dessus ? » Elle glisse sa langue entre mes lèvres, qu'elle entrouvre. D'un mouvement sans hâte de sa langue sur mes lèvres, mes dents et l'intérieur de ma bouche, elle m'amène à jouir. Elle attend que je débände pour se retirer, et elle pose sa tête sur mon aisselle ; nous restons un petit moment, puis elle demande :

- Je peux prendre ta salle de bains ?

J'acquiesce. Elle me tutoie depuis qu'elle a eu un orgasme... début de notre intimité.

J'entends des bruits d'eau. Elle sort impeccable, prête pour un défilé. Je lui dis :

- Tu es pressée ? Tu as encore quelques minutes ? Tu veux que je te raccompagne ?

- Ma voiture est au parking à 100 mètres du café, je veux bien que tu viennes avec moi jusque-là. Après, je saurai retrouver mon chemin.

Elle m'embrasse. Je file dans la salle de bains, prends une douche rapide. Il est 22 heures 30. Nous n'avons pas traîné ! Nous sortons, marchons quelques minutes. Le parking est à 200 mètres de chez moi. Je la laisse devant sa voiture, l'embrasse une dernière fois et la salue tandis qu'elle disparaît sur la rampe de sortie.

*

* *

Je n'entends plus parler d'elle. Je n'avais ni son nom, ni son prénom, ni son numéro de téléphone... dans notre précipitation.

Un numéro s'affiche sur mon portable, qui vibre. Je prends tous les appels, car c'est ma ligne professionnelle : « Lucien, ici Mathilda. Comment vas-tu ? » Je remercie le ciel de ma méthode. Sans elle, j'aurais eu l'air cruche. Je reconnais sa voix volontaire, en même temps que chaleureuse et distinguée, chose assez rare, même dans le 6^{ème} arrondissement de Paris. Je réponds aussitôt :

- Tu ne m'as pas envoyé tes écrits... C'est de la timidité ?

Avec les femmes, il faut toujours avoir une phrase d'avance... On doit les étonner, surtout si elles veulent prendre de l'autorité sur nous.

- Tu n'as même pas idée de ce que j'écris.

- Ce doit être très cochon !

Là-dessus, silence. J'ai un instant de panique. J'aime m'amuser... Mais quelquefois cela ne passe pas. Trente secondes, peut-être seulement vingt... de silence complet. Interminable !

- Comment l'as-tu deviné ?

Victoire ! J'aurais eu dix ans de plus, c'aurait été mes dernières paroles, tans mon cœur battait la chamade.

J'avais eu quelques filles (d'anciennes copines) depuis un mois. Mais celle-là – qui dit s'appeler Mathilda – m'a laissé un *vrai* souvenir. J'aurais été chagriné de la perdre, et en plus, de ma faute !

Donc cette femme, belle, très comme il faut, s'est lancée dans la littérature érotique. Elle me demande :

- Tu es libre ce soir ?

- Quelle heure ?

- Comme la dernière fois, 19 heures. Viens chez moi.

Et là, je ne sais pas ce qui m'a pris, je lui ai dit :

- D'accord. Enlève le haut. Pour le bas, j'arrive !

J'étais à me morfondre sur cette plaisanterie plus que douteuse. Après un instant, elle me dit, sur un ton qui ne laisse aucun doute :

- Pour le bas, je m'en occupe *aussi*.

J'ai vacillé sous le choc. J'ajoute, *pour garder la main* :

- Si tu le prends comme ça, n'enlève rien.

Dix-neuf heures. Je sonne à son interphone, monte chez elle, et la trouve... en veste et tailleur noir, très stricts. Elle m'avait appelé quand elle était en route. Elle vient juste d'arriver. Elle est encore en « habit de travail », son attaché-case est sur la chaise.

Son intérieur est comme le mien. Classique, ancien et moderne ensemble. Mais un très beau tableau moderne trône dans son salon, probablement très cher. Elle me dit, voyant mon regard :

- Le couturier chez qui je travaille a des clients du Golfe. C'est un cadeau. Il était content de la robe que nous avons fait pour sa femme.

Sans aucune contrepartie ? Je n'ai pas insisté... Elle continue :

- Comment envisages-tu la soirée ? On commence par quoi ?

- Comme tu veux.

Pour toute réponse, elle m'embrasse. Elle n'a plus de rouge à lèvres... Mais elle a *tout le reste*. Mes lèvres ne résistent pas longtemps à l'intrusion de sa langue. Et bientôt elle chemine en moi comme si elle était chez elle. J'aurais pu la repousser, mais je prends un grand plaisir à cette exploration. Dès qu'elle est « sortie », je lui dis :

- Tu as donc fixé l'ordre des choses.

- Assieds-toi dans le salon, les jus sont sur la table, tu te sers.

Elle s'en va, et j'entends le claquement de ses talons jusqu'à une salle de bains. Puis, plus rien... je devine qu'elle a retiré ses chaussures. Elle réapparaît au bout de quelques minutes, dans grand peignoir qui cache mal sa nudité.

- Tu as pris ce que tu voulais ?

Le mot résonne en moi comme la dernière cigarette d'un condamné. J'acquiesce, mais qu'a-t-elle préparé ?

Elle part dans sa chambre, sans rien dire. Je la suis. À peine entrée, elle me demande :

- Tu permets qu'on innove ?

Elle me met un bandeau sur les yeux, en disant :

- Je propose que nous n'ayons pas d'orgasme ce soir. Cela va te changer un peu. Tu aimes attendre ?

Je ne réponds pas. J'aime effectivement... si cela ne dure pas trop longtemps.

Je ne vois plus rien, je sens son parfum et le hume avec délice. Elle défait ma chemise, retire mes chaussures, descend mon pantalon, mon slip. Et je me retrouve nu. Ma verge est si tendue que j'en suis gêné. Elle me prend les mains, les tire en arrière et les attache ensemble, dans mon dos. J'entends qu'elle part, je suis un peu inquiet.

Quand elle revient, elle me retire le bandeau. Elle est nue, et vraiment superbe, debout, face à moi, à petite distance. La dernière fois, j'ai à peine eu le temps d'en profiter, car elle s'est mise sur moi très rapidement, et, sitôt nos *affaires* finies, elle est partie dans la salle de bains.

Elle met ses mains sous sa poitrine, assez ample mais bien ferme. Elle fait monter et descendre ses seins dans un mouvement très lascif. Puis, passant d'un pied sur l'autre, elle imprime à son corps une lente reptation, tout en remuant doucement ses seins. Il faut que je me contienne, car je n'aurai *rien* ce soir !

Elle vient poser ses lèvres sur les miennes, puis entre sa langue dans ma bouche, alors qu'elle caresse ma poitrine avec le bout de ses seins, mamelon contre mamelon. Je suis solidement attaché, je lui dis :

- Tu n'es pas gentille.

- Moi ? Au contraire, je suis *trop* gentille. Je fais tout ce que tu veux et que tu n'as pas osé demander.

Elle s'éloigne et recommence son « cirque » puis revient m'embrasser et me caresser les mamelons. Puis elle frotte son sexe contre ma verge, qui se tend plus encore.

- Ça te plaît ? Tu es bien silencieux. Dis quelque chose.

Elle revient encore Un léger râle sort de ma gorge, malgré moi.

- Exprime... parle... crie ! Lâche-toi !

Je suis à l'approche de l'orgasme, mais elle s'est encore éloignée. Elle reste immobile, mais elle remue encore ses seins :

- Tu es bien ? C'est comme tu veux ?

Je n'ose pas penser, car je n'aurai rien à la sortie.

- Tu vois, tu sais attendre !

Elle revient m'embrasser, mais cette fois-ci sans autre contact. Je suis devenu un objet d'amusement. Je demande :

- Et toi, ça te fait quelque chose ?

- J'adore ! Le plaisir de l'autre m'excite au plus haut point. Mais je me retiens !

Elle a mis sa main sur son sexe et se caresse doucement.

- Tu aimes quand je me fais ça ?

Elle accompagne ses gestes d'un doux gémissement. Est-elle perverse ? Se venge-t-elle d'un autre homme ? Qui l'a martyrisée ? Ou s'amuse-t-elle avec moi ? Pour m'apprendre à l'avoir draguée ?

Elle me regarde droit dans les yeux :

- J'arrête, car je dois attendre, moi aussi. Tu es beau ! Comme un curé avec une belle nana qui lui fait du rentre-dedans, et il ne peut pas la sauter !

Elle pouffe :

- Tu veux que je te « finisse » ?

Je voudrais faire l'amour avec elle ! Elle recommence à se toucher, d'une manière plus discrète. Tout en gardant sa main sur son sexe, elle vient vers moi et observe ma verge :

- Ça te plaît ! Une petite gougoutte ! Oh, non... elle n'est pas petite. Ça coule, ça coule !

En gardant la main gauche sur son sexe, elle me masse, de la droite, le gland avec ce qui en sort. J'approche l'orgasme. Mais elle s'éloigne.

- Tu es fin prêt ! Allons dîner. C'est moi qui t'invite.

Elle me détache et part en courant presque. Elle dit, d'une voix autoritaire :

- Le cabinet de toilette est là. Rhabille-toi et rejoins-moi dans l'entrée.

Elle s'est enfermée dans sa salle de bains. Craint-elle que je la viole ? Elle va en sortir habillée. Je n'aurai plus le choix que de la suivre au resto. Je me douche, et l'eau froide me calme. Nous allons dans une brasserie où je suis venu il y a longtemps. C'est fort bon. Nous discutons de choses et d'autres. Puis, au dessert, comme nous sommes seuls, elle demande, à voix basse :

- Comment te sens-tu ? Tu es bien ? En Inde, ils disent qu'il ne faut jamais aller jusqu'à l'orgasme, pour garder l'énergie vitale en soi. Si tu veux, on pourrait faire ça maintenant, quand nous serons ensemble. Je sais bien danser aussi. Tu connais les « Mille et une nuits » ? Elle a fait ça trois ans, tous les jours. Je suis sûr que tu aimerais ! Elle se moque de moi ? J'ose :

- Tu es vraiment sérieuse ?

- Je ne ferai pas ça avec n'importe qui. Mais toi, tu n'es pas un violent.

- En bref, tu refuses toute relation sexuelle avec moi.

- Vous les hommes, avec une femme, vous voulez « prendre votre pied ». Nous ne sommes qu'un *trou* où mettre votre *purée*. Je te fais découvrir autre chose. Apprendre à te maîtriser.

- Tu penses ce que tu dis ? Ou c'est un jeu ?

- Les hommes m'agacent. Ils m'ont fait trop souffrir. Et toi, tu ne sors pas du lot. Tu t'es cru très malin, au café quand tu m'as rencontrée. Tu as utilisé ta méthode. Elle est bien rôdée. Des dizaines de filles se sont faites prendre et sont passées à *la casserole*. Moi, je dis non. C'est si je veux, quand je veux.

- Non, je suis très sélectif, je ne suis pas un collectionneur. Et toi... tu est beaucoup plus que les autres !

- Tout à fait. Avec moi, tu as atteint tes limites. Je l'ai vu tout de suite. Les hommes craignent les belles femmes, surtout si elles sont intelligentes. Toi, tu t'es lancé à l'aventure. Je te trouvais presque ridicule. Mon... problème est que j'avais un énorme besoin de faire l'amour. Alors, j'ai joué l'idiote. Mais j'ai failli partir au moins deux fois.

- Tu n'as pas cru ce que je disais ? C'est pourtant vrai.

- Je m'en fiche, tu vois. Dans la rue, pas un jour sans que je me fasse draguer. Les lourds, je n'y réponds même pas. Avec toi, c'est plus sophistiqué, il faut le reconnaître.

- Je parlais de zéro, personne ne nous avait présenté...

- Tu as eu de la chance, de tomber au bon moment. J'avais absolument besoin d'un homme. Mon souci était... que tu n'abandonnes pas en chemin !

- Tu m'as dragué ?

- Je t'ai cadré ! Je me disais : « S'il fait trop de bêtises, je ne vais plus le supporter ». Je devais faire preuve de doigté... pour que tu me plaises suffisamment !

- Et aujourd'hui ?

- C'est moi qui commande. Tu supportes ou tu pars.

- Hou là là !

Elle se radoucit et me dit avec un fin sourire :

- C'est très amusant de déshabiller un homme. On joue à sa maman, d'un côté, et de l'autre on le découvre comme il est, parce qu'il ne cache plus rien. On voit tout de suite « ce qu'il pense »...

- Chez vous, les femmes, on ne voit rien...

- On pense beaucoup aussi ! Tu n'imagines pas ce que j'aimerais faire...

. Je n'aimerais pas ?

- Dans l'ensemble, oui. Mais d'autres, peut-être moins.

- Me sucer ?

- Je t'ai montré (un peu) ce que je sais faire. Je suis allé au plus simple... Tu verras la suite.

- Si je peux te revoir.

- Tu te crois un « bon coup », mais l'autre jour, c'est moi qui ai tout fait. J'ai trouvé mon plaisir toute seule, je t'ai donné le tien sans que tu ne fasses rien. Je pouvais attendre mieux.

Face à une telle avalanche... seul le silence *est d'or*.

- L'addition, s'il vous plaît, dit-elle au serveur qui passait devant notre table.

- On partage, dis-je.

Elle me jette un regard qui me perce comme une épée :

- C'est chacun son tour !

Il y a des filles qui font du rodéo ; pour elles, un homme, ça se maîtrise comme un mustang. Ai-je envie de jouer le cheval ?

Une fois dans la rue, elle me prend la main. Ou plutôt elle glisse sa main dans la mienne. Je l'embrasse dans le cou, elle vient à mes lèvres et nous nous arrêtons, l'un contre l'autre.

- Tu montes chez moi ? dit-elle, en s'écartant.

Je fais la moue. Elle chuchote :

- Je ne peux plus attendre...

Vite, je mouille¹

Une toute jeune femme, Sophie, âgée d'un peu plus de 20 ans, assez jolie, fait de la composition florale chez un fleuriste. Elle s'occupe des naissances, des mariages, des événements heureux, mais aussi des... enterrements. Certains hommes pleurent leurs femmes, mais ils n'en restent pas moins hommes, et ils peuvent être encore jeunes. De voir une jolie fille vous « prendre en charge » dans un moment où vous êtes désespéré, forcément ça crée des liens. D'autant que la composition florale, dans l'église, le cimetière (ou ailleurs)... vous rappelle la (belle) jeune fille qui vous l'a faite. Le désespoir étant passé, la mémoire ne s'efface pas pour autant... et un besoin bien naturel peut surgir inopinément.

Sophie n'est plus tout à fait vierge... Elle est experte en bondage, dans les deux rôles d'attacheuse et d'attachée.

Elle signe « Soph » ; c'est moins « pontifiant », dit-elle.

*
* *
*

L'histoire concerne J., un homme, 35 ans, qui a perdu sa femme et dont Soph a fait la couronne mortuaire. Dès la première rencontre, Monsieur sent quelque chose, mais il a l'esprit ailleurs, bien évidemment. Repassant à la boutique quelques jours après l'enterrement, pour remercier sa « bienfaitrice » de cette superbe couronne... il a du mal à contrôler ses sentiments. Mais, en homme fidèle à la mémoire de sa femme, il repousse cette inconvenance, surtout par la différence d'âge. Il ne résiste pas longtemps. Il revient à la boutique et donne à Soph son numéro de téléphone. Elle l'appelle et ils se rencontrent peu après. Des liens se créent, ils ont même quelques relations intimes.

Ce jour-là, ils ont décidé de passer la soirée ensemble. Monsieur rentre d'une tournée professionnelle en Normandie. Voici leurs échanges de SMS :

J : Je suis bloqué sur l'A13. J'ai juste dépassé Rouen, j'arriverai dans deux heures au moins (disent le GPS et les panneaux de l'autoroute). On annule ? Je t'M. J.

S : T'inquiète pas. J'attends. Te fais pas pincer par les flics avec le portable. Je mets la fonction Micro de mon smartphone, pour t'écrire plus facilement. Cela te fera passer le temps. Je t'M. Soph.

J : Moi aussi je t'aime. On n'avance pas. Tu ne veux vraiment pas qu'on annule ?

S : Non, j'ai besoin de toi. Je t'M. J'ai beaucoup de choses à te dire. J'ai bien travaillé à la boutique ce trimestre. Je leur ai fait gagner pas mal d'argent. J'ai eu un intérêt. Ce n'était pas prévu. J'ai déjà payé mon loyer et mes charges. Avec l'argent qui reste, j'ai acheté plein de choses pour nous. Je t'M. Soph.

J : Raconte-moi.

S : J'ai choisi un ensemble avec un soutif de dentelle rouge, un string itou, jarretelles et bas-résille comme tu aimes. Je t'envoie la photo, je l'ai prise de dos. On ne voit pas trop le slip. Devant il est un peu plus grand. Ce n'est pas pour aller dehors, juste pour toi.

J : Tu es très belle, mais ne te ruine pas.

S : Non, sur Internet, ce n'est pas trop cher. J'ai commandé ça il y a un peu plus d'une semaine, et c'est arrivé tout de suite.

J : Ça redémarre. Je te laisse. Le panneau annonce un nouveau bouchon. Je te dis quand je suis arrêté.

¹ Ce titre évoque un (vieux) nanar érotique : « Entrez vite... vite, je mouille ! »

S. : J'ai acheté aussi un sac de bondage. Tu pourras m'y mettre, la tête aussi. Je l'ai enfilé, pour que tu voies. C'est très léger, une sorte de bas très large, fait pour respirer. Si tu le fermes, je suis ta prisonnière, et tu peux faire ce que tu veux avec moi. Tu dis : il faut que tu fasses ceci ou cela sinon tu ne sors pas. Je serai obligée de l'accepter.

J. : Nouveau bouchon. Oui, le sac permet beaucoup de choses. Mais si tu ne veux pas ?

S. : Si je dis on arrête de jouer, tu arrêtes tout de suite et tu me libères. Mais si je ne le dis pas, tu peux faire ce que tu veux. Tu aimes me caresser les seins. Tu peux m'obliger à libérer ma poitrine, pour que tu puisses le faire facilement, assise ou couchée.

J. : Je le fais déjà.

S. : Oui, mais tu ne peux pas m'obliger. Si je suis prisonnière, tu le fais comme tu veux, le temps que tu veux.

J. : Tu aimerais ?

S. : Pas que tu le fasses comme tu veux. Ça peut m'agacer. C'est ça qui est drôle. Je suis obligé de subir même ce qui ne me plaît pas.

J. : Ça t'amuse que cela ne te plaise pas ?

S. : J'aime la soumission. Que tu profites de moi sans que je ne puisse rien faire. Tu peux même ne pas tenir ta parole. Tu peux dire : tu n'as pas fait les choses bien, tu n'as pas pris suffisamment de plaisir à mes caresses, alors, pour sortir, il faut que tu acceptes telle chose en plus. Alors, quand tu me caresses, il faut que je me dise : si je ne le laisse pas faire, je ne pourrais pas sortir, mais si je le laisse, je ne sais pas s'il va le faire.

J. : C'est injuste.

S. : C'est ça l'amusant. Je ne sais jamais ce que tu vas faire, ce qui va se passer. Je suis soumise à tous tes caprices, même si tu es injuste. Mais c'est un jeu. Si je ne veux pas continuer, je dis on arrête de jouer.

J. : Et si, moi, je veux arrêter ?

S. : Tu fais pareil, tu dis on arrête de jouer. Ça aussi, je ne le sais pas à avance. Alors je profite au max de ce que tu fais, au présent. C'est ce qui m'excite quand j'entre dans le sac. Je me livre à toi, je deviens ton esclave.

J. : C'est drôle d'être une esclave ?

S. : Oui, parce que c'est un jeu, que je peux arrêter. Si tu ne fais que ce que j'attends ou ce qui me plaît, ça ne sert à rien d'être enfermée. Il faut que tu fasses autre chose, ce qui ne me plaît pas. Plus j'ai peur, mieux c'est.

J. : Tu penses que je pourrais être méchant ?

S. : Oui, que tu peux jouer à l'être... Mais aussi que tu peux l'être vraiment, un peu.

J. : Et si je deviens fou ?

S. : Ce ne serait pas toi. J'ai confiance. Je ne le ferais pas sinon. Et puis, je peux sortir du sac en le perçant avec mes ongles. Et j'appelle la police, je pose une plainte pour viol... Pire, on se sépare !

J. : Tu as tout prévu.

S. : J'ai été déjà malmené. Alors, les garçons et les hommes, je connais.

J. : Tu as déjà beaucoup d'expérience ?

S. : Pas forcément sexuelle. Je ne suis pas une pute.

J. : Pour toi, ce serait comme un film d'horreur. Si on ne supporte plus, on quitte la salle.

S. : J'adore ces films et les livres qui parlent de ça.

J. : Tu es assez délurée, comme fille ! Tu ne me l'avais jamais dit.

S. : Nous avons fait du bondage. Tu as tout de suite deviné que j'avais connu des garçons avant toi.

J. : Beaucoup ?

S. : Pour aller jusqu'au bout ? Non, pas tant que ça. Et puis, je prends mes précautions. Toujours avec des préservatifs, comme pour toi.

J. : De ce côté-là, tu es sérieuse.

S. : De tous les côtés. Ce n'est pas du n'importe quoi.

J. : Et si tu es enfermée dans le sac, tu ne sentiras pas mes caresses, à cause du tissu.

S. : Au contraire. Quand j'ai des bas et que tu me caresses, c'est mieux que si je n'en avais pas. Ta main glisse et ça m'électrise.

J. : J'ai vu que tu aimes.

S. : J'ai aussi acheté aussi un monogant, pour que tu m'attaches ensemble les deux bras dans le dos. Je n'ai pas pu essayer, j'avais peur de ne plus pouvoir le retirer. Je t'envoie la photo d'Internet. Je mets les deux bras l'un contre l'autre, tu enfiles le gant, tu serres avec les sangles et je peux les plus bouger. Faut pas trop serrer dans le haut, car ça peut faire mal aux épaules.

J. : Quel est l'intérêt ?

S. : Je suis toute nue, j'offre mes seins, mon sexe et le reste, à tes caprices. Je ne peux plus rien empêcher. Tu es libre de faire ce que tu veux. Tu peux me prendre debout. Tu peux aussi m'appuyer sur une table et me prendre par derrière.

J. : Je ne vois pas trop l'intérêt.

S. : Quand tu m'attaches au lit, tu ne peux plus me bouger. Là, si. Tu m'amènes ou tu veux, tu me mets comme tu veux.

J. : Si tes bras sont dans ton dos, on ne peut plus faire l'amour.

S. : Tu peux me mettre sur toi et m'enfiler sur ton sexe. Ou tu te mets sur moi, mais alors ne m'appuies pas trop dessus.

J. : Tu aimerais ça ?

S. : J'ai envie de tout essayer avec quelqu'un de plus âgé que moi, et qui soit raisonnable. Que j'aie peur, mais pas trop...

J. : On verra. Attends, je te quitte, ça repart. Tu peux attendre ? Ils annoncent encore une heure.

S. : Il n'est pas très tard. Et puis, je peux te dire des choses comme ça. J'oserais pas le faire si tu es en face de moi.

J. : Cela te libère de ne pas me voir ?

S. : Pour te dire des trucs cochons. J'ai aussi acheté deux cagoules, l'une en toile où je ne vois rien, avec des trous pour respirer et l'autre où je vois et qui ne couvre pas le nez, elle a des oreilles de chat !

J. : Ah oui ? Des oreilles ?

S. : C'est pour aller avec un catsuit. Je l'ai mis, comme tu vois. Il y a une fermeture éclair en bas, très commode. Je l'ai ouverte pour te montrer.

J. : Tu peux le garder pour faire l'amour ?

S. : Oui, on peut l'ouvrir complètement par devant et par derrière. T'aura le choix !

J. : Tu voudras que je te prenne par derrière ?

S. : J'aimerais essayer, je ne l'ai jamais fait. Il faudrait que tu fasses doucement. Ta verge n'est pas trop grosse. Avec un lubrifiant, ça devrait aller.

J. : Je te l'ai demandé, tu n'as pas voulu.

S. : Maintenant, je suis prête. Il faut que je passe par là. Je connais des filles qui l'ont fait. Elles n'ont pas eu trop mal. Elles disent que c'est agréable, et même qu'elles ont eu des orgasmes comme ça.

J. : Et le catsuit ?

S. : J'aime beaucoup. J'ai l'impression d'être nue, et on me voit habillée... Il ne faudrait pas que le facteur sonne ! Je me sens très sexy avec. Un côté Catwoman.

J. : Je te laisse, ça repart. Je t'M.

S. : Avec le catsuit et la cagoule, je serai comme une femme en plastique, une poupée gonflable. Tu verras plus mon visage ni le reste. Tu ne pourras pas me reconnaître. Ça libérera tes envies.

(...)

J. : On est de nouveau arrêté. C'est assommant. Heureusement que tu es là. Je vais aimer les encombrements ! Faire l'amour avec une Catwoman sans visage ?

S. : Je me sens bien avec. Ça colle à la peau, et ça m'excite. Quand je passe la main dessus, j'aime beaucoup. Et si c'est toi, cela va être l'extase !

J. : Ne t'excite pas trop, si je n'arrive pas à te rejoindre.

S. : N'attends pas trop. Fais vite, je mouille ! J'ai dû mettre une protection pour ne pas abimer la combinaison !

J. : On ne pourra pas tout essayer cette nuit ou demain.

S. : Si, on a le temps. J'ai ma journée et toi aussi.

J. : J'ai peur qu'avec moi, tu ne songes qu'au sexe. Je t'aime, et toi, tu ne penses qu'à t'amuser, à m'exciter, pour faire l'amour de trente-six façon.

S. : Quand on s'aime et qu'on a confiance, on peut essayer beaucoup de choses. J'ai l'âge de m'amuser. Après, si j'ai des enfants – ou si nous avons des enfants ensemble – cela ne sera plus possible. C'est maintenant qu'il faut le faire.

J. : Oui, avec Maud, nous nous sommes connus très jeunes. Nous venions tous les deux de familles « bien » et nous n'avons jamais eu l'idée de faire ces choses-là. Elle est tombée assez vite malade. Là, il n'était plus question de quoi que ce soit.

S. : Tu es revenu à la boutique, tu attendais bien quelque chose de moi.

J. : Je te laisse. Le bouchon a l'air d'être bientôt fini. Je te reprends si ça rebloque. Je t'M.

S. : À la boutique, je fais attention d'être très sérieuse avec les clients, très professionnelle. Mais avec toi, je n'ai pas pu tenir. Je voyais que tu étais triste, mais je me disais ça va passer. J'ai attendu... et tu es revenu. J'étais persuadé que nous ferions des choses ensemble.

J. : Je suis de nouveau arrêté. Mon GPS dit maintenant une demi-heure. Je pense qu'il n'y a plus de bouchons devant. Ne mouille pas trop ton catsuit. Mais garde-le, et mets les oreilles de chat. Je t'M.

S. : Promis. Je t'ai fait un bon dîner. Mais tu voudras peut-être faire des choses avant. Je t'M. Soph.

Un après-midi chez Monsieur Paul

Voici comment je suis « entré en bondage », à mon insu... ou presque. Je suis donc médecin, et ai été jadis chercheur dans un grand organisme national. Je suis maintenant gynécologue, de pratique libérale (privée) à Paris. Devant la vogue du bondage qui apparaît sur Internet, je voulais, de par ma spécialité, mieux comprendre ce thème. J'ai donc voulu enquêter sur le sujet.

Mais je ne voulais pas avoir maille à partir avec tout ce qui pouvait ressembler à des officines sadomasochistes où l'on traîne les gens en laisse et des choses du même ordre. Je ne voulais pas non plus de boîtes d'homosexuels, ni de maisons proches de la prostitution. Étant tout assez naïf en la matière (sauf sur le plan théorique, que j'avais bien travaillé), j'ai demandé à un ami des conseils, et il m'avait proposé d'aller voir le club de « Monsieur Paul ». Il ajouta : « Tu verras, c'est discret, très propre ; en plus, ils sont honnêtes ». Je suis allé sur leur site Web, à la page « contacts » et j'ai trouvé différentes possibilités. Comme tout était très cher, j'ai choisi l'option la meilleur marché « Initiation », à près de 100 euros déjà, pour une après-midi, mais le champagne était compris. Je m'étonnais de la dénomination. Mais ils ne proposaient aucun numéro de téléphone.

Ayant mon règlement, j'ai reçu un mail en accusant réception, accompagné d'une demande de certificat médical. Ils m'ont donné la référence d'un médecin. Je devais être apte aux épreuves sportives et n'avoir aucun implant métallique, valve ou autre. Sachant ce milieu quelque peu *décalé*, cela ne m'est pas apparu particulièrement choquant. Ce n'est qu'après, en revoyant toute cette histoire, que j'ai compris l'erreur de départ...

Je suis devenu expert en ce domaine. Avoir progressé ainsi, en un seul après-midi, n'est pas donné à tout le monde !

*

* * *

J'avais donc pris un rendez-vous cette après-midi-là. Je n'étais pas très rassuré, car je pressentais un *coup fourré*. L'adresse était dans un beau quartier de Paris. Un immeuble haussmannien, une porte des plus classiques, très rassurant, et même un peu intimidant. Sur la rue, il faut appuyer sur le bouton marqué simplement « Monsieur Paul ». Je sonne, je dis le pseudo sous lequel je m'étais inscrit (encore un détail qui aurait dû attirer mon attention). On me dit « C'est à droite ». La porte s'ouvre effectivement, je découvre un large passage et, à droite, une porte à double battant, comme pour un grand appartement bourgeois fin 19^{ème} siècle. Au milieu, une plaque de cuivre poli, très discrète, portant, gravé en lettres noires : « Monsieur Paul »

Pas très « bourgeois » comme dénomination ; cela fait même un peu « pègre », mais, là encore, j'ai ignoré ce détail. Sur le côté, un bouton sous une caméra de surveillance. J'appuie, la lumière s'allume. Je m'annonce à nouveau sous mon pseudo. Nouvelle (petite) attente, puis un homme m'ouvre, pas très grand, et même assez trapu, la quarantaine, habillé d'un costume sombre avec cravate. Brun et les yeux noirs, façon Corse. Son allure évoque les techniques de combat de rue, type *krav-maga*, ou encore un garde du corps. Mais, comme il était fort aimable, j'ai laissé passer.

Il m'invite à entrer. Je découvre un grand appartement, cossu, comme je l'imaginai il y a un instant. Une longue entrée, meublée « à l'ancienne », des murs couverts d'un tissu à motifs discrets en camaïeu dans les tons de rouge. Nous arrivons dans une vaste pièce, d'une hauteur de plafond impressionnante. L'homme me propose de m'asseoir. On viendra me chercher. Je suis seul. On dirait une maison-close. Il y en avait plusieurs

dans le quartier, avant la loi Marthe-Richard. Sur trois côtés (mais non celui par lequel je suis entré), trois portes, sans aucune inscription.

Une femme surgit derrière moi. D'une voix à l'accent étranger, de l'est, elle me nomme par mon pseudo. Elle est jeune, cheveux longs et bruns, moulée dans un *catsuit* fuchsia, presque transparent, laissant deviner ses mamelons. Son décolleté profond, fendu jusque très bas, cache à peine une poitrine confortable, mais sans excès. Sur sa tunique, un seul mot : « Nathalia ». Elle m'invite à la suivre ; sa voix est chantante. Son teint mat et ses yeux légèrement en amande évoquent l'Asie ; ce serait les steppes à en croire son prénom russe. Malgré un visage parfait, une peau lisse, elle fait peur ; la froideur de ses yeux, qui ne cillent pas, n'incitent à aucune familiarité.

Elle ouvre une des portes, une petite pièce, tendue de rose-sombre ; une lampe sur une petite table ; plusieurs vestiaires avec des serrures à combinaisons. L'un est ouvert. « Déshabillez-vous ; vous mettrez vos vêtements là. » Aucun préambule ; ce n'est pas un ordre, ni un conseil, mais une évidence, liée à ma présence ici, une règle logique... Elle poursuit, sur le même ton, plat, technique : « Pour le code, vous faites comme ceci ; si vous l'oubliez, le directeur seul pourra l'ouvrir. » Elle sort par où nous étions entrés, ferme la porte derrière elle. J'entends s'éloigner le battement de ses talons aiguille.

Je suis abasourdi. J'étais venu pour enquêter, et je m'étais dit que je rencontrerai le propriétaire et animateur de ce lieu, très certainement Monsieur Paul. Or, ce n'est pas le chemin qu'on m'a fait prendre. Dès le départ, sur le site Web, il y a eu maldonne. Je suis maintenant traité comme un client, et ceci sans aucune échappatoire. Je me dis qu'ils doivent découvrir l'erreur, qu'ils vont venir me chercher. Mais comment cela pourrait se faire, puisque jamais ils n'ont eu mon nom, sauf le médecin, tenu au secret médical. Le paiement s'est fait via un site, qui ne communique aucun nom. Dès lors que j'ai pris un « kit » *Initiation*, mon destin a été scellé. Tout cela est, malheureusement, extrêmement clair.

Je vais donc être initié à cette pratique, à mon corps défendant. La panique me prend, ma tête se brouille, je prie le Ciel qu'Il me sorte de là. En même temps, au fond de moi, je sens comme une sorte de sérénité, et même une révélation. Le bondage m'a fasciné, dès que j'en ai eu connaissance. Et même si, sur les vidéos porno, ces filles semblaient souffrir, je m'imaginai à leur place quand elles étaient attachées, nues, totalement soumises, avec une sorte d'excitation profonde. Cela rejoint, curieusement, le récit de femmes qui, dans leur couple, avaient été attachées par leur conjoint, et qui décrivaient des orgasmes particulièrement puissants. Je retrouve, en le vivant moi-même, ce que décrivent ces hommes ou ces femmes, enlacés par les cordes dans une pratique de Shibari, pendues à l'envers au plafond, dans des postures qui paraîtraient, a priori, des plus inconfortables. Bref, cette erreur manifeste d'aiguillage semble réaliser chez moi un désir aussi fort qu'inavoué : être livré, « pieds et poings liés », au sens propre, à un être dont je ne sais rien, et j'en éprouve une jouissance ineffable.

En même temps, tout cela me paraît fou. Objectivement, être complètement nu devant cette Nathalia, qui évoque les hordes sanguinaires de Gengis Khan, me semble comme les prémices de ma mort !

Bref, cette situation paradoxale fait jaillir dans ma tête les pensées les plus extrêmes. Mais, bizarrement et sans m'en rendre compte, je suis déjà en slip. Je me suis déshabillé tout en vivant ces fantasmes, ils ont occulté ma conscience. Ma *pensée profonde* (si on peut l'appeler ainsi) m'a pris en charge et je suis maintenant nu, assis sur la chaise. J'ai rangé mes affaires dans le placard, fermé la porte et le cadenas, fait le code. Et j'attends, tel un enfant, qu'on veuille bien m'emmener.

Je me revois, mépriser la faiblesse de ses actrices porno, d'avoir suivi la voie de la déchéance et du vice. Et me voici exactement dans la même situation.

Je comprends soudain ! Comme une illumination traverse mon esprit ! Mon « papier » est fait, ma hiérarchie va être contente... sauf que je vais être incapable de dire comment j'en suis arrivé à ces conclusions. Et c'est bien sur le raisonnement qu'ils vont juger mon expertise. Il faut donc un peu plus de « matière ».

Je n'entends aucun bruit, personne ne vient, d'autres idées me viennent en tête : je revois la tête de mon ami quand il m'a donné l'adresse... J'aurais dû poser des questions, savoir ce que cela m'apporterait, la manière d'aborder le sujet... Mais j'étais si intimidé que je n'ai rien osé demander. Je suis parti avec l'adresse, et voilà...

Des bruits de pas, c'est Nathalia, que je reconnais au claquement de ses talons. Elle ouvre la porte, entre rapidement, elle est déjà face à moi. Je suis assis, et ma tête tombe, malencontreusement, juste en face de son sexe – ou du moins de sa vulve, évidente sous le catsuit. Elle a rasé tous ses poils et sa petite fente est là, bien au milieu. A-t-elle fait un mouvement ? Sans même y penser, je suis debout, les bras le long du corps, révélant toute mon intimité, ma verge trop petite, mes seins trop importants pour un homme et mon ventre rebondi. Cela ne l'intéresse apparemment pas, car elle me regarde droit dans les yeux. Elle est sans doute belle, mais son visage impassible me terrifie. Pas un sentiment, malgré la douceur de son visage, ses lèvres charnues, et ses yeux d'un noir profond. Ses gestes mesurés révèlent un contrôle total et bloquent toute espèce de tentation.

Dans ses mains, je découvre une petite boîte, portant le logo du club et un mot « Initiation ». Avec l'ongle, elle fend le sceau en papier qui la ferme. Elle l'ouvre en disant : « N'ayez pas de souci, tout est neuf, pour vous seul ». Elle en sort une paire de menottes de cuir, avec une lanière en disant : « Donnez-moi vos mains ». Je les avais déjà tendues devant elle ; en un instant les lanières sont fermées et les mousquetons ont lié ensemble mes poignets : je me livre à elle, je suis son esclave, et cela me ravit. Je suis nu, elle va m'emmener et me faire subir ce qui lui chante, à moins qu'elle me confie à un maître *ès tortures*. Je n'en conçois, paradoxalement, aucune crainte.

Dans la boîte, j'ai vu une cagoule et un bâillon, une grosse boule avec une lanière. Elle couvre mes yeux avec la cagoule, sans la descendre au-delà du nez et commande : « Ouvrez la bouche, bien grande ». Sans même y penser, j'ai obéi. Elle installe l'appareil avec dextérité ; je ne peux plus remuer la langue, je peine à trouver de l'air, j'ai un haut-le-cœur. « Restez calme, détendez-vous, respirez calmement. » dit-elle, d'une voix sans émotion. Elle poursuit : « Vous ne pouvez plus parler ; si vous voulez qu'on arrête, levez les deux pouces en l'air. » Elle descend la cagoule, pour la forme, car je ne voyais déjà plus rien.

Je perçois la chaleur de son corps, tout près de moi et sens son discret parfum oriental, par les ouvertures de la cagoule, face à mes narines. Je suis comme envoûté, à tout oublier. Mais la voix de Nathalia me ramène au concret. Elle demande : « C'est la première fois ? » Cette évocation, par des mots à peine susurrés, comme intimes, font se dresser ma verge. Mes mains attachées la cachent, fort heureusement. Las, elle ordonne : « Levez les bras » et, au même instant, elle passe sur mon sexe un objet froid, métallique ; elle soulève mes bourses sans vrai ménagement, fait passer en dessous un anneau en métal, et, d'un claquement sec, prend le contrôle de ma virilité. Pour tout ce qui concerne mon organe, je devrais demander sa permission ! La cage de chasteté est trop serrée, elle me gêne, j'essaie de remuer ma verge, en vain... Elle n'est plus à moi !

Nathalia est dans mon dos. Elle déclare : « Les sons vont vous apparaître plus feutrés, mais vous entendrez un peu tout de même. » Elle place dans mes oreilles deux petits bouchons et, aussitôt, j'ai l'impression d'avoir quitté le monde des humains. La seule voie qui me restait vient d'être fermée. Le battement de mon cœur emplît mes oreilles, avec une force étrange.

Tout cela aiguise mes sens, et je perçois étonnamment bien ce qui se passe autour de moi, le bruit de ses talons à qui s'éloignent et la porte qui se ferme.

Je suis seul. Comme mes jambes sont libres, je pourrais encore sortir, au moins aller dans le couloir, pour demander de l'aide. Mais dans cet accoutrement avec ces menottes de cuir et cette cage qui fait briller mon sexe, cela va être le scandale ; je ne pourrai rien dire avec ce ballon, et personne ne me reconnaîtra avec cette cagoule noire sur ma tête.

Mais ce n'est pas tant la peur du ridicule qui me fait rester dans la pièce. Je sens qu'elle représente une antichambre du Savoir, la seule voie pour y parvenir.

Cette pensée bizarre m'en évoque aussitôt une autre. J'ai toujours fait le reproche aux chercheurs de ne pas se mettre « en situation », de parler de choses qu'ils n'ont pas eux-mêmes vécues. Or, ici, j'enquête sur le bondage et on construit pour moi une occasion rêvée : je vois tout au premier degré, sans aucune interférence. En même temps, je réalise combien mon exigence était abusive. On ne peut tout vivre, sans se mettre en danger. J'en représente, à l'instant, l'exemple parfait.

Me viennent alors à l'esprit ces tortures, morales ou physiques, auxquelles on assiste avec les films porno sur le bondage. Je rapportais ceci à un masochisme idiot, à une déficience mentale ou presque. Or, me voilà dans les mêmes conditions.

Les talons-aiguille se rapprochent, la porte s'ouvre et la voix de Nathalia ordonne : « Suivez-moi ». Je me lève en titubant un peu. Ne voyant rien, je la suis au bruit de ses pas. Nous marchons un petit moment. J'entends des murmures. Nous ne sommes plus seuls. Une porte se ferme derrière moi. Je suis arrivé dans la salle de torture !

Cette pensée aurait dû entraîner une panique. Or, je me sens très calme, comme si j'avais la situation en main. Je fais, malgré moi, une confiance totale dans cette femme qui semble maître d'elle-même comme de son environnement. Je me remets à elle, tout entier.

Des mains vigoureuses me saisissent, me soulèvent un peu et me placent sur un siège au dos incliné. Le froid du skaï sur ma peau nue me fait frissonner. On me prend les mains, on défait leur mousqueton ; on les écarte et on les tire en arrière. On les attache aussitôt à une sorte de table ; je ne peux plus bouger, et c'est assez inconfortable. Heureusement, cela ne dure pas. le dos du siège bascule et je me trouve dos à plat. « Levez ce pied et mettez-le là ». C'est encore Nathalia, qui a pris ma jambe droite. Je heurte une sorte de barre métallique, rencontre une gouttière, où je suis aussitôt attaché. On fait la même chose pour l'autre pied ; on fait passer une lanière sur chacune de mes cuisses ainsi qu'autour de mes bras et enfin autour de ma poitrine. Bientôt je ne peux plus bouger aucun de mes membres. J'ai les jambes largement ouvertes.

Combien sont-ils ? J'entends Nathalia, et deux hommes au moins, ceux qui m'ont pris. Qui d'autre ?

De douces caresses, un plumeau, me parcourent le corps. Il va partout, à l'intérieur de mes jambes, sous mes bras et mes aisselles ; on remonte le long de mon ventre. Quelqu'un retire la cage qui enserrait ma verge ; je suis soulagé.

Mon ami m'avait dit : « Sois propre de partout ». Je sens le froid sur mn anus, qui est offert à qui veut. J'imagine la suite... qui ne tarde pas à venir. Une sorte de pointe glisse dans la raie de mes fesses, descend peu à peu. Elle s'arrête à mon anus, qui se rétracte à son contact. En vain, car l'objet ne tarde pas à s'y enfoncer. On le pousse en tournant. La voix de Nathalia se fait entendre : « Ne résistez pas ! Laissez-vous faire, sinon vous aurez mal. Vous l'avez bien demandé ! Cela fait partie du contrat. »

Est-ce elle qui manipule cet objet ? Avec mes bouchons d'oreille, je perçois mal les distances. Cette pensée m'a distrait, et j'ai laissé avancer l'objet en moi ; il a progressé facilement ; sans doute est-il couvert d'une pommade. J'ai maintenant une masse à l'intérieur ; c'est une sensation qui n'est pas désagréable. J'aimerais presque... Suis-je

devenu homo ? On tire dessus comme si on voulait le faire sortir, mais mon anus résiste et l'en empêche. L'objet est maintenant en place. C'est un « plug anal » muni d'une petite tige qui le relie à une barre que je sens entre mes fesses, une poignée pour le retirer.

Je culpabilise d'avoir participé à mon « viol ». Ce que dit cette femme est injuste. Elle croit que j'ai tout accepté, mais je ne savais rien. Je suis venu en naïf... même si je pressentais de telles choses. Au moins, ce n'est pas un sexe. Ils ont respecté ma demande, le contrat, comme elle dit – c'est bien le moins.

Ces pensées ont traversé mon esprit comme autant d'éclairs. Après un instant de calme, on recommence à s'affairer sur moi. On remue l'appareil, on joue avec. On m'explore l'intérieur et je sens monter une excitation. Ma verge se dresse et aussitôt on la prend... Je sens qu'on la glisse dans un manchon qu'on ne tarde pas à remuer d'un mouvement de va-et-vient. J'arrive près de l'orgasme quand soudain le manchon se serre, me faisant perdre toute envie. Ça recommence, un certain nombre de fois, et je commence à avoir mal.

On touche au plug, puis au manchon de ma verge, et je sens un fil qu'on pose sur mon ventre. Une sorte de courant me parcourt, comme si les avaient branchés sur le courant électrique. C'est agréable, mais l'intensité augmentant, cela devient douloureux, mon ventre se tétanise ainsi que mes bras et jambes. Mon ami m'avait dit : « Ils ont une vision assez technologique du bondage SM. Tu en as pour moins d'une heure mais, tu verras, c'est très suffisant. »

Cela cesse, je me détends. Mais au bout de quelques instants, nouvelle montée de l'électricité, nouvelle contracture, puis nouvelle détente. La fréquence devient plus rapide et je suis pris d'une sorte de convulsion. Je me résous à ne plus y faire attention et me sens soudain comme dans une sorte de rêve. Ai-je atteint la plénitude du bondage ?

Soudain la voix d'Anastasia retentit : « On arrête tout ». Elle me sort brutalement de mon état. A-t-elle eu peur ? Étais-je dans un « état proche de la mort », comme on dit, avec toutes ces épreuves ? Je n'en saurai probablement jamais rien.

On s'affaire autour de moi. On me retire le plug anal, on sort ma verge du manchon. Je n'ai plus les pinces sur les seins... On libère mes sangles, on remonte le siège. On me soulève et je suis debout. Mais à peine mes bras sont-ils libres qu'on rattache ensemble mes poignets. Pourquoi donc ?

On m'aide à marcher, je retrouve le long couloir, on m'assied. J'attends, les mains toujours entravées. On me retire le masque, puis le bâillon. C'est Nathalia. Elle me dit : « Rincez-vous la bouche ». Elle défait les menottes. « Les toilettes sont là », dit-elle en désignant une porte que je n'avais pas vue. « Vous avez de l'eau et des rafraîchissements, mettez-vous à l'aise ».

Elle sort sans se retourner, ni faire aucun geste à mon intention. Elle ferme la porte derrière elle. Rien, pas un geste d'égard à mon intention...

Que dois-je faire ? Me rhabiller ? Je m'en sens incapable. J'ai d'ailleurs oublié le code. Comme le temps passe et que personne ne vient, je me lève. Er, d'un pas encore mal assuré, me dirige vers les toilettes. J'ouvre la porte de la douche, fais couler l'eau qui glisse sur ma peau. Je me lave de tous ces tourments. Mais, au fond, je suis bien. Je me sèche et m'assieds. Je reste là un moment, nu, dans cette pièce vide...

Nathalia revient. Curieusement, après cette « initiation », j'ai le sentiment de faire partie de la famille, et de pouvoir enfin apprécier ses formes, sa nudité à peine voilée. Mais, pour autant, je la sens inatteignable.

« Voulez-vous aller jusqu'au bout ? » me demande-t-elle, en rangeant les affaires, sans se retourner. Je tressaille, puis me ressaisis. Je demande : « Pourrais-je voir assister

à l'initiation d'une autre personne ? » - « Non, cela est privé. » Il n'y avait donc avec lui, que des membres de l'équipe, pas des clients.

Mais vous pouvez voir d'autres choses. Je suis fatigué, mais je ne tiens pas à revenir, aussi j'accepte. Elle me tend une cagoule : « Il faut la mettre, celle-ci est presque transparente, elle permet de voir, mais elle préserve votre anonymat. Les autres font de même. »

J'enfile moi-même la cagoule sur ma tête. Je suis toujours nu et, comme elle ne m'en fait pas la remarque, je la suis. Après un long couloir, nous entrons dans une grande pièce. Là se tiennent une vingtaine de personnes, toutes nues et cagoulées, d'âge mûr si j'en juge leur physique. Un homme est assis sur une chaise, attaché, pieds et poings, mais il n'a pas de bâillon. On s'occupe de lui de diverses manières ; il gémit, tantôt de plaisir, tantôt de douleur, c'est selon... Plus loin, une femme, à genoux, a les poignets et chevilles attachés ensemble ; elle est prise « en levrette » par un homme. Je ne vois pas sa tête, mais l'homme est brutal et cela me révolte.

L'imagination n'a ici plus de bornes. Tout semble possible. Cela me dégoûte, et au bout de quelques instants je reviens par où je suis entré. Il y a là deux femmes, en catsuit encore plus transparents que celui de Nathalia. Je leur demande si je peux sortir : « Avec quelle hôtesse étiez-vous ? » On appelle Nathalia qui me reconduit à ma petite pièce sans me quitter d'une semelle. Elle ouvre la porte et me laisse entrer. Elle me salue, en disant : « J'espère que vous avez été satisfait de ma prestation. » La demande m'étonne, mais je réponds, sans même y penser : « Oui, un peu brutale, mais très intéressante. » Je n'ose, bien sûr, pas lui parler de mon étrange attirance pour le bondage, et qu'elle a, à son insu, comblée. « Habillez-vous, on viendra vous voir. » Ce n'est donc plus elle qui m'aura en charge.

J'avais à peine fini de m'habiller qu'on frappe à la porte. Un homme ouvre sans attendre ma réponse. C'est alors que je réalise que cette petite caméra, au plafond, révèle le moindre de mes faits et gestes, depuis mon entrée dans la pièce. Il me fait signe de le suivre, sans demander si je suis prêt. De toutes les façons, il a eu les moyens de le savoir.

Nous arrivons devant une porte, comme les autres, où est simplement marqué « Privé ». Il m'invite à entrer. Nous sommes dans un grand bureau, ce qui confirme mon intuition : c'est bien Monsieur Paul, le gérant de l'établissement. Il me dit, tout de go : « J'ai rencontré votre ami, même si j'ignore son nom, car je n'en connais aucun, confidentialité oblige. Il vous a donné un bon conseil de venir ici. Votre information, pour votre travail de recherche, est de première main. » Je réalise qu'il sait tout de moi, sauf le nom.

« Notre méthode est certes un peu particulière, mais nous ne voulons ici que des initiés. Nous sommes un club libertin, qui exige la nudité complète, et qui est plus spécialisé dans le bondage. Mais les implications de cette pratique sont très lourdes, graves. Car elles peuvent ouvrir sous toutes formes de sévices, moraux et physiques. Aussi nous sommes étroitement surveillés par la police. En cas de manquement à la règle, nous sommes aussitôt fermés. Tant qu'on ne parle pas de nous, on nous ignore ; si on nous évoque, d'une manière ou d'une autre, c'en est fini de nous. »

« Libertin ne signifie pas liberté de faire n'importe quoi. Notre principe est clair. On ne peut pas attacher quelqu'un, encore moins faire sur lui diverses opérations, si on ne les a pas soi-même subi avant. Notre approche est très standardisée, et nous opérons, pour hommes et femmes, de la même manière, en une stricte égalité. Il n'y a ici aucune prostituée, de personnes payées pour subir. Les hôtesse que vous avez vues sont des gens comme vous et moi, libres de leurs gestes, et ne sont soumises à personne. »

« Vous ne m'avez pas posé la question sur ces électrostimulations. Je vous y réponds. À des intensités faibles, le courant électrique est largement utilisé pour

amplifier l'excitation, par les moyens les plus divers. À des intensités plus fortes, elle est aussi très courante comme punition, là encore au travers de diverses méthodes, certaines pour les hommes, d'autres pour les femmes. Votre expérience n'aurait pas été complète si vous n'en aviez pas vu ses effets. Mais là encore, rassurez-vous, nous sommes loin d'intensités qui mettraient votre santé en danger. Bien sûr, vous pouvez acheter des quantités de choses sur Internet, mais pas nos produits, que nous avons développé pour notre usage spécifique, et qui sont protégés par des brevets. La société qui possède cet établissement est suffisamment importante pour s'être livrée à quelques recherches ! »

Et, en me regardant droit dans les yeux, il ajoute : « Vous êtes médecin, aussi je peux vous dire : notre médecin vous a demandé des informations, mais cela reste confidentiel ; il a donné son accord, sans indication. Dans la sangle autour de votre buste, on a mis un Holter ! Nous sollicitons beaucoup votre organisme, en particulier avec cette électrostimulation. L'appareil mesure votre cœur en continu. Dès qu'on note quelque chose d'anormal, on arrête. » La réaction brutale, inopinée de Nathalia me revient en tête. J'allais donc si mal ? Monsieur Paul continue : « Notre personnel est formé au secourisme, ce médecin attaché à l'établissement peut être là en 5 minutes ; il exerce tout à côté. Nous devons faire attention à tout, prévoir tout... en principe. »

Il termine par : « Le matériel qu'on a utilisé est à vous, vous l'avez payé. Voulez-vous l'emporter ? » Je refuse, ne sachant qu'en faire... « Vous prendrez bien un peu de champagne » J'accepte, il remplit ma coupe, mais ne s'en verse qu'un fond. « Je dois travailler », me dit-il. Non trinquons : « Au succès de votre papier ! Attention, pas de nom, pas d'adresse. Vous direz simplement que vous êtes passé chez 'Monsieur Paul' et surtout rien d'autre ! » Vous avez signé un accord de confidentialité, rappelez-vous. Nous sommes intraitables. »

Voyant que j'ai fini ma coupe, il se tourne vers la porte et m'accompagne pour quelques pas. « Je ne vais pas plus loin. On ne doit pas nous voir ensemble ». Il ajoute : « À bientôt, peut-être. Vous aurez franchi la première étape, ce sera plus facile pour vous... » Il arbore un large sourire et sa poignée de main est franche. Commercial, sans doute, mais il semble honnête... En quelque sorte.

Je retrouve la rue. Une voiture passe. Son conducteur jette un coup d'œil dans ma direction. Sait-il ce qui se fait à quelques mètres derrière ces murs très bourgeois ?

Le beau Jérôme

J'ai 35 ans, et on me dit très bel homme. J'ai fait du mannequinat étant enfant, de 11 à 16 ans, mais j'ai quitté cette occupation après avoir eu, coup sur coup, deux propositions homosexuelles. Mes parents ont pris peur, et m'ont retiré de l'agence dans laquelle je travaillais. En plus j'étais en terminale et il ne fallait pas que je gâche mes études. Après un Bac scientifique et une prépa, j'ai été reçu à HEC, et j'ai maintenant un beau poste dans un grand groupe français. Je gagne très bien ma vie. J'aime les femmes, les « tops ». J'en ai connu plusieurs – disons un certain nombre, mais pas tant que ça, car je suis difficile.

L'histoire qui va suivre concerne deux femmes. Gertrud², une Allemande parfaitement bilingue, a un poste de financier dans le siège parisien d'une grande banque suisse ; elle gagne autant, sinon un peu plus que moi. L'autre est Amandine, elle a fait des études dans une école privée de psychologie, et travaille à la direction du personnel d'une belle société internationale ; elle se fait aussi beaucoup de blé. Ce sont toutes deux de très belles créatures, la première blonde comme une Allemande, la seconde, châtain. Autant la première est un peu gendarme, autant la seconde est douce – d'apparence, car toutes les deux savent ce qu'elles veulent, et c'est ce que j'aime.

J'ai certaines facilités à conquérir les femmes, mais j'ai tendance à me lasser. Et, pour introduire un peu de piquant dans nos relations, je leur propose souvent de les attacher. Je n'ai jamais eu de refus, mais c'est plus ou moins heureux, comme résultat... Les deux dont je vais parler l'ont bien accepté.

Je n'ai pas couché très souvent avec Gertrud, car elle est par monts et par vaux, mais nous avons tout de suite eu une grande intimité, et je la verrai bien, plus tard, comme épouse, mais je ne suis pas pressé. J'ai passé davantage de soirées, et même de nuits, avec Amandine, mais sa discrétion fait que je la connais presque moins. Elles ont, l'une et l'autre, 28 ans.

Ce jour-là, pour corser un peu, je m'étais dit que j'allais les recevoir toutes les deux à la fois, et les attacher... et même qu'elles s'attachent l'une l'autre, pour que je voie comment elles s'y prennent. Mais je ne leur ai pas dit à l'avance, je leur réservais la surprise...

J'avais demandé à Gertrud de venir à 19 heures, et à Amandine un quart d'heure plus tard. Quand l'Allemande est arrivée, j'ai senti quelque chose d'inhabituel. Je l'avais appelée au téléphone pour lui proposer cette soirée. Or, en arrivant, elle m'a regardé avec une curieuse intensité en restant sur le pas de la porte, et m'a dit : « Du klangst seltsam, als du mich angerufen hast. » (Tu avais l'air bizarre quand tu m'as appelé). Gertrud manie très bien le français en conditions « normales », mais dès qu'elle veut exprimer le fond de son cœur, elle le dit en allemand. Elle voulait me dire : « Tu me prépares un coup en traître, et tu sais que je n'aime pas ça », mais c'était une manière plus courtoise. C'est une très belle femme, mais pas commode, et qui aime diriger. En plus, dans la finance, elle a besoin d'être très intuitive.

² Prononcer *Guertroud*.

Elle entre, d'un pas ferme comme toujours, mais elle est aux aguets ; elle me précède au salon. Ne voyant rien, elle s'assied. Puis, se relevant, elle me dit : « Je ne t'ai pas dit bonjour » et là, elle me saute au cou, et m'embrasse sur la bouche. Or, elle ne le fait jamais d'emblée, car elle est un peu froide. Avait-elle bu ? Je ne le pense pas, car elle sait que je suis moi-même assez sobre.

Je lui dis : « Je t'ai fait un dîner japonais, léger ». Ce mot est presque devenu un code. Il veut dire : « Tu n'as pas à craindre pour ta ligne » et « Nous ferons l'amour après ». Elle ne sourit même pas et se rassied.

Quand je suis avec une femme, je joue toujours au dominant, en particulier pour l'attacher. Avec elle, c'était bien passé parce que, même immobilisée c'est elle qui commandait. Elle me demandait les choses et je les faisais, car je voulais lui faire plaisir. Elle le faisait en allemand et se fâchait si je ne n'obéissais pas tout de suite. C'était une de mes plus belles copines, et probablement la plus intelligente. Elle m'a fait donc bien progresser... en allemand !

Je lui propose : « Tu connais le saké, j'en ai un très bon. » - « Non, je te remercie, je prendrai un jus d'orange, si tu veux bien. » Il y en avait sur la table. Mais habituellement, pour nous mettre à l'aise l'un et l'autre, nous prenons un petit alcool, léger. Le saké, avec 16-17°, me semblait parfait. Elle était donc méfiante. Je la sers d'orange et, par un jeu de lumières, je découvre qu'elle ne porte pas de sout', malgré sa poitrine assez ample. Ses tétons pointent sous son chemisier, peu transparent néanmoins. C'est inhabituel, chez elle, plutôt *bon genre*. Je décède : « Ce soir, je viens pour m'amuser ; je vais t'en faire voir de toutes les couleurs ». Elle porte une jupe portefeuille (ouverte sur le devant) courte, assez serrée, de couleur crème, distinguée comme toujours. Nous discutons de choses et d'autres, en buvant (j'ai pris de l'orange comme elle). Nous ne nous étions pas vus depuis 15 jours. Je vois le temps courir, sans que j'aie l'occasion de parler de ce soir, et de l'autre femme.

Coup de sonnette. C'est Amandine. J'hésite un instant ; Gertrud me dit, sur le ton du commandement : « Los, geh zur Tür ! » (Vas-y, va ouvrir). Elle a déjà pris la direction des choses. Avec elle, je suis comme avec un pur-sang, je dois toujours me montrer le maître, sinon je suis bousculé, comme en 40 !

J'ouvre, Amandine est, comme toujours, très bien coiffée, les cheveux mi-long avec un joli mouvement. Elle me sourit : « Tu es rouge ? Qu'est-ce que tu as ? » Je joue l'indifférence, lui fais signe d'entrer et m'efface. Elle passe sans m'embrasser et va d'un pas vif à la porte du salon, à demie-ouverte. Elle marque un arrêt. Elle dit « Bonsoir » sur un ton bizarre. Je me suis lancé dans une affaire que je ne maîtrise plus, alors qu'elle n'a pas commencé.

Sans que je n'aie rien dit, elle va s'asseoir en face de Gertrud qui ne s'est pas levée. Elles se regardent fixement, comme deux tigres qui se découvrent et se préparent à attaquer. Je prends un siège à l'écart. Elles ne semblent pas hostiles, comme si leur silence disait : « Donc, voilà le *troisième larron*, et nous allons *faire ensemble* ». Elles éclatent de rire, toutes les deux, elles se lèvent et se jettent dans les bras l'une de l'autre. Se connaissent-elles ? Trente-six pensées traversent mon esprit... Je suis très mal et anticipe le désastre.

Gertrud dit à Amandine : « Veux-tu boire quelque chose ? Jérôme nous a fait chauffer du saké. » En Allemande réservée, elle ne tutoie jamais quelqu'un qu'elle ne connaît pas. Plus encore, elle prend la situation en main. Elle est la maîtresse de maison, et elle ajoute des choses que je n'avais pas dites, car je n'avais pas parlé de saké chaud (c'est l'usage) ! Amandine répond, poliment : « Non, merci, je prendrai, comme vous, de l'orangeade » (ce mot fait très *classe*). Elle reste donc sur ses gardes.

Les voilà qui boivent et commencent à discuter. Je pars à la cuisine me servir du saké, tout seul. Je le bois d'un trait, j'ai besoin de me décontracter.

Quand je reviens avec ma bouteille et ma tasse, je découvre de vieilles amies, discutant de l'expo Pollock, d'une revue du couturier Marine Serre, où elles se seraient déjà vues... Dans le petit monde des « top », on partage les mêmes goûts et souvent les mêmes sorties. Moi qui suis plutôt sauvage, je reste un peu à l'écart. Je les laisse parler. Comment vais-je reprendre la main ? Dois-je dire mon projet pour la soirée, et reprendre le rôle dominant ? Mais elles sont deux, et des CSP++ (assez coquines). Elles risquent d'en profiter, et de *faire ma fête*...

« Alors vous connaissez *notre* beau Jérôme ? » dit alors Gertrud avec un accent allemand qu'elle n'a jamais eu avec moi. Ce « notre » confirme que je leur appartiens ! Amandine me fait un sourire complice (elle est prête pour la suite) et dit : « Avec Jérôme, nous nous connaissons depuis très longtemps » (en fait deux ans, pas plus) ; elle parle des concerts où nous avons été ensemble, des musées que nous avons vus, des expos... Elle prend un ton détaché, comme si elle voulait mettre notre relation sur un plan intellectuel, sophistiqué, (ce qui est vrai), une manière d'éviter l'affrontement. Mais leurs échanges de regards, où je n'ai pas ma place, et leurs yeux écarquillés disent tout autre chose. Sont-elles amoureuses, l'une de l'autre ?

Gertrud répond à Amandine, comme si elle voulait donner le change : « Vous avez beaucoup de points communs avec Jérôme. Pour moi, c'est plus difficile. Il a dû vous dire que j'étais très souvent absente » Bien sûr que je ne parle jamais d'une de mes relations à une autre. C'est de la pure médisance ; elle veut juste savoir quelle est notre intimité. Je ne supporte pas cette discussion d'agents-doubles pervers et retourne à la cuisine. J'en reviens avec quelques makis en disant : « Je les ai préparés moi-même. » Elles sourient toutes les deux et, presque d'une même voix, disent : « On s'en doutait... » Une manière de dire : « On te voit venir, mon gros lapin ».

Je pose l'assiette sur la table basse, et Gertrud, en maîtresse de maison, la présente à Amandine. Je repropose du jus d'orange, pour maintenir ma place.

Je retourne à la cuisine pour prendre du recul, tenter de construire une stratégie, ne pas être dominé par les événements. Elles n'auront aucun mal à *jouer ensemble*. Mais qu'elle place j'y aurais ? L'image de leurs sacs à main surgit dans ma tête. Celui de Gertrud est curieusement gonflé ; quant à l'espèce de fourre-tout (élégant) d'Amandine, on pourrait y mettre beaucoup sans que cela se voit. Elles ont préparé quelque chose. C'est à moi que le jeu va être imposé ! J'aurais mieux fait d'inviter des *bécasses* !

Je reviens avec de petites brochettes (de style japonais, mais assez personnelles), que j'avais fait chauffer. Un « oh » poli m'accueille. Gertrud ajoute : « Quel festin », ce qui signifie : « Attention, mon gros loulou, tu en fais *trop* ! » Je pose l'assiette sur la table. Elles n'y touchent pas et je suis le seul à me servir. Elles parlent maintenant du contexte mondial, du président Trump, du désastre de l'Amérique du sud, etc. Et moi, dans mon coin, je me demande comme nous allons passer à *autre chose*.

Mon inquiétude n'a pas de raison d'être, car Gertrud *ouvre* le débat, si je puis dire. Elle est face à moi, de l'autre côté de la table (très) basse et écarte les jambes, tout en parlant à Amandine. Elle ne porte... pas de culotte ! Son geste me dit : « Pas de panique, j'ai l'affaire en main. » Une direction carrée, nette et précise, sans ambiguïté, à l'allemande !

La discussion porte maintenant sur les pays qu'elles ont visités, et elles tombent d'accord sur la pollution de la Thaïlande qui rend ce pays « invivable », sur les mérites du communisme au Tamil Nadu, sur la nécessité d'aller voir Bornéo avant que Djakarta y déménage... Bref, des esthètes qui ont les mêmes passions.

Soudain, sans que rien ne le laisse prévoir, Gertrud se lève, en disant « Vous permettez ». Cette attitude est incongrue chez elle (elle prend toujours *ses précautions* avant de venir). Elle prend son (trop gros) petit sac et se dirige vers le couloir. Les toilettes sont un peu plus loin dans cette direction ; au fond il y a ma chambre, avec une salle de bains attenante. J'entends ses pas ; elle ne s'arrête pas à la première, mais va directement à la seconde.

Je regarde Amandine, en m'efforçant de sourire. Amandine dit, à voix basse, comme à secret : « Tu as fait tout ça pour nous ; nous en avons à peine profité ! » Je m'efforce de taire son inquiétude : « Tu prendras bien un café. » Elle vient à côté de moi, met sa main sur ma cuisse, comme nous rassurer tous les deux, car Gertrud tarde vraiment...

Nous discutons encore de choses et d'autre, et Amandine se lève en disant : « Je vais voir ce qu'elle fait ». Je veux me lever aussi, mais d'un geste de main elle m'arrête. Je la laisse partir, emporte à la cuisine les assiettes de maki et de brochettes, à peine entamées. Puis je reviens chercher les verres, que je mets au lave-vaisselle, en m'efforçant de ne faire aucun bruit. Mais je n'entends rien, absolument rien pour me mettre sur la voie.

Au bout d'un moment, interminable, une intuition m'envahit, et je cours presque à ma chambre : elles sont là, couchées toutes les deux, dans mon lit. Je vois juste leurs têtes ; elles scrutent mon regard. Elles ont tout préparé : dépassent du haut du matelas, les deux paires de menottes de fourrure, des noires, que j'avais cachées et qu'elles ont tirées. Mais je vois aussi deux roses, qui ne sont pas à moi ! Voilà pourquoi le sac de Gertrud était gros !

J'imaginai une affaire simple, leur mettre une cagoule pour qu'elles s'abandonnent, les déshabiller l'une après l'autre, ou me faire aider de l'une pour mettre l'autre à nu, lentement, en les caressant tout au long de ce doux effeuillage. Je voulais qu'elles tressaillent, qu'elles se tendent sous mes doigts, qu'elles ondulent de plaisir. Ou même qu'elles se *touchent* mutuellement sous mes yeux ! J'avais installé une poulie au plafond de mon cellier (là où je range mon linge, pièce très propre), et pensait les y attacher, pour les prendre l'une après l'autre. J'avais même acquis des accessoires nouveaux (s'ajoutant à ma collection, déjà imposante).

Bref, j'imaginai faire *comme d'habitude*. Mais deux filles aux QI impressionnants, ce n'est plus le même jeu ! Je les regarde l'une après l'autre. Aucune compassion, deux paires d'yeux durs, sévères, exigeants : je dois assumer les deux, ensemble. Gertrud rigole : « Fais surtout pas l'étonné ! » Je suis à *la tâche*. Je dois plier... Je dois être un mâle qui les domine et les surprenne. Elles revendiquent ! Un *syndicat du plaisir* !

J'ai un atout de mon côté. Le bondage est si profond, si *archaïque* qu'il prend le pas sur tout le reste. Il faut qu'elles quittent leurs réflexions de type *Wall Street Journal*, ou *Monde diplomatique*... et que je les ramène à leur chair, à leurs tripes...

Fixant Gertrud, je découvre dans son regard une attente, presque naïve. C'est comme dans un rêve que je l'entends dire : « Attache-nous les mains ». Je m'exécute, tire sur les lanières pour qu'elles soient bien tendues et qu'elles ne puissent plus bouger. Elle continue, sur le même ton : « Ouvre le tiroir du haut de ta salle de bains, celui de gauche, et prends le petit vibreur, le rose. ». Amandine poursuit : « Pour moi, ce sera le Rabbit, second tiroir à droite. »

Je sors de la chambre. Je suis devenu un pantin, un exécutant à la main de ces cadres sup'. Je voudrais refuser, partir, aller je ne sais où, les laisser méditer sur notre société : il n'y a plus de genre, plus de sexe, tous égaux dans l'ennui !

Elles demandent (ou exigent) des choses claires. Je vais commencer par là et, quand elles en auront assez, nous irons vers des *fantaisies* plus intéressantes.

Je reviens avec les appareils, tire les draps et découvre qu'elles ont toutes les deux les chevilles (solidement) fixées. Elles ont fait du beau travail !

Je me risque : « Vous n'avez pas froid, sans couverture ? » - « Où ça ? » répond Gertrud, avec un air inquisiteur. Elle éclate de rire : « Vas-y ! Qu'est-ce que tu attends ? » Je pose les appareils sur le drap, vais chercher dans l'armoire un drap de bain et leur couvre la poitrine. « Tu ne veux plus nous voir ? glousse Amandine. Pourtant nous avons de beaux seins ! » Je le retire aussitôt. Ces deux corps allongés, aux formes parfaites, offertes, un rêve !

Je n'ose m'y attarder, mets le vibreur en route et le glisse délicatement le long de la vulve de Gertrud, qui écarte les jambes ; je cherche l'entrée de son vagin ; Amandine me regarde faire avec un sourire moqueur : « C'est un peu plus bas. » Oui, deux centimètres de plus et l'appareil glisse dans le vagin de Gertrud, qui soupire et se détend avec insistance, presque de la provocation. Elle ferme les yeux et murmure : « Monte-le un peu... Avance-le, plus profond... Oui là, c'est parfait ; ne bouge plus ; j'aime ça, c'est bon... » Elle parle fort, comme si elle était seule. Amandine a fermé les yeux, elle aussi, elle semble partager son plaisir. Je trouve son attitude obscène. Elle livre à Amandine son intimité, et révèle tout ce que je fais en elle. Je voudrais lui dire « chut », mais ce serait pire.

Elles sont là, bougeant presque en rythme, les gémissements de Gertrud suscitant un écho (discret) chez d'Amandine. Elles partagent tout, sans pudeur. Et moi qui suis là, pour le plaisir de ces dames !

Je hais Gertrud, et tous les Allemands. Ce sont des rustres, des primaires. Ils se jettent à l'eau, nus, en pleine ville, dans un fleuve, un lac ou un étang. Qu'ils réservent ça à leur pays ; pas chez nous !

Je suis aux ordres de Gertrud : « Plus haut... non c'est trop, un peu à droite, oui, comme ça. » Le moindre de ses mouvements déplace l'appareil, et l'éloigne de son *point G*. Je m'exécute, comme un esclave... Je m'efforce de trouver la situation comique.

Soudain, ma rage paraît vaine. Tout cela est conforme au plan que je m'étais fixé. J'imaginai Gertrud se tendre sous mes caresses intimes, quand j'explorais son anatomie. Or, c'est ce que je fais... Mais je pensais la forcer, j'avais besoin de son refus. Or, elle accepte tout et, en plus, elle l'exige ! J'ai perdu de ce qui rend la sexualité *torride*.

Je poursuivais mes caresses intimes que Gertrud se tend et crie presque : « Gut ! »... « Gut ! ». Elle se cambre, tire violemment sur les sangles, et son vagin serre si fortement le vibreur que je suis forcé de la suivre. Elle recommence trois-quatre fois en gémissant : « Oouiii ! ». Puis elle se calme et revient à plat sur le lit. Les yeux fermés, elle semble en paix.

Amandine ricane, et dit, d'une voix forte : « Comme à la télé ! » Mais je la sens jalouse. J'éteint le vibreur de Gertrud que je laisse en place, et entre doucement le Rabbit dans la le vagin d'Amandine. Le maniement de ce godemichet double est relativement difficile pour un homme, car on doit appuyer sa pointe juste sur le clitoris. Sans aide, j'ai du mal à le trouver. Elle me rassure : « Si, si, ça va. ». Tout se passe en famille !

Elle remue au rythme de mes gestes, mais bientôt elle dit : « Arrête, on verra plus tard. » Je me sens frustré. Je retire l'appareil, et prends celui de Gertrud qui est tombé sur le lit. Je les emporte dans la salle de bains, et les mets à nettoyer.

Je reviens aux deux femmes. Nues, bras et jambes écartées, exposées, ouvertes, elles sont vraiment belles. Mais je n'ai pas de rôle. Amandine dit : « Vient avec nous, il y a la place. » Mon lit est un King-size, 1 mètre 60 de large. Gertrud insiste : « Oui, on va se pousser. » je desserre un peu les sangles, crée un petit espace entre elles... Je me déshabille. J'ai beau me faire tout petit, ma peau est collée à la leur, à toutes les deux.

J'ai leurs cheveux sur mes épaules et, rien qu'en écartant les bras, mes mains rencontrent leurs sexes épilés. J'en sens tous les détails, mais je n'ose poursuivre et les retire.

Amandine tourne la tête vers moi, et m'invite à l'embrasser. Je m'appuie sur son épaule, frôle sa poitrine et nous restons longtemps bouche contre bouche, jusqu'à ce que, derrière moi, je sente la main de Gertrud. J'ai du mal à répondre à la demande ! Je l'embrasse à son tour, puis me glisse vers le bas du lit. Je les observe l'une après l'autre : qu'en *faire* ? Elles exposent leurs *atouts*, sexe et seins à l'air. Je demande : « Les filles, quel est le programme ? » « C'est toi le chef » répond aussitôt Gertrud, qui continue : « Caresse-moi » J'en brûle d'envie, mais il y a Amandine. Celle-ci, d'un mouvement de tête, m'encourage. Je glisse ma main sur les jambes de l'Allemande, son pubis, son ventre, hésite à poursuivre vers ses seins : « Vas-y. Qu'est-ce que tu as ? » Je lui embrasse les tétons ; je poursuis avec l'autre. Elle se laisse faire, sous le regard d'Amandine qui nous observe. Je vais vers elle et fait de même. De passer ainsi de l'une à l'autre fait sortir leurs différences, une aréole à peine visible, presque couleur de peau chez l'Allemande, très sombre chez l'autre ; un téton assez fort chez l'une, plus petit chez l'autre et que je dois embrasser longtemps pour qu'il sorte à demi. Je finis par me lasser et leur dis : « Les filles, on va jouer à autre chose ». Un « Quoi ? », poussé en chœur, me répond, suivi d'un éclat de rire. Ma verge est très tendue. Gertrud dit : « Viens. Profites-en » Je me tourne vers Amandine, qui glousse. Est-ce que je dois aller plus loin ? Faire l'amour avec Gertrud devant Amandine, puis l'inverse. Outre l'aspect impudique, je ne me vois pas exposer mes performances, ou mon peu de performance... ni me trouver « à sec » devant la seconde pour des raisons bien naturelles. J'envie les émirs ; moi, je n'ai rien d'un polygame.

Je les détache, en disant : « Reprenez les menottes roses, je n'en ai pas besoin. ». Amandine répond : « Je te les laisse, on reviendra ».

Je pars à la cuisine et me fais un café. Des bruits d'eau viennent de ma salle de bains. Elles ont conquis tous mes lieux, ma chambre, mon cabinet de toilette... bientôt mon appart' tout entier. Belles, intelligentes et très à l'aise financièrement, je ne suis pour elles qu'un « petit joueur », elles ne se gênent vraiment pas avec moi. J'ai beau avoir un certain train de vie, une belle voiture et que j'habite avenue Kléber, une adresse prestigieuse. Elles se sentent fortes, à deux contre un seul homme. Elles me testent. J'entends leurs fous-rires sous la douche. J'espère qu'elles ne mettent pas d'eau partout...

Je bois mon café avec une rare concentration, cherchant à y puiser la force qui me manque ! J'ai à peine mis ma tasse dans le lave-vaisselle qu'elles sont là, habillées de pied en cap. Elles me tournent le dos, allant vers le salon. Je vois, à une trace fort discrète, que Gertrud a une culotte. Quant à Amandine, ses fesses tendent son legging, et à l'absence de toute marque, je devine qu'elle porte un string. Heureusement son chemisier couvre.

Je crie : « Les filles, vous partez ? » - « Ça dépend de toi. » répond Gertrud, sans se tourner, puis elle revient vers la cuisine : « Tu aurais des idées ? » J'ignore la demande et propose : « Vous ne voulez rien ? » Elles, à l'unisson : « Oui, si tu as un déca bio ». Une demande précise, encore et toujours, je dois les servir. Je mets les tasses en route à la machine, et leur donne. Nous allons au salon. Je suis toujours nu (j'ai quitté la chambre assez vite, et il fait assez chaud). Gertrud me toise : « T'est pas mal, *comme mec* ! », avec une gouaille montmartroise.

Je vais pour m'habiller quand Amandine crie : « Te mets pas trop de choses sur le dos. » Elles ont prévu une suite. Je ne peux fuir ; à elles deux, elles auront tôt fait de me rattraper et je me couvrirai de ridicule, d'autant que Gertrud a fait jadis un entraînement militaire et pratiqué la *krav maga*. Je ne suis même pas sûr d'avoir le dessus avec elle.

J'obéis, enfile une chemise, que je boutonne à peine, mets un pantalon, mais pas de slip ni de chaussettes, et reviens en mules : « Ça va comme ça ? » Elles font la moue. Gertrud dit : « Panique pas ; on va pas être méchantes. » Je m'efforce de sourire, mais je n'en mène pas large ; je sais qu'elles rêvent de me violer. Dans ma salle de bains et ses nombreux tiroirs, elles ont tout pour me faire passer *un mauvais quart d'heure*. Je me fais couler un verre d'eau, car j'ai la gorge sèche. Je demande, d'une voix faiblarde : « Vous ne voulez rien d'autre ? » Je suis *sur le gril*.

Elles se lèvent, ensemble, sans mot dire et vont dans ma chambre. Je veux voir ce qu'elles y font, je les suis. Gertrud m'accueille. Amandine, qui était cachée derrière la porte, m'enfile une cagoule sur la tête. Elles ont dû jouer avec, car elle sent leurs deux parfums mêlés. Je sens leurs mains douces qui défont ma chemise. Elles en profitent pour m'embrasser les seins, faire courir leur langue dessus, les deux à la fois. Que pourrait demander un homme de plus ? Leurs cheveux glissant sur ma peau sont presque encore plus excitants. Elles passent à mon pantalon. Là encore, elles passent toutes deux leurs mains à l'intérieur, accompagnant sa lente descente ; je n'en peux plus. Le mouvement de ma verge doit les amuser, car elles le remontent un peu pour le descendre à nouveau. « Lève les pattes ! » Dit Gertrud en parfaite montmartroise. Je m'exécute et suis nu. L'air sévère, elle me dit : « Mets-toi sur le lit ». J'ose à peine demander : « Couché ? Assis ? » Silence. Je me mets au bord du lit. Je sens qu'elles m'attachent une menotte à chaque bras. « Couche-toi, bras le long du corps et plie les jambes ». C'est toujours la voix autoritaire de Gertrud, mais cette fois-ci sans accent. Elles attachent mes poignets à mes chevilles et, dans l'instant, je suis immobilisé. C'est donc ça que Gertrud avait dans son petit sac. Elles écartent mes jambes, sans doute pour vérifier que je suis bien « accessible », soulèvent mes jambes, ce qui a pour effet de plier mes coudes.

L'une d'elle vient m'embrasser, en soulevant le bas de la cagoule ; à ses lèvres, je devine qu'il s'agit de Gertrud dont la langue est puissante et les lèvres fermes. Ma verge se tend. « Tu lui fais de l'effet », dit Amandine en riant.

J'entends qu'elles s'en vont. Elles sont probablement dans la salle de bains du couloir, où sont mes petites *affaires*. C'est la voix d'Amandine : « Non, pas ça, on va lui faire mal ». Elles reviennent, appuient sur mes jambes pour bin dégager mon torse et je sens qu'elles me mettent des pinces à téton. Cela me tire, m'énerve, mais je n'ose rien dire. J'endure donc en silence et découvre un plaisir étrange. Le pincement s'atténue et une sorte de titillement fort agréable diffuse à tout mon corps.

Elles sont reparties aussitôt. J'entends encore Amandine : « Ce n'est pas propre. Pas ça. ». Et Gertrude de répondre : « Tu devrais essayer ! » Elles ont trouvé un plug anal. Gertrud est une femme agréable mais pas vraiment douce. Elle a un petit côté nazi qui m'a toujours inquiété... mais le danger m'excite.

Les voilà de retour. Elles me soulèvent les jambes, ce qui me plie en deux, et tire sur les pinces à téton, qui me font mal. Je pousse un cri... Quand je reviens à la position de départ, je découvre qu'elles m'ont mis le plug. Je ne l'ai même pas senti. Je sens une main, probablement celle de Gertrud, qui le remue et me titille mon « point G ». J'en suis presque à l'orgasme. Mais elle s'arrête bientôt et je les entends partir vers le salon. Elles discutent un petit moment puis c'est le silence. J'attends avec tout mon *attirail*. Ont-elles l'idée d'autre chose ? Que font-elles ? Après un moment, elles reviennent toutes les deux. Amandine dit en riant : « Le laisse pas comme ça ». On me retire l'accessoire sans ménagement, et les pinces aussi, mais elles ne me détachent pas pour autant.

Une main très ferme, que je reconnais aussitôt comme celle de Gertrud, détache la menotte de ma cheville, me tire le bras vers le côté ; elle l'attache à la sangle de sous le

matelas, et qu'elle a amenée là. Elle fait de même pour l'autre. Je suis très grand, et elles n'auraient pas pu tirer mes bras vers le haut. Comme le lit est large, elles ne peuvent m'immobiliser que les bras en croix. Mes jambes sont liées l'une à l'autre et fixées en bas du lit. Elles ont bien réfléchi... car elles ont fait très vite. Elles partent à nouveau. Je les entends fouiller les tiroirs de la salle de bain. Que vont-elles inventer ? De toutes les manières, je ne peux bouger.

Elles reviennent ; l'une me soulève la verge tandis que l'autre roule dessus un préservatif. Amandine demande : « Tu commences ? » C'est donc Gertrud qui s'enfile sur ma verge ; elle s'est assise sur moi ; elle monte et descend, mais elle est trop en arrière et c'est assez inconfortable. Je les entends rire toutes les deux. Elle se retire, pour s'installer dans l'autre sens, les fesses du côté de ma tête. Elle recommence à monter et descendre, en contractant son vagin par moment. Ma sensation est mitigée, mais elle semble y trouver plaisir. Elle se retire à nouveau et me reprend en se couchant sur moi. Le rythme de ses mouvements fait croître mon excitation, mais bientôt elle se contracte en de grands mouvements ; elle ne crie pas, cette fois-ci et se contente de souffler, elle se cambre en s'appuyant sur ses bras. Son orgasme semble puissant. Mais elle en a déjà eu un il y a une heure ! Est-ce qu'elle simule ? D'avoir Amandine comme spectatrice doit l'exciter... Elle m'embrasse avec effusion, langue et tout, mais elle ne va pas plus loin. Elle se retire vite et descend du lit. Là... je les entends... s'embrasser. Elles en rajoutent, car on peut le faire sans bruit. Je dis : « Les filles, vous... » mais je n'ose aller plus loin. Elles partent. Sans doute est-ce que je les gêne.

J'attends plus d'un quart d'heure ; je n'entends rien. Elles sont là de nouveau, me changent le préservatif, et l'une des deux, très probablement Amandine, se couche sur moi et introduit ma verge dans son vagin. Sans remuer, elle serre mon sexe d'une manière assez mécanique, ce qui me fait débander. Elle se retire aussitôt. Pourquoi a-t-elle fait ça ? Je devine qu'elle ne trouve pas son rythme dans cette mascarade. Très pudique, elle n'aime pas *jouer avec ça*. Pour elle, il n'y a que l'amour.

J'entends alors la voix d'Amandine : « On s'est décidées à être gentilles. » Elle retire la cagoule. Elles me détachent, elles sont nues toutes les deux.

Elles s'en vont et j'entends qu'elles se douchent ; elles rient. Se caressent-elles ? Je vais dans l'autre salle de bains, celle d'invités, et fais de même. Quelle idée j'ai eue de les rapprocher ? Je n'ai jamais imaginé qu'elles puissent se plaire. Je pensais à une concurrence, que j'aurais dû gérer, en « mâle », mettre de l'*ordre* entre elles. J'ai bien senti que la situation m'échappait, mais pas à ce point. Quand je sors dans le couloir, sans vêtements, puisque je les ai laissés dans la chambre. Je croise Amandine, elle aussi nue. Elle demande : « On peut rester ici ? ». Chaque fois que je les ai reçues, l'une ou l'autre, elles ont bien sûr passé la nuit. Ce soir, ce devrait être pareil... sauf qu'elles sont deux. Je réalise : elles veulent *coucher* ! Mais dois-je tolérer ça chez moi ? Dans mon lit ? Et avec moi de surcroît. J'ai bien un lit d'appoint, pliant, pour une personne. Mais je ne me vois pas l'occuper et leur laisser le mien.

Je la regarde avec attention. Elle attend, l'air assez neutre. À bout de ressource, je réponds : « Oui, faites... ». Elle s'en va, d'un petit pas vif, assez étrange pour cette fille plutôt timide. Je pars dans la cuisine, sans m'être habillé, et range ce que j'avais sorti pour le dîner. Je commence à comprendre les raisons de ces allées et venues quand j'étais attaché, et de ces longs silences. Elles se *découvraient* l'une l'autre. Mais pourquoi Gertrud a eu deux orgasmes et Amandine aucun ? Je vais voir dans la salle de bains du couloir... Rien d'anormal, sauf que je n'entends plus aucun bruit. Elles sont donc dans mon lit, toutes les deux. Et moi, comme un idiot, je suis nu dans le couloir !

Dans un sentiment de révolte, pas vraiment contrôlé, je vais d'un pas vif à ma chambre. Mon lit est ouvert, avec un grand espace pour moi. Elles sont de l'autre côté,

l'une contre l'autre, seules leurs têtes dépassent, je ne vois que leurs cheveux. Mes intuitions sont donc fondées. Gertrud a pris l'affaire en main, ce qui n'a guère changé. Mais Amandine a probablement été gênée par cette situation qu'elle n'anticipait pas. Avec le sentiment qui l'étreignait, elle n'était plus disponible pour prendre du plaisir avec moi.

J'ai largement de quoi m'installer, mais leur intimité me gêne. Dois-je vraiment rester ? Aller ailleurs, ouvrir l'autre lit et attendre que Mesdemoiselles *jouissent en cœur* ? Non, c'est *ma* chambre, *mon* lit, j'y ai *mes* droits. Je me couche, résolu mais inquiet. Ce sont mes dernières pensées, car, sitôt allongé, je m'endors.

Au milieu de la nuit, je me réveille ; j'ai les mains attachées derrière le dos avec des menottes « police ». J'ai beaucoup moins de place, et elles ronflent à l'unisson. Elles ont fait « des choses ». ; elles ne voulaient pas être gênées, mais, ne pouvant me chasser du lit, elles m'ont attaché. Je me lève (avec difficulté, car sans les mains), vais dans la salle de bain et découvre, sur la table, divers instruments qu'elles ont mis à sécher. Je me recouche, et cherche à reconstituer quelques bribes de la nuit, en vain. Elles ont été très discrètes... comme des femmes !

J'ai voulu m'amuser avec elles, mais je suis devenu un simple exécutant pour le *jouir* de ces dames, je suis leur *chose*. Sont-elles définitivement *gouines* ? Je tourne et retourne ces questions dans ma tête et ne trouve le sommeil qu'au petit matin. Je fais un cauchemar, affreux : je suis au Paradis, avec les 77 vierges d'Allah...

Quatre amis

Nous sommes quatre, deux garçons et deux filles, tous étudiants en médecine et, dans la même année, nous avons tous vingt-cinq ans ou à peu près. Nous avons décidé d'aller dans un club de bondage, par défi, curiosité et pour nous amuser. Nous voulons une affaire privée, un club où nous puissions tout gérer, sans être mêlés à d'autres gens.

Nous avons fini par le trouver en Belgique. Après plusieurs échanges par mail, nous avons eu ce club au téléphone. Un homme jeune la voix sympa, nous avait dit le règlement : aucune drogue, pas d'alcool ni de tabac, pas de violence, pas de cris. Il ajouta : « Les policiers belges ne sont pas très *coopérants* ». Nous étions prévenus.

Nous avons ajouté, entre nous : pas de relations sexuelles. Nous étions des amis, curieux, mais pas en couple, et ne voulions pas d'*affaires* qui auraient pu nuire à notre amitié.

Nous partons en voiture tous ensemble et arrivons dans un village. En Belgique, cela ne veut pas dire grand-chose, car ils se touchent presque. La rue est faite de maisons jointives, d'un à deux étages, en briques rouges, assez propre mais rien d'émoustillant. La porte s'ouvre dans un angle coupé, sans autre indication que le nom de la rue et son numéro : « Prinzstrasse 43 » Nous sonnons, un homme nous ouvre. Je l'ai eu au téléphone ; je le reconnais à sa voix : « Ah, c'est vous les Français. » Le ton est donné. Nous devons être bien sages... Nous osons à peine nous regarder. Nous entrons l'un derrière l'autre, mon ami Hugo en premier, suivi par des femmes, Chloé et Annie, et moi pour fermer la marche. L'entrée est longue et étroite, avec une petite table, sur laquelle des prospectus vantent les mérites touristiques de la région. Nous aurions pu nous être fourvoyés dans un simple hôtel, voire une maison bourgeoise.

L'homme nous dit : « Je vous ai réservé cette chambre. Elle est assez grande et vous avez tout le nécessaire. » Il ouvre une porte : deux lits assez larges, très hauts (leurs matelas viennent à la hauteur de la ceinture) ; on voit le bout de sangles émerger des bords ; deux tables de bondage, articulées avec des anneaux ; sur une desserte, le long du mur, des menottes, deux fouets, des cagoules, des bâillons, des petits flacons ; au mur, des ustensiles plus sophistiqués, barres d'écartement, monogants, etc. L'homme ajoute : « Ici, vous avez la salle de bains, avec douche et toilettes. »

L'homme ne s'attarde pas : « Je vous fais apporter des jus de fruits et des gâteaux. S'il vous faut autre chose, appelez avec le téléphone intérieur. La liste des options est sur la table. Nous fermons à 11 heures, 23 heures comme vous dites chez vous. Je vous préviendrai à moins le quart. Nous ne tolérons aucun retard. » L'homme est bref, technique, mais avec le sourire. Il ajoute : « Le matériel sur la table est neuf, inclus dans votre prestation ; vous pouvez l'emporter. Ce qui est au mur est à votre disposition, mais il restera ici. Laissez en partant la pièce propre comme vous l'avez trouvé. Vous avez tout ce qu'il faut dans la salle de bains ». L'esprit belge : on est agréable, mais factuel et on ne transige pas. Il s'en va en disant : « Vous avez un verrou sur la porte. »

Nous voilà seuls. Pas pour longtemps, car on frappe. Une femme entre deux âges apporte un grand plateau, avec des sandwiches, des gâteaux, des assiettes, des couverts et quatre grandes bouteilles de jus de fruits. Elle pose le tout sur la table et s'en va. Nous remercions.

Nous nous regardons « en chien de faïence », car, hormis les instruments, le cadre n'est pas vraiment érotique. Je trouve un interrupteur qui fait passer la pleine lumière à une atmosphère plus tamisée, avec de petites appliques aux abat-jours de satin rouge.

Nous n'osons pas demander qui commence. Nous nous connaissons mais nous ne nous sommes jamais vus nus, sauf moi avec Chloé. Annie est une copine, et Hugo mon meilleur ami.

Annie dit alors : « Vous permettez », en se dirigeant vers la salle de bains. Chloé, Hugo et moi, nous nous observons, un peu gênés. Comme il fait chaud, nous retirons déjà nos pulls et les accrochons aux porte-manteaux.

Chloé demande : « Alors, les gars, on y va ? Je vous déshabille ? » Avec Hugo, nous nous regardons. C'est la plus extravertie du groupe, et assez dominatrice ; je l'ai vu dans les quelques relations intimes que j'ai eues avec elle. Cette fille nous effraie un peu. Brillante, parmi les premiers de la promotion, elle est assez « gendarme ». Pour elle, j'étais une « expérience ». Il n'y a pas d'amour entre nous, juste des sentiments et une estime mutuelle.

Chloé insiste : « Vous voulez vraiment que je vous mette tous à poil ! Si je le fais, vous allez le regretter. » Cette idée nous enchante, mais elle regarde les fouets, bâillons et autres *fariboles*. Ils ont l'air de l'intéresser...

Chloé prend une cagoule, et crie : « Annie, tu es prête ? J'ai besoin de toi. » Silence. Elle nous regarde, nous les deux hommes : « Par qui je commence ? » Je me tourne vers Hugo qui, en retour, fait un mouvement de tête pour me désigner.

Annie sort de la salle de bains en sous-vêtements. Elle n'est pas franchement mince, mais la dentelle fine et élégante met ses formes en valeur ; sa culotte, assez large devant, devient string en arrière. Je découvre ses fesses, que je n'avais jamais vues « en vrai ».

Il faut y aller, nous n'avons pas le choix. Tous me regardent, comme si je devais être la première « victime ». Chloé tient une *barre d'écartement*, métallique, chromée avec des menottes pour les poignets et pour les chevilles. Annie m'embrasse sur la joue, presque sur la bouche, déboutonne ma chemise, la retire et va l'accrocher. Chloé ouvre les menottes et fait signe à Hugo de me déshabiller. Annie me met une cagoule sur la tête. On me retire mon pantalon et mon slip. Je suis nu. Chloé me dit : « Grimpe sur le lit et mets-toi à genoux. » On glisse la barre sous mes jambes, et on ferme les menottes sur mes chevilles. Mes poignets sont aussitôt fixés.

J'ai les fesses en l'air, exposées comme une invite. Je m'en veux. J'ai le cou tordu ; ma tête repose sur un oreiller mou ; je ne peux plus rien faire. « Tu es bien comme ça ? » demande Annie en riant. Je rétorque : « Tu ne perds rien pour attendre ! » et j'ajoute : « Les amis, vous êtes très drôles. Je ne resterai pas longtemps comme ça. » J'entends Chloé dire à mi-voix : « On va lui mettre ça. » Annie ajoute : « Non, ça fait mal... Il va pas aimer. » Je sens le fouet claquer sur mes fesses, heureusement pas trop fort. Chloé dit à la cantonade « Bon, il y en a déjà un *aux ordres*, voyons l'autre. » Hugo se défend : « Non, après un homme, une femme. » Annie dit : « Hé bien Chloé, tu as l'air bien partie. On va te faire ta fête. » J'entends qu'ils se battent. Ils ont dû l'attraper. « T'inquiète ! » dit Hugo. Ils s'affairent et semblent m'oublier. Je commence à avoir le torticolis. Je crie : « Hé, les amis, je suis là. »

J'entends des bruits. Ils se sont probablement mis à deux pour la déshabiller. « Voici les menottes » dit Hugo « Et de quatre », répond Annie. Ils l'ont donc attachée à la table de bondage. « Comment on monte ça ? » demande Annie. J'entends un bruit de métal et de frottement. « Là, c'est bien ? » dit encore Annie. « Parfait » répond aussitôt Hugo. Chloé remarque : « C'est pas mal, votre truc ; heureusement qu'il fait chaud. » Puis c'est la voix de Hugo : « Voyons maintenant Maxence ».

Je sens un liquide froid descendre le long de mon dos puis dans le pli de mes fesses. Ils ont cherché de la glace dans le petit frigo. Un cube glisse sur mes vertèbres. C'est Annie, car de temps à autre, la pointe ses ongles me pique. Elle rit : « Tu aimes ? ». Le froid me fait trembler et je sens ma verge se tendre. « Tu as vu ce que cela lui fait ? »

dit-elle. L'eau froide coule entre mes fesses jusqu'au bout de mon sexe. Annie s'esclaffe : « Regarde ! Il fait pipi ! » - « N'en met pas sur le lit » réplique Hugo. Ils jouent avec le plumeau, remontant sur la face interne de mes cuisses ; ils le remuent sur mes bourses et ma verge, entre mes fesses, sur mon dos puis mon cou. Je commence à souffrir du cou. « Arrêtez ! » dis-je. Contrairement à mon attente, ils cessent. Ils sont partis.

J'entends au loin Chloé qui gémit, ils doivent utiliser le plumeau. « Essaie sur le bout des seins » dit Annie. Des bruits de métal révèlent que Chloré remue fortement sur la « table de torture ».

Ils reviennent à moi, on pousse un plug entre mes fesses. « Tu aimes ? » demande Hugo. Je dis : « Je te montrerai ce que ça fait ! » Il le tourne, le tire un peu... pour l'enfoncer à nouveau. Il ajoute : « On va te détacher. Il en faut pour tout le monde ! » Annie me retire ma cagoule : « Ça va ? Tu n'as pas trop mal ? » Hugo ouvre les sangles. Je me relève, en titubant. Comme personne n'a retiré le plug. Quand je marche, il me titille l'intérieur, en un plaisir étrange. Annie rigole : « Tu peux partir avec ; il est à nous ! » Je vais aux toilettes et le jette dans la corbeille près de la cuvette des WC. Je reviens vers eux.

Chloé est couchée sur la table de bondage, un siège très allongé ; elle a les jambes écartées dans des gouttières où elle est étroitement sanglée ; elle a les bras tirés en hauteur. On lui voit tout. Elle me regarde, interrogative : « Ça a été bien pour toi ? ». Je fais la moue : « Heureusement que ça n'a pas duré trop longtemps. » Elle me fait signe d'approcher et murmure : « Moi, j'adore ! Mais ne leur dis pas. » Je lui réponds d'un sourire. « Je te plais, comme ça ? » murmure-t-elle. Exposée, ouverte, l'impression est curieuse. Je n'ai jamais eu le loisir de l'observer sous cet *angle*. Hugo me passe une bougie, je fais couler la cire sur sa peau et l'approche de ses mamelons. Elle dit : « Non, pas là ! Ça fait mal » De longues traînées de cire forment une sorte de vitrail sur sa peau, faisant ressortir sa blancheur et sa fermeté. Je la trouve belle. J'éteins la bougie.

J'entends derrière moi : « Maintenant, c'est à toi ! » Annie a pris les bras d'Hugo, qui se laisse faire ; elle et lui mets dans le dos et me dit : « Aide-moi » ; elle me tend des menottes « police ». Je lui attache. Elle me fait signe de le déshabiller. Elle, habituellement si timide, est devenue, une fois son amie Chloé « neutralisée », fort entreprenante. Je défais la ceinture d'Hugo. J'ai du mal à ouvrir sa braguette. Annie dit : « Arrête, tiens-le, je vais le faire ». Elle me pousse d'un geste de coude assez vif. Elle lui retire slip et pantalon, elle se met à genoux devant lui et sa tête est juste en face de son sexe, presque à le frôler. Elle lui tapote et dit : « Fais-le bouger, montre-moi. » Hugo s'exécute, elle rit : « Tu es très beau, tu sais. » Elle se relève, tient sa verge dans sa main, elle joue avec. Hugo se fâche. Dun geste vif, le pousse vers le lit, où il tombe, de côté, les mains liées dans le dos. Elle ouvre le lit et commande : « Monte un peu. ». Elle retire les menottes qu'elle met à ses chevilles. Annie, dès lors qu'on est faible avec elle, devient une maîtresse-femme. Hugo semble ravi. Elle attache ses mains aux sangles passées sous le matelas. Il est à demi-nu, n'ayant rien en bas. Elle glisse ses bras sous sa chemise et lui caresse les seins. Il dit « Arrête », avec une voix mielleuse. Elle l'embrasse sur les lèvres : « Tout doux, Bonhomme ! » C'est une vraie dominatrice !

Nous étions à nous affairer auprès d'Hugo, quand Chloé nous appelle : « Vous m'oubliez ? » - « T'inquiète pas, cocotte ! », dit Annie, en ajoutant : « Tu m'as fait souvent attendre ». Je reviens vers Hugo, attaché sur le lit. J'aimerais lui faire des choses, mais je ne voudrais pas être taxé d'homosexuel. Annie retire sa culotte puis son soutien-gorge, elle est nue. Ses seins, amples, tiennent très bien. Son aréole, assez large, se termine par des mamelons bien formés. Une jolie fille, au naturel ! Pourquoi s'est-

elle déshabillée ? Va--elle se mettre sur lui ? Ce n'est pas dans notre convention ; elle regarde Hugo et sa verge avec attention, car un mince filet de sperme en coule.

Nous sommes donc tous à *poil*, sauf Hugo qui ne l'est qu'à demi. Cela s'est fait tout naturellement. J'étais inquiet quand Chloé m'a exposé son projet, il y a deux mois. Je me demandais comment nous ferions, car nous n'avions pas de vraie intimité. Or, nous étions, sans le savoir, des gais lurons, avec deux filles qui n'attendaient que de faire passer leurs fantasmes sur leurs copains !

Je regarde Hugo, qui semble rêveur. Son sexe, dressé, est vraiment énorme. J'en suis intimidé, moi qui ne suis pas vraiment « gâté par la nature ». Annie pouffe : « Au moins, toi, on sait ce que tu penses ! » Nue, elle se promène avec aisance et semble avoir pris la tête des opérations. Je l'interroge d'un regard ; elle répond : « Laisse, il est très bien là ». Elle va vers Chloé en disant : « Maintenant, à toi ! » Elle prend un plumet sur la table, lui parcourt l'entrejambe, ce qui la fait tressaillir ; elle insiste sur son sexe et s'amuse de voir les plumes se courber sur sa vulve : « Tu aimes ? » Chloé reste muette.

Alors, je vois Annie s'appuyer de son sexe sur celui de Chloé, comme elle voulait l'amour avec elle... « Tu sens quelque chose ? », demande-t-elle, tout en remontant le plumeau jusqu'à ses seins ; elle les caresse un moment, à demi-couchée sur elle. « Qu'est-ce que tu veux ? » demande Chloé à mi-voix, puis, avec autorité : « Arrête. Pousse-toi de là. Ce n'est pas bien ! » Cette réflexion morale m'amuse et fait rire Annie qui, maintenant, remue son pubis contre le sexe de Chloé, comme si elle la masturbait. « C'était pas au programme ! » dit Chloé. Annie réplique : « On a dit 'pas de relation sexuelle', mais on n'a pas interdit 'le sexe' » Elle s'éloigne d'un pas, mais elle reste dans l'entrejambe de Chloé et approche les doigts de sa vulve ; elle la parcourt, en écartant délicatement ses lèvres. Je le vois d'autant mieux que Chloé est complètement épilée. Annie se baisse, et descend la tête à son niveau. « Tu veux me lécher ». Annie ne répond rien, mais souffle sur le sexe de Chloé : « Tu sens quelque chose ? » Elle peut faire ce qu'elle veut à son amie, alors qu'elle est sous sa coupe au quotidien. Je sens son plaisir, d'autant que Chloé proclame sa liberté en matière de sexe.

Annie s'est remise debout, mais garde la main posée à plat sur la vulve de Chloé : « T'es bien ? » Je vois qu'elle la descend un peu et fait pénétrer son index dans son vagin. « Tu aimes ? » demande-t-elle, en effectuant un discret va-et-vient sur son clitoris. Chloé murmure : « Arrête ! Je vais avoir un orgasme ; les autres vont être jaloux. » Annie poursuit sa caresse : « C'est interdit ? » Elle continue de plus belle, et Chloé gémit, elle se tord, autant que lui permettent ses liens. Puis Annie s'arrête et vient l'embrasser sur la bouche : « Tu en as eu un ? » Je n'entends pas la suite. Je me suis éloigné, car je ne veux pas me mêler à leur intimité.

Annie revient bientôt vers moi et me dit : « Regarde Hugo, il me mate depuis le début, sans rien dire ! » Sa verge humide en dit long... Elle pense à voix haute : « Qu'est-ce qu'on lui fait ? Je vais détacher Chloé. Elle va nous donner des idées ». Elle défait ses menottes et aide son amie à sortir les jambes des gouttières sur lesquelles elles s'appuyaient. L'autre, une fois debout, glisse à l'oreille d'Annie : « Toi, tu vas voir ! »

Annie, dont ce n'était apparemment pas le projet, réplique en montant crânement sur la table de skaï encore chaude, met place ses bras et jambes. Chloé l'attache aussitôt et va l'embrasser sur la bouche. Annie résiste : « Non, pas la langue ! Arrête, tu es dégoûtante ! » Chloé est ravie : « C'est ton tour ! Tu vas en avoir plein la vue ! » Elle continue à l'embrasser, mais Annie ne la repousse plus ; elle chuchote : « C'est bon ? Tu aimes ! » Annie ferme les yeux sans rien dire.

Chloé s'arrête et me regarde : « Tiens, toi, il y a longtemps que tu n'as pas été attaché. » J'hésite : « Ah que si ! J'ai eu ma part ! ». Elle m'ordonne : « Monte là-dessus », désignant la seconde table. Un peu étonné, je m'exécute. Elle lève mes jambes

pour les poser sur les gouttières, les attache, me tire les bras et les accroche en haut. Elle est maintenant maître des lieux, seule à être libre. Elle nous met à tous une cagoule !

Heureusement, ma cagoule n'est pas opaque et je vois encore assez bien à travers. J'ai devant moi, à moins de 50 centimètres la tête d'Annie, dont je ne vois que les cheveux ; mais j'ai, dans l'axe, la pointe de ses seins et ses jambes écartées.

Chloé vient alors entre les cuisses d'Annie et fait alors ce que lui avait fait sa copine, mais elle se livre à une véritable reptation. Je vois le doux balancement de ses seins, une merveille. J'ai une place VIP pour le spectacle ! Elle exécute une « danse des sept voiles » en restant sexe contre sexe, collée à Annie. Hugo en voit moins que moi, d'autant qu'il porte une cagoule. Mais, si elle n'est pas plus opaque que la mienne, il doit priser la vue « côté fesses » de cette danse !

Tout cela était imprévu, mais je suis ravi de notre soirée. Les deux filles se sont libérées, et nous n'avons pas trop souffert de leurs fantaisies !

J'ai pensé trop vite, car Chloé, après avoir bu un jus de fruit pour se remettre de ses *émotions*, revient vers moi et me saisit la verge, en érection. Elle la serre si fort qu'elle me fait mal. Elle dit : « J'en ai toujours rêvé. Un sexe d'homme. Je pourrais te le couper, tu ne pourrais pas m'en empêcher ! » Je sais, depuis longtemps, sa « revendication phallique ». Mais elle n'est pas folle et elle sait, comme moi, la fragilité de cet organe. Elle a un peu desserré son étreinte bouge ma verge avec une évidente satisfaction. Elle la pousse de droite et de gauche, la dresse, elle a de la force, mais je n'ose rien dire.

Heureusement, Hugo appelle : « C'est bien fini, vous deux, là-bas ! » J'attendais une réflexion d'Annie, mais je pense qu'elle nous écoute, et qu'elle est ravie de ce que fait son amie. Chloé me lâche et vient m'embrasser en soulevant le bas de la cagoule et en se mettant quasiment sur moi, ces seins venant frôler ma peau. Sa langue, parcourant mes lèvres, me mettent en émoi.

Annie dit alors : « J'ai envie d'aller aux toilettes. Tu peux pas me libérer ? » Elle y a déjà été, il n'y a pas si longtemps. Probablement est-ce un argument. Chloré s'exécute et vient nous libérer aussi, Hugo et moi. Nous retirons nos cagoules et, Annie étant partie, nous nous retrouvons tous les trois, debout, face à face, nus. Chloé est assez rouge de visage. Quand Annie revient, elle nous toise : « On dirait les trois petits cochons ! Je veux dire, les trois *gros* cochons ! » Je me regarde dans la glace, je suis presque rose !

On peut se reposer, dit-elle. Elle prend la grande assiette des gâteaux. Elle la tient si haut que, pour les prendre, on doit frôler ses seins, ou carrément les soulever. Elle rigole : « Ce sont des pâtisseries érotiques ».

Finalement, les deux à s'être « fait des choses », ce sont les femmes. Nous sommes restés, Hugo et moi, très passifs. Je m'interroge : dans le bondage, c'est toujours la femme qui est « la victime ». On lui laisse, au final, peu d'initiative. Et quand on est seule avec elle, c'est un échange, tout au plus. Là nous avons vu deux femmes « jouer ensemble » et c'est un tout autre spectacle. Elles ont profité de notre interdit « pas de sexe » et de leur absence d'organe *pénétrant*, et nous en avons été les premiers bénéficiaires ! Je pense, en outre, qu'elles avaient un compte à régler ensemble. Iraient-elles plus loin que des attouchements ?

Je vais chercher ma montre dans la poche de mon pantalon. Elle indique neuf heures, tout comme la pendule de la pièce, que je n'avais pas été voir. Si nous devons tout rancher, cela laisse un peu de temps, et nous avons tous un peu faim et soif. Nous mangeons tranquillement, tous nus, assis en rond. Hugo n'est plus vraiment en érection, mais son sexe reste imposant. Quant aux filles, leurs bras cachent leurs seins et leurs sexes, mais je n'ose leur demander de les pousser ! Nous discutons de choses et d'autres, de ce que nous avons fait et ressenti ; des rires fusent de temps à autre.

Le temps passe. J'ose : « On s'arrête là ? C'est dommage. » puis j'ajoute : « Vous avez d'autres idées ? Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? » Et Chloé de répondre : « Puisque tu te proposes, je n'oserais refuser. » J'ai parlé trop vite. Elle s'est levée et m'a déjà pris la main ; elle se dirige vers la table en disant : « On n'a presque rien essayé du matériel qu'on a mis à notre disposition. » Elle s'approche du mur, prend le monogant : « Donne tes bras, Tu vas nous dire ce que ça te fait ! » Je regarde les autres. Aucun ne vient prendre ma défense. Ils sont tous fixés sur nous, et nous observent... Je mes bras dans le dos. Chloé pousse si fort que je bascule un peu en avant. Elle me passe une lanière autour du cou. Je regarde l'heure. Elle n'a pas plus de trois quart d'heure, cela devrait vite passer !

Le projet d'Hortense (Scénario)

Hortense, 20 ans, jeune fille de bonne famille, est habillée jeune, avec une jupe courte ; elle apparaît, de face, debout, au milieu de la scène. Une caméra-tourelle automatique glisse sur des rails circulaires ; elle tourne sur son pied motorisé ; on la met au point. Deux hommes s'affairent, accroupis, autour d'une autre caméra, plus petite, qu'on porte à l'épaule. À côté, deux lampes éteintes sont posées à terre, au bout d'une courte perche.

Un homme entre. C'est Alain, le metteur en scène / producteur (dans le cinéma porno, le budget est très limité, les intervenants sont peu nombreux). On lui a dit cet homme droit, en principe honnête, ce qui n'est pas fréquent dans ce milieu souvent dépravé. Hortense ne l'a vu une fois, il y a quelques semaines, pour lui exposer son idée : faire une vidéo avec lui, sur le bondage, où elle serait attachée, et aller « jusqu'au bout ». Mais elle voulait le faire dans de bonnes conditions de sécurité, préservatifs et surveillance médicale des hommes qui auront affaire à elle. Elle n'avait prévenu personne, et ne voulait pas qu'on puisse la reconnaître. Il fallait que toutes les scènes se fassent avec une cagoule. Il lui avait demandé de se déshabiller, l'avait examinée un instant (pas plus d'une minute, montre en main), lui avait fait faire quelque pas dans son bureau, et il avait accepté. Elle serait payée en liquide, pas beaucoup. C'est de la vidéo, avait-il dit.

Cet homme ne faisait pas dans le sentiment. Était-elle, pour lui, simplement un être vivant, ou juste un sexe, des fesses et une paire de seins ? Il avait une assistante, qui faisait tout sur le plan technique, un caméraman, un perchiste-éclairagiste, et des acteurs. Il n'avait dit aucun nom, ni même de prénom. En retour, il ne leur avait pas donné son identité à elle. Il l'avait évoquée sous le nom de « la bourgeoise », ce qui annonce la manière dont elle serait acceptée. Était-elle prête à continuer dans ces conditions ? Hortense avait passé outre, poussée par une étrange résolution, qui l'effrayait un peu elle-même.

Alain passe devant le petit groupe, il les regarde sans rien dire, et il s'adresse à elle, de loin : « Voulez-vous prendre une douche ? ». Il montre une porte au fond de la salle. Il la vouvoie, elle ne le connaît pas, c'est un ami d'ami. On lui a dit qu'au cinéma, surtout dans le porno, tout le monde se tutoie. Peut-être qu'elle l'impressionne, ou qu'il veut la respecter...

En parlant de douche, Alain évoque les toilettes, elle tressaille devant ce qu'elle anticipe : elle aura donc droit vraiment à « tout ». Elle a déjà pris ses précautions mais, pour se donner du temps et de la contenance, elle va prendre une douche, même si elle s'est lavée avant de venir. La chaleur de l'eau, sa douceur la pousse à méditer. Quelle « bête » l'a poussée à faire ça ? Lors du café, tout à l'heure, dans une petite pièce attenante, ils auraient pu discuter, car elle était seule avec Alain. Mais ils n'ont rien dit, ou pas grand-chose, comme s'ils craignaient de parler. Où sont les autres acteurs ?

Quand elle revient, les spots, des halogènes puissants ont été allumées, ils révèlent des anneaux sur les murs, des cordes aux cimaises. Au fond, quelques « instruments »...

Sans un mot, un homme, torse nu, des bras puissants avec des tatouages, le visage peu avenant, lui apporte un bâillon, une sangle munie d'une grosse boule. « Baissez la langue » lui ordonne-t-il, en poussant la boule dans sa bouche, où elle vient se caler. Elle n'a pu rien dire et n'émet qu'un faible grognement. Il attache la sangle derrière son cou. Il lui enfle une cagoule sur la tête ; elle ne voit plus rien, mais peut respirer par deux trous en face de ses narines. Elle tâche de remuer cette boule qui l'écœure, sans

succès. Alain, de loin, lui lance : « Avec ça, votre famille et vos amis ne vous reconnaîtront pas ».

Après un long silence, c'est de nouveau sa voix, mais au micro : « Vous êtes prêts ? ». N'ayant pas de réponse, il crie : « Moteur ! ».

Au travers de la cagoule, elle sent les lumières s'approcher. C'est le caméraman. Elle s'efforce de respirer calmement, de ne se préoccuper de rien. Mais, avec la boule, c'est difficile et devient une obsession. Cette cagoule la rend anonyme ; elle est maintenant une *chose* dont on peut tout faire.

L'homme est près d'elle, il dit : « Donnez-moi vos mains ». Elle lui tend. Un bruit de mousqueton et elle ne peut plus les bouger. On les tire vers le haut et bientôt tout mouvement est impossible, sauf à se mettre sur la pointe des pieds. Ils ne perdent pas leur temps ! Mais elle est encore habillée, et ceci la rassure...

La caméra s'éloigne. Deux mains soulèvent son pull, descendent la fermeture éclair de sa jupe, qui tombe à ses pieds. On lui retire ses chaussures. Les mains font glisser sa culotte le long de ses jambes. « Levez les pieds ». Les pas s'éloignent, l'homme est parti. Son sexe est à l'air.

Deux mains puissantes la soulèvent par les cuisses. Un sexe explore sa raie des fesses et la pénètre par derrière. Elle se contracte, essaie de l'en empêcher, mais rien n'y fait. Heureusement qu'elle avait pris ses *précautions*. Un cri sourd dans sa gorge, mais ne va pas plus loin, car sa bouche est pleine. L'homme besogne à grands coups, il la secoue. Elle voudrait chasser ce membre énorme, en le repoussant, mais il est bien là et y reste.

Son anus, distendu, lui fait mal. Une brûlure s'exacerbe à chacun des battements de l'homme contre elle. Mais elle est, quelque part, rassurée. Elle imaginait que ce serait plus difficile, qu'il s'y reprendrait à plusieurs fois... Non, tout s'est fait très vite, très *naturellement*. Il la secoue avec force ; elle suit, malgré elle, les mouvements de son bassin. Il lui caresse ses mamelons à travers son pull et son soutien-gorge avec douceur ; un vrai *gentleman* !

Elle se sent paradoxalement bien ; elle est allée jusqu'au *bout*, conformément à son projet ; apparemment elle supporte.

La caméra est maintenant presque contre eux. Jambes ballantes, elle est suspendue, accrochée à ce membre vigoureux, *collée* à cet homme dont elle suit les mouvements. Ses mains appuient sur ses seins, mais il serait assez doux.

Les lumières tournent autour d'elle puis s'éloignent. « Stop ! Coupez ! » C'est la voix d'Alain, transmise par le haut-parleur. L'homme se retire, il la prend par les hanches et la pose doucement par terre. Elle vacille. Tirant sur les menottes de ses poignets, elle évite de tomber. Elle n'est plus que feu. Elle tâche d'imaginer ces regards sur elle, ces gens qu'elle ne connaît pas et dont elle ne voit rien. Elle voudrait se cacher de honte, mais elle est attachée par cette corde et ne peut faire un pas. Elle ne peut rien dire, tout juste grogner, à peine un murmure.

La voix d'Alain surgit dans la pièce : « Comment sont les rushes ? » - « Correct » répond une voix. Heureusement pour elle ! Il aurait fallu recommencer, elle se contracterait moins, se laisserait faire...

Elle avait bien deviné qu'elle en passerait par là, mais non qu'ils commencent de cette manière. Dix minutes se sont écoulées, pas davantage. L'homme n'a pas dû jouir, mais portait-il vraiment un préservatif, comme Alain lui a assuré ?

Des ventilateurs se sont mis en route, il fait chaud avec toutes ces lampes. Ces gens, habillés, doivent être en sueur. Elle n'a pas ce problème !

La corde se détend ; elle peut baisser les bras. De mains, fines et douces, viennent détacher les mousquetons. Une voix de femme lui glisse à l'oreille : « Ça va ? Ce n'est pas trop dur ? Vous tenez le coup ? ». Elle ajoute, très bas : « Vous êtes courageuse,

c'est bien ! » Elle soulève sa cagoule, détache la lanière et lui retire délicatement la boule de la bouche. C'est la script-girl, une femme d'une cinquantaine d'années, très classique mais prématurément vieillie, les cheveux couleur cendre. Elle a dû être belle. Est-ce une ancienne du *milieu* ?

Le perchiste l'accompagne, avec un verre d'eau. Hortense le remercie et le boit d'un seul trait. Le froid de l'eau coule dans son ventre et diminue un peu le feu qui y diffuse. On lui a laissé des menottes de velours au poignet ; loin de la gêner, elles la stimulent. Hortense voudrait aller vite, en finir, que ces brûlures appartiennent au passé.

La femme l'observe, avec un air compatissant. Sa douceur contraste avec la brutalité de l'expérience qu'elle vient de vivre. Elle lui sourit ; l'autre s'éloigne bientôt, rejoignant Alain, avec qui elle parle à voix basse, en soulevant quelques feuillets de son cahier de notes. Il désigne le fond de la pièce. Hortense y voit divers accessoires, qui lui sont probablement destinés. Elle détourne le regard. Elle ne voit aucun acteur, personne en dehors d'Alain, l'assistante, le caméraman et le perchiste... tous très affairés. Elle, le sexe à l'air, ne semble gêner personne.

Hortense soupire. Quelle idée elle a eu. Elle imagine sa sœur et son frère, ses parents, ses amis, son copain ; s'ils la savaient ici ! Elle chasse ces images, fait le vide. La brûlure de ses fesses revient en force.

« Mademoiselle, dit la femme, on va continuer. Voulez-vous passer aux toilettes ? » Elle a en main cagoule et bâillon. Elle ajoute : « Je vous attends ». Hortense s'exécute ; quand elle revient, la femme a posé son matériel sur une chaise. Elle s'approche et, de ses mains douces, elle lui retire son pull puis son chemisier, elle dégrafe son soutien-gorge et le fait glisser le long de ses bras. Hortense est nue.

On entre dans le vif du sujet, se dit-elle. La femme ne lui laisse pas le temps de la réflexion : « Il va falloir remettre tout ça... » Hortense l'aide, poussant elle-même la boule au-dessus de sa langue ; la nausée est moins forte que la première fois. La lanière est fixée dans son cou et la cagoule mise sur sa tête. Elle peine penser maintenant, tant la boule l'opresse. Elle voudrait demander qu'on lui retire. Mais ce serait renoncer.

Hortense ne voit plus rien ; elle imagine les regards fixés sur sa nudité. « On commence ! » dit Alain au micro. Elle sent la chaleur de la lampe qu'on approche, la lumière filtre à travers sa cagoule. Elle voudrait cacher son sexe, ses seins à cette caméra, tellement proche. Mais elle évite de bouger. La caméra s'éloigne, avec les lampes.

Elle entend un sourd roulement, on la tire en arrière, elle rencontre un bord assez mou, du skaï, un support incliné sur lequel on la couche. On tire ses bras et on fixe ses menottes. Elle ne peut plus les bouger ; le support est en cuvette pour ses fesses. On lui prend les jambes qu'on soulève et on les place dans des gouttières métalliques. On lui met des menottes aux chevilles, nouveaux déclics, elle est immobilisée. Le matelas bascule à l'horizontale, elle est couchée, les jambes écartées, comme chez le gynécologue... sauf qu'elle est attachée. Elle frissonne. « Vous avez froid ? » demande la voix de la femme. Elle fait non de la tête.

« Moteur ! », crie la voix d'Alain par le micro. La chaleur des lampes s'approche ; on bouge autour d'elle. La caméra est sur le côté. Un homme est arrivé, sans qu'elle entende rien et son membre a pénétré sa vulve. Il s'est installé sans ménagement et œuvre déjà. Il appuie ses mains sur ses seins et son bassin vient frapper en cadence son pubis. Elle tire sur ses poignets pour atténuer les coups, mais rien n'y fait ; il bat plus fort, penché sur elle, soufflant sur son cou et sa poitrine. Elle s'efforce de se détendre, mais l'autre augmente sa cadence avec une sorte de sadisme. La lumière s'intensifie et la lampe chauffe très fort ; on la filme en gros plan. L'homme s'arrête un instant, se retire un peu. Après quelques murmures, il revient et reprend ses efforts ; il saisit ses bras,

pour mieux se tenir à elle... Bientôt, il râle ; est-ce un orgasme ? Porte-t-il vraiment un préservatif ?

« Ça va, stop ! » lance Alain au micro. L'homme se retire comme il était entré, avec brutalité, lui laissant une odeur forte de sueur.

Le lit se redresse. La caméra est partie. Alain demande « C'est bien ? » - « Très classique », répond la voix jeune, enjouée, du caméraman. Il est à cent lieues de ce qu'elle subit.

On détache les mousquetons des chevilles, puis ceux des poignets, elle peut bouger, mais on lui laisse les menottes, qui lui font mal. La femme demande : « Vous voulez qu'on vous les retire ? » Elle ne veut pas faire la chochette, ni rallonger le tournage ; elle fait non de la tête.

Le bâillon commence à l'étouffer. De la main, elle montre qu'elle voudrait le retirer. « On fait une pause » dit Alain, tout près d'elle. Mais rien ne suit. Elle détache la courroie et elle extrait la boule avec un haut le cœur. Alain, de dos, s'est éloigné. « Je peux boire ? » demande-t-elle à la femme qui près d'elle. « Bien sûr », répond-elle gentiment. Hortense enlève la cagoule, et prend l'eau qu'apporte le perchiste.

Elle se retourne et voit son « lit de torture », un matelas de couleur rouge et son appareillage.

L'homme est plutôt sympa, il attend près d'elle et la regarde à peine, comme si sa nudité était normale. C'est son métier ; il ne voit que des femmes à poil, tous les jours !

Alain vient : « Alors, ça vous plaît ? », demande-t-il. Hortense réplique : « Vos acteurs sont un peu vifs, le dernier surtout m'a fait mal. » - « Vous n'êtes pas naïve, vous avez dû voir des vidéos. Le cinéma porno a des codes stricts, avec une certaine brutalité à l'égard des femmes. Si le public ne le retrouve pas, il passe à une autre. »

Alain la toise, en *amateur*. Gênée, elle croise les bras sur sa poitrine, mais elle expose alors son sexe ; elle laisse tomber ses bras. Il sourit : « Ne vous inquiétez pas, c'est la femme habillée qui me dérange ! »

« Ce que vous avez filmé, ce n'est pas trop banal ? », demande Hortense - « J'ai beaucoup aimé quand vous tirez sur les bras pour ne pas subir la pression. Cela fait très vrai ; on sent que vous souffrez. Les filles sont trop passives. On aime qu'elles réagissent, le spectateur souffre avec elles ; cela fait vivant ! » Il ajoute : « Ne vous inquiétez pas, nous faisons sans cesse des mixages. Si une chose nous manque aujourd'hui, nous le prenons ailleurs. Vues d'en bas, les femmes sont assez *interchangeables*. » Hortense réalise : avec sa cagoule, elle n'est plus « une personne », seulement un sexe, des seins ou des fesses.

Alain précise, sur un ton des plus technique : « Nous avons trois caméras, la Sony HD à l'épaule, la caméra-tourelle devant vous, que je gère depuis la Régie, dont vous voyez la fenêtre au fond, près de là où je vous ai reçue, et une troisième, dans les cimaises, également télécommandée, et qui prend les plans vus de haut. C'est moi qui les déplace et choisis les focales. Le caméraman a une oreillette, je lui suggère des angles de vue. Sur mon pupitre, j'ai trois enregistrements simultanés. Je fais les montages après. La Sony est connectée, mais c'est très difficile de suivre toutes les images à la fois. C'est pourquoi je demande à Lucas, le caméraman, ce qu'il en pense. Je lui fais confiance, nous travaillons ensemble depuis des années. »

Elle jette un œil aux deux hommes tatoués. Il la devine : « C'est un style, qui correspond à notre public. Ils font ce qu'on leur demande. Le porno, ce n'est pas une sexualité normale. »

Elle voudrait demander auxquels elle a eu affaire, lesquels ont besoin en elle. Le doux, le premier, c'est probablement le grand noir ; il faut avoir une grande taille pour

la porter comme il l'a fait. Et le brutal ? Les deux tatoués se valent, pas plus sympathique l'un que l'autre.

Alain l'a devinée encore : « Je vous ai donné ma parole. Je dois tout surveiller. Quand on film leur sexe, il est forcément découvert, mais dès la pénétration, du moins avec moi, toujours préservatif ! Nous en avons de pleines caisses, et un modèle professionnel, épais et solide. Qu'importe la sensation de ces hommes ; sécurité avant tout ! Nous avons les moyens numériques pour les faire disparaître sur l'image. En plus, tout est joué. Ils ne peuvent avoir d'orgasme durant un tournage ; ils doivent pouvoir recommencer une scène au pied levé ; il faut qu'ils tiennent jusqu'au bout ! »

D'accord, mais ils n'y sont pas allés *de main morte*. Elle montre la porte des toilettes ; Alain acquiesce : « On va recommencer bientôt ». Elle en profite pour examiner son entrejambe, rien d'anormal. Elle verra plus tard, quand tout cela sera fini. Elle retourne dans la salle ; la voyant revenir, Alain dit d'une voix forte, à la cantonade : « On reprend tout de suite ! J'aimerais bien me coucher ce soir ! » Elle sursaute : a-t-il une femme, qui l'attend au lit ? Ce doit être *drôle* de faire l'amour après tout ce qu'il a vu dans la journée !

Alain semble stressé, il va rapidement de l'un à l'autre. Le cameraman met son appareil sur l'épaule ; le perchiste se lève. On roule un meuble derrière elle, c'est une table en X, avec des lanières. Hortense tressaille. Que va-t-on encore lui faire ? Mais on ne lui laisse pas le temps de réfléchir. La femme, derrière elle, soulève ses cheveux et place le bâillon dans sa bouche, avec délicatesse. Elle enfle elle-même la cagoule. « Je vous aide à vous placer ? » demande la femme. Elle la conduit dans le creux du X. Hortense s'assied à demi. Des mains la soulèvent et la placent, les fesses sur une sorte de coussin. On lui fixe bras et jambes sur les montants. Bientôt, un contact arrondi explore ses petites lèvres. C'est dur, ce n'est pas un sexe d'homme ; cela vibre doucement : un godmiché. L'appareil, au contact de son clitoris, lui provoque une excitation étrange ; on le fait glisser le long de ses grandes lèvres. Ceci la chatouille, elle contracte ses jambes ; on insiste, elle ressent un vif plaisir, se contorsionne, tire sur ses attaches. On continue de plus belle ; elle entend qu'on murmure tout près de sa tête ; probablement filment-ils ses contractions en gros plan ; elle cherche à se contrôler, peine perdue, elle oscille de droite et de gauche, tirant sur ses menottes à en avoir mal. On pousse l'objet dans son vagin, une onde de plaisir diffuse à son bas-ventre. Elle se laisse aller, et bientôt arrive à l'orgasme. Elle laisse son corps se contracter en grands spasmes. La caméra est toute proche, avec ses lampes qui ne perdent rien de son plaisir. Puis elle se calme, et la caméra s'éloigne.

Elle sent qu'on pousse entre ses fesses une sorte de tube que l'on gonfle. On le fait bouger avec une sensation très agréable, qui croît peu à peu. Elle sent qu'à nouveau elle approche l'orgasme. La caméra est revenue ; elle se laisse aller et prend ce qu'on lui donne, comme une juste récompense après ce qu'elle a subi. Elle jouit moins fort que la première fois, et la caméra s'éloigne à nouveau ; on lui retire l'instrument. « Coupez ! » dit Alain dans le micro.

On lui retire sa cagoule ; elle est toujours attachée, en sueur. La femme est là, elle attend. Les autres sont partis. La voix d'Alain retentit à nouveau. « Ça va, on peut passer à la suivante. » Elle vient la détacher : « Allez vite vous doucher, vous allez attraper mal ». Hortense ressent une gêne du bas-ventre et note qu'elle marche les jambes écartées. Elle se douche et note qu'elle est en train d'uriner, sans s'en rendre compte. Ils l'ont tellement dilatée qu'elle ne se contrôlerait plus ? Faut-il qu'elle s'arrête là ? Elle revient dans la grande salle. Descendant des cimaises, deux larges courroies, avec des mousquetons.

Hortense s'interroge : tout est prêt, elle ne peut plus reculer. Vont-ils finir de la *déchirer* ? Elle n'ose peser et avance jusqu'à l'appareillage. « Nous allons finir par là » dit la femme de sa voix douce. L'un des deux acteurs l'a prise par la menotte de son poignet et l'attache à l'une des sangles ; il fait de même pour l'autre. Il se place derrière elle, la prend à bras le corps et la soulève. L'autre écarte ses cuisses, et passe les sangles dessous, avant de les attacher au-dessus, formant un grand anneau. Elle est en l'air, comme une chaise, faisant le grand écart, les jambes pendantes. On lui met la cagoule sur la tête, mais pas le bâillon. Veulent-ils entendre ses cris ?

Elle voudrait en finir : « Qu'ils viennent ! Tout de suite ! » Elle en a assez, elle est arrivée au bout. En même temps, elle sent comme un besoin que ces hommes entrent en elles, une forme d'urgence ! Un sentiment génésique l'étreint, la dépasse, comme une femelle *en chaleur*. Elle réalise alors, d'un coup, le fond de sa motivation. Elle revoit tout son cheminement. Quand elle est arrivée dans le studio, loin d'être effrayée, elle l'a senti comme un lieu d'initiation, de *sacre*, un besoin d'accomplissement...

Avec un bruit de poulie, son siège monte. Elle était trop basse pour les *œuvres* de ces *mâles*. « Moteur » dit Alain dans le micro. Un homme est arrivé devant elle et l'a pénétrée en un instant. Un autre pose une main sur sa cuisse, et, avec la même célérité, pousse son membre entre ses fesses. Les deux hommes glissent et s'installent dans son *intérieur*. Celui de derrière tire sur ses cuisses et celui face à elle, de ses bras, les réunit tous les trois ensemble. Ils sont à l'unisson, elle en serait presque à battre la mesure.

L'homme derrière elle s'écarte, la caméra est presque sous elle, avec ses lampes. On filme sa pénétration. Les deux acteurs recommencent leur manège, ils augmentent le rythme et soudain, ensemble, ils râlent ! Elle aussi émet un cri, par automatisme, car elle n'a pas joui, loin de là. « Coupez » d'Alain. Les hommes se retirent. C'était... *trop court*.

La voix d'Alain confirme, au micro : « Voyez les rushs ; si c'est bon, on arrête tout. Demain c'est la petite anglaise. Vous avez lu le script ? Un peu plus compliqué, mais rien de bien sorcier. »

Hortense reste là, suspendue en l'air, les mains attachées, les cuisses écartées et les jambes pendantes. On remue autour d'elle, on va et vient. Les pas s'éloignent, des bruits de porte et c'est bientôt le silence. Les halogènes sont éteints... elle ne voit plus de lumière à travers son masque. La fatigue l'envahit, sa tête tombe en avant, elle s'endort. La voix d'Alain la réveille : « Cela vous a plu ? Conforme à votre attente ? » Il vient, retire sa cagoule, puis s'éloigne. Il pousse la caméra-tourelle contre le mur puis va à son bureau. Elle entend des papiers qui remuent. Il revient et dit : « Vous avez été très bien. J'apprécie votre naturel. Vous ne jouez pas ; vos réactions sont spontanées. Nous avons fait des gros plans, ce qui plait aux spectateurs. Ils aiment les femmes qui bougent ! Trop d'actrices sont raides, empruntées ! On dirait qu'elles ne sentent rien. Je suis très content de notre rencontre et de votre prestation. »

Elle sourit, mais pourquoi ne la détache-t-il pas ? La température baisse depuis que les lampes sont éteintes, et elle va avoir bientôt froid. Nue, les cuisses largement ouvertes, va-t-il profiter d'elle ? Il retourne à son bureau et revient avec quelques papiers. Il la regarde ; c'est un bel homme. Mais d'ici à accepter qu'il la prenne, non !

Il s'agite, déplace le mobilier et dit, à la cantonade : « Vous avez remarqué, avec notre installation, vous étiez moins contractée et cela vous a fait moins mal. » Veut-il annoncer une *suite*, qui serait facile ? S'il s'approche et sort son *instrument*, elle n'est pas sûre de refuser. Elle baisse les yeux pour ne pas croiser son regard. Elle remue les jambes, car elle commence à avoir des fourmis. Il fait l'étonné : « Vous voulez descendre ? Il fallait me le dire. » Elle s'accroche à lui, pour ne pas tomber, les seins appuyés contre son torse. Il ne semble pas s'en offusquer : « Attention, je retire le

mousqueton ; tirez sur vos bras. » Elle descend prudemment la jambe et touche le sol. Il fait de même pour l'autre côté, puis détache ses poignets. Elle est libre. Il lui apporte un jus de fruit. « Ça va ? Pas trop mal ? Je dois partir. Je vous laisse tout, prenez votre temps, douchez-vous, dormez un peu, si vous voulez. Le concierge viendra dans une heure, il vous réveillera quand il viendra mettre l'alarme. Pensez aussi à bien uriner. Vous pouvez avoir des brûlures, ce n'est pas de l'infection, ils avaient des préservatifs. C'est le frottement... » Un vrai expert, cet homme !

« Il y a une petite collation pour vous dans mon bureau. Venez me rejoindre. J'ai quelques papiers à vous faire signer, sous un nom de scène. Bien entendu, nous ne nous sommes jamais vus (sauf pour l'interview, l'autre jour), et personne ici ne connaît votre nom. Aucun plan ne montre votre tête. Mais nous ne voulions pas faire voir la cagoule non plus. Nous avons filmé une autre fille, qui a votre morphologie ; nous mêlerons les prises, et personne n'y verra rien. » Hortense demande : « Je pourrais avoir le résultat ? » – « Bien sûr, appelez le studio. Dites que c'est pour l'enregistrement d'aujourd'hui, on vous donnera un numéro d'ordre. Vous n'aurez qu'à le taper sur notre site. Faites ça dans 15 jours, cela suffit pour le montage. »

Ouf ! L'honneur est sauf !

David le malchanceux

Je m'appelle David, j'ai 20 ans. Mes parents sont vietnamiens, et tiennent un commerce à Saint-Denis près de Paris. Les Maghrébins et les Français de souche ne nous aiment pas. On a menacé mon père de brûler sa boutique. J'ai toujours été bon en classe, ce qui provoque des jalousies. Je n'ai aucun poil sur le visage et j'ai les cheveux un peu longs ; on m'a toujours considéré comme une fille. Les garçons ont peur, car je suis bon en karaté. J'ai toujours été assez seul. J'ai eu un Bac avec Mention, et je suis en Économie à la fac de Saint-Denis. Mes parents n'ont pas d'argent pour que je fasse une école de commerce. Mais si j'ai de bonnes notes je pourrais en intégrer une, avec une bourse.

En fait, je me nomme Dao, mais on m'appelle David. J'ai gardé ce nom pendant toute ma scolarité. Sur ma carte d'identité, c'est mon second prénom.

Côté filles, ce n'est pas formidable. Je n'ai jamais pu avoir de vietnamiennes, car les familles sont terribles. Une fois, j'ai essayé et j'ai eu tous ses frères et cousins sur le dos. Je n'aime pas les Maghrébines et encore moins les Africaines – il ne faut pas y toucher. Alors je me limite aux Françaises.

J'ai eu plusieurs copines. Je suis maintenant avec Morgane. Elle n'est pas vraiment belle, plutôt l'air revêche. En plus, elle est *Gothic*, ce que je n'aime pas beaucoup. Elle a souvent un gros bracelet de cuir avec des pointes en métal ; je trouve cela un peu violent. Elle s'occupe des rayons dans un supermarché. Elle n'a pas fait d'études, mais elle est assez fine. Elle est en coloc avec une copine, Julie, qui est rarement là.

Cela fait quelque temps que je la connais. On a fait l'amour une fois, et la seconde, elle m'a attaché au lit, par surprise. Elle avait installé sangles et menottes, je n'avais rien vu. Elle était couchée sur moi et, tout en m'embrassant, elle a tiré mes poignets et les a entourés d'une menotte. Elle s'est alors levée, et a fait la même chose pour les pieds. L'expérience m'amusait, je n'ai pas vraiment résisté. Elle a tellement tiré sur les sangles que je ne peux pas du tout bouger. Elle est partie.

Je suis tout habillé, heureusement, car il ne fait pas très chaud. J'attends et m'exerce à la patience. J'ai eu tort, car je ne connais pas bien cette fille. Au bout de 10 minutes à peu près, elle revient :

- Qu'est-ce que tu sens ?
- Je n'ai pas pu me libérer. Tu as du bon matériel.
- Oui, mais encore ?
- Tu as certainement des idées.

Elle arrive, tire ma chemise de mon pantalon, elle la soulève, passe ses mains dessous et me caresse les mamelons.

- Tu aimes ?
- Viens m'embrasser.

Elle approche ses lèvres des miennes, mais me mord. Je crie :

- T'es par folle ?
- Tu dois subir.

Elle me regarde, droit dans les yeux, pour m'impressionner puis, elle dit, avec une moue :

- Tu ne saignes même pas.

Elle déboutonne mon pantalon, ouvre ma braguette :

- Ça te fait des choses !

Elle masse ma verge au travers de mon slip :

- Tu te mouilles !

Elle insiste sur mon gland, ce qui a pour effet d'augmenter la tache.

- Oh oh ! dit-elle.

Elle soulève mon slip, le descend un peu et continue son manège.

- Tu veux aller jusqu'au bout ?

Je ne réponds pas, mais demande :

- Tu t'amuses bien ?

- Vous êtes tous les mêmes. C'est mécanique, de vrais bêtes.

Elle continue, d'une manière très agréable, puis s'arrête. Elle remonte mon slip, boutonne mon pantalon, puis ferme ma braguette avec quelques difficultés, car c'est maintenant très serré. Elle s'en va. Je suis seul.

Elle ne semble pas avoir de projet. Elle s'amuse à me faire attendre, me soumettre à ses caprices. Je tire sur mes liens, rien à faire. Elle revient au bout de cinq minutes. Elle me touche directement la braguette en disant :

- T'es encore bien. J'aime te voir comme ça.

- Viens m'embrasser, sans me mordre.

Elle arrive et plante sa langue dans la bouche, profondément. Elle la sort aussitôt, et rigole :

- Que de ma langue ?

- Tu ne veux pas qu'on fasse l'amour ?

Elle ouvre mon pantalon, mon slip est largement mouillé :

- Tu pourrais te retenir ! Que tu es sale !

Elle ouvre des yeux énormes, de reproche. Mais cela ne semble pas lui déplaire, car elle me masse à nouveau la verge au travers du tissu. Puis, baissant mon slip, elle prend mon sexe dans sa main et le tire vers le haut :

- J'aime ça quand c'est dur.

Elle se met à califourchon sur moi ; elle n'est pas trop lourde. J'ai les yeux sur ses fesses, que son legging sculpte avec provocation. Elle serre assez fort ma verge et la bouge de droite et de gauche.

- Tu l'aimes, mon derrière ?

- Je préfère ce qui est devant.

Elle se lève à demi, se tourne et se met à genoux entre mes jambes, prenant à nouveau mon sexe en main.

- C'est mieux comme ça ?

D'un doigt, elle caresse mon gland.

- Ça te fait du bien ?

Ma verge se contracte et je sens l'orgasme venir. Elle me serre vigoureusement, ce qui arrête tout. Elle se lève du lit, remonte mon slip, mon pantalon, qu'elle laisse ouvert et me dit :

- Bye bye !

Elle disparaît, claque la porte avec ostentation. Je suis de nouveau seul. Je ne tiens plus. J'aimerais faire l'amour, mais elle n'a pas l'air très décidée. Elle revient au bout de cinq minutes et me détache, en disant :

- J'ai mes règles. On s'arrête là.

- Tu as joué avec moi, en sachant que tu ne pouvais rien faire !

Elle part dans la cuisine, me laissant dans la chambre. Je suis furieux. Je me rhabille. Je voudrais lui faire une scène. Mais elle m'a donné beaucoup de plaisir... et j'ai accepté d'être attaché. Elle ne m'avait rien promis. De loin, elle me crie :

- Tu veux un café ? Je n'ai pas été gentille avec toi.

Je suis à peine arrivé qu'elle me serre dans ses bras et pose ses lèvres sur les miennes :

- Tu as aimé ce que je t'ai fait ?

- Tu le fais souvent à des garçons ?

- Non, ils veulent me sauter dessus. Toi, avec tes allures de fille, ça m'a pris. Je me suis dit que je ne risquais rien.

Mon destin me poursuit ! Je bois le café, qui est fort bon. Elle n'est pas belle, mais son air dur, sauvage m'a attiré. Il faut que je fasse attention, car elle pourrait être méchante. Elle demande :

- Tu reviendras ? Dis-moi.

J'hésite, puis une idée me vient :

- La prochaine fois, je t'attache.

- J'aime pas trop.

Elle vient m'embrasser, doucement, amoureuxment, comme pour me faire abandonner mon projet. Il va falloir que je ruse. Nous restons ainsi un petit moment. Elle bouge à peine, mais, je suis de nouveau très excité. Je me détache d'elle, car j'arrive « à bout ». Je l'embrasse en lui disant : « À plut ! »

Quinze jours plus tard (à peu près), je l'appelle. Je lui propose de venir chez elle, ce qu'elle accepte. J'ai entretemps acheté des menottes « police » (sans clé, pour être sûr de ne pas les perdre). J'arrive, elle m'accueille, toujours dans un legging moulant qui remonte loin dans sa raie des fesses. Elle me propose un café. Quand elle a les mains sur la machine, je lui mets les menottes et les ferme. Elle crie, pas longtemps, je l'embrasse pour la faire taire. Je lui dis :

- À mon tour.

- Je n'aime pas ça.

- Je vais te le faire aimer ! Tu vas en hurler de plaisir !

Je l'amène dans sa chambre et lui dis :

- Tu vas être très gentille. Je serai très gentil aussi.

- Lève les bras.

Je monte son justaucorps sur ses yeux, elle n'a pas de sout', je descends son legging, elle n'a pas de slip non plus.

- Lève les pieds,

Je lui enlève ses ballerines et fais sortir ses jambes du legging, avec quelques difficultés, car il est plutôt serré. Elle s'inquiète :

- Tu vas me violer ?

- Des grands mots ! Je suis un homme, tu m'as invité chez toi, nous avons déjà fait l'amour ensemble. Jamais un policier ne te croira !

- Tu vas me faire l'amour même je ne veux pas.

- Tu vas aimer, beaucoup aimer.

- Je ne veux pas que tu m'attaches.

Je vais à son lit, tire draps et couvertures et trouve les sangles et menottes, de chaque côté du lit et en bas. Je la prends par la chaîne des menottes et l'amène sur le lit :

- Monte un peu, tu es trop basse.

- Je vais être gentille, dit-elle se glissant au milieu du lit, malgré les menottes.

J'attache ses deux chevilles :

- Je vais libérer tes mains, mais ne bouge pas. J'ai fait du karaté, tu n'as aucune chance.

Jamais le karaté ne permet de violer une fille, mais qu'importe, elle me croit. Je défais les menottes, attache ses poignets aux lanières du côté du lit et tire dessus ; elle ne puisse plus bouger. Je la recouvre pour qu'elle n'ait pas froid. Je m'assieds sur le lit, commence à lui caresser la poitrine au travers des couvertures :

- Tu vois, ça se passe bien, quand tu es gentille.

Elle maugrée. Je lui mets un masque sur les yeux.

- Comme ça, tu seras plus à ce que je fais, tu sentiras mieux.

Nouveau grognement de sa part. Je demande :

- Pourquoi tu n'aimes pas être attachée ?

- Tu veux vraiment savoir ? Mon père était violent. Toute mon enfance, il a été méchant avec moi, il m'a parfois attachée, pour me donner le martinet. Ma mère s'est séparée quand j'étais ado. Ça me rappelle de très mauvais souvenirs.

- Et pourquoi tu attaches tes copains ?

- Pour voir comment ils réagissent. Cela me plaît de les dominer.

- Tu devines bien qu'ils te feront la même chose.

- Non, tu es le premier. Les autres aiment que je les caresse. Ils adorent ne pas pouvoir me résister.

- Tu leur fais comme avec moi ?

- Non, pas autant. Je n'avais pas peur. Je ne savais pas que tu faisais du karaté...

Son histoire se tient. Mais je vais lui apprendre à aimer ça. Initier une femme, c'est le pied !

- Tu ne te déshabilles pas ? demande-t-elle

- La dernière fois, tu n'as rien retiré non plus.

Je reprends mes caresses. Elle reste totalement immobile, le visage fermé. Je passe la main sous la couverture et continue, sans plus de succès. Je lui demande :

- Tu me fais marcher ?

- Je suis frigide.

Première nouvelle ; elle ne l'était pas quand nous avons fait l'amour. Je mets la tête sous la couverture et lui lèche les mamelons avec la langue. Toujours rien. Elle dit :

- Nous, les femmes, ce n'est pas comme vous. Cela ne nous fait pas la même chose, pas autant.

J'avance ma main vers son sexe, tout en continuant au niveau des seins. Je lui masse le clitoris, doucement. Aucun effet, ou presque. J'abandonne ? Ce serait lui faire trop de plaisir ! Je l'embrasse, comme elle l'a fait, en plongeant loin ma langue. Là, elle remue et tire sur ses liens. Mais quand j'arrête, elle ne bouge plus. Je dis :

- Tu as été traumatisée, mais tu ne peux pas attacher un garçon sans accepter qu'il t'attache. Il faut donc que tu aimes. Je vais t'apprendre. Je vais donc te détacher, nous allons prendre un café ensemble. Puis je vais te « rééduquer »... au plaisir.

Je défais les menottes et lui tend son legging et son juste-au-corps. Elle se lève, les enfiler, vient vers moi par derrière, m'enlace et met sa main sur ma braguette.

- Tu veux que je fasse comme la dernière fois ?

- Non, plutôt un café.

Elle va à la machine et je reste en retrait. Sans se tourner, elle me dit :

- Comment vas-tu t'y prendre ?

- T'habituer à ce que je te caresse, avoir du plaisir même si tu es attachée.

Elle me sert et nous buvons en nous regardons dans les yeux. D'avoir un rôle vis-à-vis d'elle me la fait aimer. Je me sens comme un père, pour elle, un bon père, celui qu'elle n'a pas eu... Ou plutôt un « professeur de plaisir » ! D'autant que j'ai le sentiment qu'elle souffre. Je lui dis :

- On va commencer tout de suite. Pose ta tasse, mets les deux mains sur la table. Je vais te caresser et tu me dis ce que ça te fait.

Je passe derrière elle, mets les deux mains sur sa poitrine et les déplace très lentement sur son justaucorps. Il a beau être froncé, je sens très bien ses tétons qui pointent. Elle est donc excitée :

- Tu ne sens vraiment rien ?

- Pas grand-chose, c'est agréable sans plus.

- Ne bouge pas les mains. Pense qu'elles sont attachées et que tu ne peux rien faire. Ferme les yeux.

J'ai le sentiment qu'elle me fait marcher, mais je la prends au mot. De mon côté, je suis tendu à rompre, mais j'évite d'y penser. Je suis un *enseignant* ! Je dis :

- Je vais te mettre les menottes, et faire la même chose, ou à peu près.

Elle ne manifeste guère plus, mais les tétons pointent maintenant à « percer » son vêtement. Je les masse avec science. Elle ne dit rien, et ne bouge pas, de nulle part.

- Maintenant, je vais attacher tes pieds.

Je vais chercher les quatre menottes. J'accroche ses chevilles aux pieds de sa chaise.

- Tu es maintenant presque comme tu es sur le lit.

Je m'efforce à penser au plaisir que je lui donne, mais je m'interdis de songer au mien.

- Tu sens quelque chose ?

- Vouï... un peu.

Je suis perplexe. Ses seins témoignent d'une excitation majeure. Je m'efforce de croire à ce qu'elle dit – d'autant qu'elle ne bouge absolument pas. J'imagine que, à côté du martinet, son père l'a touchée. Il l'aurait caressée comme je le fais. Aujourd'hui, même si elle est physiquement excitée, elle le refuse et, au bout du compte, elle ne ressent rien. Je dis :

- On va voir ce que ça donne si tu es dans le lit.

Je l'installe, la couvre et continue mes caresses, au travers des couvertures, puis dessous, sur sa peau. Elle demande, inquiète :

- Tu vas me faire l'amour.

- Tu as envie ? Vraiment ?

Elle fait la moue. Je me déshabille, enfile un préservatif et me mets sur elle. Elle m'embrasse avec une effusion inattendue :

- Je suis terriblement excitée. Caresse-moi les seins. Sans ça, je ne pourrai pas avoir d'orgasme !

Je me lève à demi, la dévisage. Elle m'a pris pour un âne ! Son regard, dur, dominateur... en dit aussi long que son mutisme. Je me retire, abasourdi et m'assieds sur le bord du lit. J'ai bien vu qu'elle racontait des sornettes. Je me suis fait avoir. Je pars dans la cuisine, la laissant attachée, découverte pour qu'elle ait froid et qu'elle m'appelle au secours. Je me fais un café, en tâchant de débrouiller la situation...

Pourquoi ai-je eu cette réaction ? C'est allé trop vite ? J'ai peut-être seulement réussi. Avec moi, elle a pu vivre sans crainte ce qu'elle avait subi dans l'angoisse avec son père. Elle n'avait pas fait l'amour avec lui ; donc, là, pas trop de problème. Sauf qu'être attachée lui rappelait le reste... Revivant l'ensemble avec moi, tout s'est débloqué dans l'instant. Il faut que j'aille lui expliquer.

J'entends qu'elle appelle : « David ». Je continue à boire mon café. Surtout ne pas me presser ! Elle reprend : « Dao ». Là, je ne résiste plus ; je marche très lentement ; j'arrive dans la chambre. Elle n'a pas bougé, bien évidemment. Elle est toujours écartelée sur le lit, découverte, nue.

Elle me sourit en disant : « Merci ».

Ilan le juif

Je ne sais pas si vous avez eu une très belle femme dans votre lit, mais Sarah était de celles-là. À son prénom, vous devinez qu'elle est juive. La première fois qu'elle m'a vu nu, et comme je suis circoncis (pour des raisons médicales, un phimosis), elle m'a demandé si je l'étais, d'autant que mon prénom incite à le penser. Pour ne pas la perdre, je lui ai répondu que oui. Elle ne pratique pas... mais j'ai pensé que c'était important pour elle.

Elle m'a demandé par qui avait été fait ma circoncision, je lui ai répondu par le premier nom qui me venait à l'esprit : « Yacob », car j'habite à Paris, rue Jacob. Je n'ai sans doute pas été très convaincant, car elle m'a posé des questions sur ma Barmitsva. Là, j'ai changé de sujet, ce qui lui a mis la puce à l'oreille, mais nous n'en avons plus reparlé.

J'étais donc juif. Pas seulement pour elle. Dans ma famille, on m'appelle « le juif », à cause de mon goût pour l'argent et pour mes compétences. Je peux expliquer la Kabbale, les origines du peuple juif et même la prière juive. Autant dire, pour une conversion, je ne crains personne. Mais je n'ai pas sauté le pas.

Sarah est une très belle femme. Certains la disent mignonne, gentille, agréable. Non, elle n'est *que* belle, même si elle est *très* belle ; tout le reste est faux, car elle a une *sacrée* force de caractère. C'est d'ailleurs par crainte que j'ai répondu que j'étais juif...

La première fois que nous avons fait l'amour ensemble, je lui ai fait mettre les mains au-dessus de sa tête. Elle a aimé et a eu un orgasme très rapidement. Je lui ai alors demandé si elle avait déjà fait l'amour en étant attachée. Elle m'a dit : « Tu es malade ? ». Elle était pressée de retourner au travail, une galerie de tableaux, car nous étions à l'heure de midi. Nous avons laissé ce thème en plan.

La seconde fois, c'était un vendredi. Je l'avais appelée le matin, pour qu'on se voie à l'heure du déjeuner. Le vendredi soir, ainsi que le samedi, elle est injoignable. Je lui dis : « C'est ton malade ». Elle rit et nous nous retrouvons dans un restaurant... juif, rue des Rosiers, car j'aime beaucoup la cuisine juive.

Nous prenons un repas léger, d'autant que Madame surveille sa ligne. Nous rentrons et nous nous couchons. Je lui demande de tenir avec ses mains les barreaux de la tête de lit (des fines tiges métalliques), pour, ai-je dit, que ses bras ne me gênent pas pour la caresser. Mon dessein secret était de peu à peu l'habituer à avoir les mains attachées à la tête de lit.

Elle a accepté, du bout des lèvres. Elle se disait probablement qu'elle pourrait les bouger si j'étais trop insistant. Mais quand elle l'a fait, j'ai presque crié. Et Madame a aussitôt accroché ses mains à la tête de lit. Nous avons fait l'amour, et avons eu rapidement un orgasme, tous les deux ensemble. Le « malade » progressait comme un tigre dans les hautes herbes...

Avec elle, il faut que je sois performant, tout doit être fini en une heure. C'est pourquoi nous ne voyons plus le vendredi, car c'est trop près de Chabbat. Nous optons pour le dimanche après-midi, un peu dans la soirée pour ne pas perturber son emploi du temps, car Madame est très occupée !

Malgré sa réticence, je n'ai pas laissé de côté mon projet, car je suis un (grand) obstiné. J'ai caché des sangles de bondage sous mon matelas. Un soir, où nous étions particulièrement *en verve*, je lui propose de l'attacher. « Tu recommence ? Tu ne vas pas bien. Vraiment » Je fais marche arrière. Nous faisons l'amour *normalement*. Je dois toujours être *dessus*. Sinon, c'est Lilith, autrement dit, le Diable. Nous pouvons mettre

des nuances, mais seulement dans les caresses ; j'essaie d'être inventif, dans ce qui est permis par le Rabinat. Elle, qui connaît les interdits mieux que personne, parvient à des merveilles... car les Juifs et l'Islam sont assez proches, et les *Mille et une nuits* hantent l'un et l'autre. Le *charme* de l'Orient, auprès duquel je suis un grand maladroit !

L'autre soir, probablement était-elle en manque, car, malgré mon *art* très personnel, elle a un orgasme très fort. Je me retire et la prend dans mes bras. Nous avons un long moment de douceur. Je profite de sa jouissance et de son état de plaisir pour lui demander : « Et si tu m'attachais ? » Elle ne répond pas, bougonne, mais je ne la laisse pas faire. Je sors les menottes, m'attache moi-même les pieds et une main et lui demande de terminer. Elle obtempère, accroche ladite menotte au barreau et commence à me masser les seins ; au début, sans trop y penser, avec un seul doigt. Puis, comme je lui demande de le faire avec plus d'entrain, elle consent à me caresser avec les deux mains.

J'essaie de ne pas trop bouger, pour ne pas effrayer sa pudeur, mais cela devient peu à peu difficile de résister, surtout qu'elle y va fort. Mes mouvements doivent l'exciter, car elle me détache et me propose de faire l'amour. Elle parvient à l'orgasme avant moi et le fait sans réelle discrétion. Le *tigre*, ce n'est pas moi...

Mais, paradoxe de la femme, quand je la questionne, elle me répond : « J'ai l'impression d'être une fille dans un bordel ». Deux tendances s'affrontent en elle, une profonde, presque animale, qui l'excite et l'autre, *bourgeoise*, où ce n'est vraiment pas convenable ! Je lui glisse dans l'oreille : « Tu serais plutôt une fille *de luxe*... qu'un émir cacherait dans son harem ; il veut la garder pour lui. Sais-tu que Moshé et d'Abram étaient des *amateurs* ? » Elle s'étonne, puis un sourire parcourt ses lèvres. Je l'embrasse... ravi de l'avoir *forcée*.

Je ne lui demande pas trop souvent de me mettre les menottes, pour ne pas la perdre. Mais elle ne me caresse jamais aussi bien que si je suis attaché. Ce qu'elle nie, bien évidemment.

J'en viens au *grand jour*. Nous avons un peu (très peu) bu, et je lui dis : « Est-ce que je peux t'attacher ? » Je voulais qu'elle sente ce que cela fait, et que nous soyons dans une *saine* réciprocité. Je l'embrasse, lui prends la main gauche, la plus proche de moi, l'entoure de la menotte, dont j'attache le mousqueton à la tête de lit. Puis je me lève et fais de même pour l'autre. Son expression est complètement fermée. Je l'embrasse avec douceur, elle n'y répond pas.

Je passe la tête sous les draps et parcours de ma langue sa peau très douce ; j'évite les mamelons, qu'elle a particulièrement sensible, et j'arrive à son sexe. Ses poils sont tellement denses et bouclés qu'on dirait un bélier, ce qu'elle n'est pas, bien évidemment, sauf dans la vie. Je hume le parfum enivrant qui s'en échappe. Je passe à ses jambes et caresse de même l'intérieur de ses cuisses. J'entends : « Tu as bientôt fini ? »

Je reviens vers sa tête, cherche à l'embrasser, elle se détourne, et me dit : « Tu es vraiment un malade. Tu sais que je n'aime pas ça. » Je la détache, mais elle consent à faire l'amour. Elle est, là encore, très excitée. Je lui en fais la remarque, elle chuchote : « Tu es vraiment fou ». Le ton n'est pas sévère et je pense que j'ai gagné.

Les deux fois suivantes, elle refuse toute fantaisie, et je m'y résous. Nous nous caressons mutuellement, mais elle est revenue à un certain *académisme*, comme si elle voulait me punir de ma tentative.

Elle m'appelle au téléphone : « Nous exposons quelques toiles de Max Band, assez peu connu en France, mais il l'est aux États-Unis. Peux-tu venir au vernissage, mardi prochain ? » Je me retrouve dans sa galerie, envahie par une foule qui permet à peine de voir les tableaux. Au moins la moitié sont juifs. Bien que je prétende tolérant, j'ai habituellement une certaine distance avec les Juifs, sauf si nous pouvons nous considérer comme amis... Or, dès que je pénètre cette foule, une impression curieuse

naît en moi. Je suis dans une synagogue, très ancienne, je suis avec mes frères, sœurs et cousins mêlés à des Gentils, des étrangers.

Ce ne peut être la boisson, je n'ai pris qu'un jus de fruit que l'on m'a proposé sur un plateau, et c'est moi qui ai choisi. Peut-on l'avoir drogué ? Sauf à être vraiment parano, j'élimine cette idée. Je rejoins Sarah, très occupée, et nous nous embrassons sur les joues, comme de simples amis. Je me mêle un instant à ceux avec qui elle échangeait, examine les toiles que je peux approcher, dis quelques mots à l'un ou l'autre, ceux qui me semblent les plus accessibles. Puis je remercie Sarah et m'en vais. J'y suis resté plus d'une heure, ce que j'estime raisonnable.

J'en sors dans un état curieux, comme si j'avais accédé à une révélation, sur mon être, sur ma personne, mais *pas celle-ci*. Comme Sarah apprécie l'ésotérisme, je lui en fais la remarque. Elle la repousse *d'un revers de main* :

- Tu n'es pas juif, tu ne l'as jamais été, ni dans cette vie ni dans une autre. Tu es rude, tu n'as pas notre douceur, celle qui fait croire aux Gentils que nous sommes fourbes.

- Oui, je t'ai menti. Mais si un film se moque des Juifs et de leurs rites, je me sens très mal, comme si cela me touchait personnellement.

- Du mimétisme, parce que tu me connais. Tu te mets à ma place.

Et elle ajoute :

- Ne te convertis pas. Tu ne seras qu'un étranger et tu ne pourras épouser aucune femme juive, en tout cas pas moi.

- J'ai un ami, chrétien catholique, qui s'est converti au judaïsme, il a épousé une juive. Il est parti en Israël avec elle... Il est même devenu rabbin.

- Il n'était pas juif au départ ?

- Son arrière-grand-père paternel.

- Tu vois !

Elle vient, sans le vouloir peut-être, de me dire le « mot de la fin », alors que, de mon côté, je me sentais aller vers elle.

Elle ajoute, pour donner le change :

- Avec les Gentils, tu seras un juif, quoi que tu veuilles.

Nous en sommes restés là. Mais, peu à peu, nos relations s'affadissent, elle est moins présente dans nos étreintes. Nos rencontres s'espacent. Je n'arrive plus à l'avoir au téléphone. Inquiet, je passe à sa galerie, on me dit : « Elle n'est pas là ». Et quelques jours après : « Elle est en voyage ». La fois suivante, je vois la galerie fermée, avec une affiche : « Bail à céder ». Elle ne reviendra plus.

Six mois plus tard, je reçois d'elle un SMS : « Je suis à Tel-Aviv, nous allons nous marier ». Je lui réponds, en hébreu, אהררים לחיים, ce qui signifie : « Salut, à une autre vie ».

Je n'ai pas été invité à son mariage, où je serais volontiers allé, pour voir si j'étais *chez moi*. Je ne l'ai plus revue.

Un jour, le facteur m'apporte un paquet. Cela vient d'Israël, d'un antiquaire de Jérusalem. J'ouvre et, sur une petite carte, sans signature, il est écrit : אהררים לחיים

C'est une kippa, à l'évidence très ancienne. J'envoie un mail à l'antiquaire, en français, et il me répond de même : elle est vénitienne et du 18^{ème} siècle. Il me souligne (ce que je devinais) qu'il s'agit d'un objet de grand prix.

Je sors et, dans un magasin d'articles religieux juifs, on me trouve un petit support, pour la maintenir ouverte.

Le soir, par une curieuse intuition, je mets la kippa sur ma tête, et me regarde dans la glace. J'y vois un visage que je ne reconnais pas. C'est la tête d'un homme d'un grand âge, un vieux sage.

Un peu surpris, et pour ne pas risquer qu'on me la vole, je la mets dans mon coffre-fort. Je pousse sa porte, assez lourde, et quand elle claque, je me retrouve à Venise, dans le Ghetto. La nuit tombe et je sens un soulagement : « La porte est fermée, nous sommes entre nous ». Et je retire mon chapeau jaune.

Adam, toute la vérité

(Farce)

Pourquoi descendons-nous tous d'Eve, et non pas de Lilith, première femme d'Adam ? Pourquoi la Bible n'en parle pas ? Les Mishna sont très gênées avec cette Lilith, qu'ils considèrent comme une diablesse, sur le plan sexuel notamment ? Pourquoi Dieu, qui nous pousse à une conduite morale (en principe) a-t-Il, dès le Premier Jour, fourni deux femmes à Adam ? Pourquoi a-t-Il chassé l'Homme du Paradis terrestre, et pas le Serpent ? Pourquoi ce motif idiot, une pomme, alors qu'Yves Coppens, et bien d'autres, ont montré que c'est en quittant la forêt que l'homme a évolué, et pas le chimpanzé ? Quels sont ces liens si graves (et dénués d'ambiguïté, apparemment) entre le Serpent et Eve, qu'évoque la Bible sans les décrire ? Vous aurez toutes les réponses dans ce récit que je tiens de la bouche même d'Adam.

*

* *

Quatre personnages, tous nus :

- Adam : très bel homme, musclé, allure 40 ans, en fait il en a 900 (selon la Bible), blanc caucasien, mais bronzé d'être souvent au soleil.

- Eve : belle femme, mais déjà un peu marquée par la vie, allure 30 ans, elle est enceinte (il faut bien peupler la Terre), une peau blanche, laiteuse ; elle aurait aussi 900 ans, mais cela ne se voit pas,

- Lilith : 25 ans d'apparence, mais en réalité sans âge connu ; la jeune femme idéale, peau foncée comme une Libanaise, un regard d'acier, qui fait peur. On dit qu'elle a des « pouvoirs ».

- Naja, dit aussi « le Serpent », sans âge non plus, assez massif (une taille de boa ou de python),

- Papa, dont tout le monde parle, mais qui n'apparaît pas directement dans la pièce.

*

* *

Quand le rideau se lève, je suis seul, assis sous un arbre, devant une forêt impénétrable, et je parle au spectateur.

Adam : Je ne me présente pas, vous me connaissez mieux que moi-même. Papa nous a chassé de la Forêt initiale, que vous voyez derrière moi. Il appelle ça « le Paradis », mais la vie n'est pas drôle tous les jours. J'ai un problème avec Eve ; elle a tout le temps mal à la tête. Je ne la crois pas, c'est pour éviter de faire l'amour. Que voulez-vous ? Papa veut qu'on peuple la Terre. Ses grossesses ont beau être multiples et répétées, c'est du boulot. Et puis, je n'aime pas cet aspect fonctionnel. Avec Lilith, c'est tout autre chose. Elle est toujours dispo. Avec elle, ce que Papa n'aime pas, elle fait l'amour à l'envers. Cela lui permet de jouir plus facilement. Et puis, elle bouge... j'vous dis pas. J'ai aussi un problème aussi avec Naja. Il est trop souvent avec Eve. Je pense qu'ils font des choses ensemble... J'ai un secret pour vous : avec Eve, nous n'avons donc plus trop de relations, et pourtant elle est enceinte tout le temps. Je suppose que c'est lui... car nous ne sommes pas nombreux sur cette Terre.

Naja entre : À qui tu parles ? J'osais pas te le dire... mais Eve a deux chattes, une grande et une petite. C'est comme ça qu'elle a beaucoup d'enfants. Deux à la fois. Que de temps gagné ! J'ai une langue double. Je peux caresser ses deux chattes en même temps. Quand elle fait « hi, hi », c'est la petite, et quand c'est « ho, ho », la grande. Lilith, par contre, n'en a qu'une !

Adam : Je me doutais que vous fricotiez. Je vais le dire à Papa.

Naja prend l'air affolé : Surtout pas. Après ce qui s'est passé avec ta gonzesse, il m'a coupé les jambes. S'Il sait ça, il va me couper la tête !

Adam : T'avais qu'à rester tranquille.

Naja : Je t'ai pas dit, mais quand je m'enroule autour d'Eve, elle peut plus bouger, mais elle glousse. Tu devrais essayer.

Adam : Papa a horreur de ça. Il nous a chassé de la Forêt initiale pour ça.

Naja : Qu'Il t'a dit. À moi, il m'a fait toute une théorie. Il dit que tu paressais, que tu t'alanguissais. Dans la savane, tu vas être obligé d'être créatif, d'évoluer par rapport aux singes.

Lilith entre, Naja sort aussitôt.

Lilith : Mon Petit Mouton, que deviens-tu ? Ne reste pas avec ce vilain serpent. Tu voudrais pas faire un doudou ?

Elle s'appuie sur moi et je bascule dans les feuilles. Elle est couchée à plat sur moi et m'embrasse, et tout, et tout...

Adam : Arrête, Papa va nous voir.

Lilith : Mon Gros Minet. Il sait tout, de moi, de toi, de nous deux. Il sait que je t'excite, mais après tu vas avec Eve. Alors il est ravi. De mon côté, *no problem*, je suis stérile... Et puis, il n'aurait pas trop aimé que j'aie des enfants.

Adam : Il te traite de diablesse.

Lilith m'embrasse et, remuant son bassin langoureusement au contact de ma peau, elle cherche à m'exciter ; elle m'écarte les bras en croix.

Lilith : Tu veux pas que je t'attache ? Je sais que tu aimes.

Adam : Non, pour une fois, c'est moi qui vais le faire.

Lilith : Tout ce que tu veux, mon Lapin Blanc.

J'ai horriblement peur de Lilith, qui m'échappe, quoi que je fasse. Profitant de mon excitation, elle s'enfile sur mon sexe, puis elle m'embrasse à nouveau.

Lilith : Tu es à moi, petite canaille.

La canaille, c'est elle ! Mais elle me tient bien, et je ne peux pas bouger. Ce n'est pas qu'elle soit lourde, mais elle a une force extraordinaire. Papa a bien raison de se méfier d'elle. Mais Il la laisse faire. Pour me mettre à l'épreuve.

Adam : Tu veux pas qu'on fasse autre chose. Que je me mette sur toi, par exemple.

Aussitôt dit, aussitôt fait, et je me retrouve sur elle, la tête toute *retournée*, c'est le cas de le dire. Elle me tient toujours les mains, mais je me sens déjà plus libre. D'ailleurs elle desserre son étreinte.

Lilith : Fais de moi ce que tu veux. Je suis gentille ?

Pas tant que ça... Elle me manipule. Malgré le rythme *endiablé* qu'elle instaure, j'essaie de reprendre mes esprits. Je j'embrasse. Elle se laisse faire, et je m'enhardis. Je me retire d'elle. Je trouve quelques lianes, je lui attache les mains ensemble, les place au-dessus de sa tête. Elle sourit, et, d'un mouvement de lèvres, m'invite à l'embrasser. Je n'en fais rien. Pour les pieds, je voudrais d'autres liens, mais n'en trouve pas de très appropriés.

Lilith : Te bile pas, Mon Chou. T'as qu'à demander.

J'aimerais gérer la manœuvre. Mais, comme toujours, elle prend les devants. C'est pourquoi je reste avec Eve, beaucoup plus placide. Même si elle est moins drôle, et moins disponible. En fouillant un peu, je trouve des racines d'alfa, assez longues, fortes et bien ancrées dans le sol pour lui fixer les chevilles, ce que je fais aussitôt. Elle semble ravie. Moi beaucoup moins. J'ai eu ce que je voulais... mais je suis dirigé par elle, de A jusqu'à Z, sans autonomie aucune. Je me penche sur sa vulve, tout à fait ordinaire,

comme l'a dit Naja. Je suis vraiment une « banane » de ne pas m'en être préoccupé avant !

Un parfum étrange émane de son sexe mais, y voyant une nouvelle malice, je ne m'attarde pas. Je lui caresse l'intérieur des cuisses avec ma langue. Elle ne bouge pas du tout, comme si elle n'éprouvait aucun plaisir. Je remonte le long de son ventre, avec mes lèvres au contact de sa peau brune et épicée. Ses seins, aux mamelons très noirs, m'ont toujours excité. Je les caresse longuement de ma langue, et là, elle consent à remuer un peu. J'arrive à son cou, puis à sa bouche et l'embrasse.

Adam : Tu aimes ?

Lilith : Tu manques complètement d'imagination. Je ferais beaucoup mieux à ta place.

J'entre en elle, quand, soudain, un bruit derrière nous. Un froissement de feuilles. Je me retire. C'est le Serpent. Toujours là *quand il faut* !

Naja : Continuez, continuez les chérubins. Vous gênez pas pour moi. Ah, tu as fini par l'attacher. Depuis le temps que t'en parles !

Cette réflexion a aussitôt pour résultat de me faire débander. Le monde s'est ligué contre moi ! Ce n'est pas la première fois que vient Naja. Mais curieusement, il n'est jamais là quand je suis avec Eve... Comme s'il refusait une confrontation à nous trois. Malgré sa taille imposante, il se replie au point d'être presque invisible dans les feuilles.

Adam : Tu ne peux pas nous laisser ?

Naja : Tu aimes quand je te regarde faire l'amour. Te plains pas.

Je rage. Ils sont tous là, à dire tout haut mes pensées intimes. Je suis vraiment un gros lard. Lilith, les jambes en équerre, s'offre à moi, les mains placées haut, elle me libère tout son corps. Mais, ça ne « vient » pas. Naja, presque invisible, m'ôte tous mes moyens.

Lilith : Laisse-le. Il est si jaloux qu'il va bien finir par partir. Et puis, tarde pas trop, car Eve pourrait bien passer par là.

Elle est au courant de tout. C'est facile. Nous sommes si peu sur Terre, tout se sait. Et puis, Caïn rapporte tout à sa mère. À croire qu'il m'épie continuellement. Mais Eve est comme ça. Du moment qu'elle fait son devoir, peupler la Terre, elle obéit à Papa, et ceci la comble totalement. Une vraie religieuse ! Elle ne viendra donc pas nous déranger...

Je reviens à Lilith, et à ses seins superbes. Je les masse avec mes lèvres et tâche d'y trouver du plaisir. Elle m'y aide en remuant d'une manière excitante. J'aime pouvoir lui faire tout, sans avoir ses mains sur moi. Je me lève à moitié et la regarde. Je la trouve belle, j'aime qu'elle soit toujours disponible. Mais j'ai du mal avec elle. Il me faut toujours inventer... Papa l'a dit, je dois évoluer, découvrir des choses nouvelles... Dans tous les domaines ! Je soupire.

Lilith : Viens me voir. Tu es trop chou quand tu as des soucis !

Quels soucis en effet. Pour un peu, je la détacherai. Mais alors je perdrai toute crédibilité. Il me faut trouver quelque chose. Je me mets à quatre pattes au-dessus d'elle, et lui caresse la peau avec mes cheveux, que je porte assez long, comme c'est la coutume ici. J'arrive à ses aisselles, et là encore, j'y trouve une odeur enivrante. Mais je n'y reste pas, car je crains tout de cette femme, son moindre bout de peau est un danger pour moi.

Lilith : Vas-y ! Lance-toi ! Tu es libre !

Et, chose que je n'aurais jamais dû faire, je réponds :

Adam : Donne-moi des idées. Tu en as toujours.

Lilith : Tu vas me détacher, on va jouer à un jeu, et celui qui gagne attache l'autre. Je sens le coup fourré. Je vais perdre et je refuse. Or, chose étrange, elle semble ravie.

Lilith : Viens, mon amour. J'aime quand tu prends des initiatives. Je sais aussi être une simple femme... faible et attendant qu'on s'occupe d'elle.

Mais dès que je fais un impair, hop, elle reprend le dessus. Je n'ai jamais le contrôle. Avec Eve, c'est nettement plus calme, plus clair, plus serein. Je ne suis pas sur le qui-vive.

Lilith : Qu'est-ce que tu penses là ? Ce sont de vilaines choses. Tu es intelligent, et parfois même... Oui, parfois, tu me surprends.

Pas souvent, en effet. Mais il lui suffit de quelques instants pour trouver la parade. J'ai horreur d'être deviné. J'ai toujours envie de me mettre à l'autre bout de la Terre quand je la vois, même si elle a tout ce qu'un homme peut désirer d'une femme, et même si, sur le plan de l'amour, je n'ai pas trouvé mieux. Je suis constamment pris entre la tentation et le refus. Mais, et c'est là sa force, je reviens toujours.

Lilith : Alors, c'est bientôt fini ? J'ai des choses à faire !

Si je prends un instant pour moi, ou la moindre liberté, elle se fâche. Je ne peux pas penser quand elle est là. Heureusement, qu'elle soit fâchée m'excite au plus haut point. Je la pénètre et m'en trouve fort bien. Elle m'embrasse

Lilith : Tu vois, mon Beau Loulou, c'est au naturel que tu es le mieux. Faut pas que tu cherches midi à quatorze heures. Laisse nous ça, à nous, les pauvres femmes. Je vais t'apprendre des choses...

Non, ça, jamais. Qu'elle gère mes initiatives est la perspective la plus horrible pour moi ! J'en viens à faire les choses en cachette. Je sais qu'elle le sait, mais nous faisons tous deux comme si... et cela se passe finalement bien. Elle me dit :

Lilith : Détache-moi, que nous fassions l'amour normalement.

Le mot « normal » n'a aucun sens pour elle. C'est juste de la provocation. Une façon de dire : « Pauvre type ». Tout en restant en elle, je lui caresse les mamelons avec la langue. Elle aime ça, et c'est sa seule faiblesse... Je le fais avec d'autant plus d'intensité, et de pertinence, que j'enrage intérieurement. Elle finit par jouir.

Lilith : Oh, oh ! Mon Chou ! Que tu fais les choses bien...

Mais, moi, je n'ai rien eu... Je sens ses mains qui me parcourent les seins. S'est-elle détachée ? Oui. Je suis, une fois de plus, manipulé. Mais elle est si compétente qu'en un instant, j'ai un orgasme. Elle a tout pouvoir sur moi... même sur mon plaisir. Je me retire, vais pour lui défaire les liens de ses chevilles, quand :

Lilith : Oh, non. Laisse-moi encore un peu comme ça. De me voir va peut-être te donner envie de recommencer.

Toujours la même chose. Je suis manipulé, manipulé, et manipulé encore.

Je la détache pourtant et aussitôt elle m'enlace et me fait tomber par terre. Je me retrouve en elle et, là, quasiment dans l'instant, nous jouissons ensemble. J'en suis furieux. Elle fait de moi ce qu'elle veut, quand elle veut. Je me retire et me lève. Elle reste couchée sur son lit de feuille, et m'invite à l'embrasser.

Lilith : Tu es parfait, oui, un homme parfait, comme je les aime.

Qu'elle *les* aime me fait frémir. Comme je suis sur Terre le seul homme de mon âge, c'est qu'elle connaît (bibliquement) l'un ou l'autre de mes fils... ou, pire, de mes filles. Je la crois prête à tout. Je n'en dis rien, d'autant qu'Eve arrive. Je suis debout, parfaitement débandé. Mais Lilith, couchée sur le sol, ne laisse aucune ambiguïté. Comme d'habitude, Eve feint de ne rien voir.

Eve : Viens avec moi. Est-ce que nous ne pourrions pas revenir dans la forêt ? Ici, je m'ennuie. Le paysage est plat, il n'y a quasiment pas d'arbres, pas d'animaux, ou si peu. Tu devrais convaincre ton Père de nous laisser y retourner.

Son ventre énorme, et ses seins qui ne le sont pas moins, m'annoncent une naissance prochaine. C'est aussi pourquoi elle me laisse faire avec Lilith. Je suis, en fait, repoussé par une femme vers l'autre plus qu'attiré par elles.

Je jette un œil à Lilith qui reste couchée et me fixe d'un regard langoureux. Puis, d'un geste de menton, elle m'invite à suivre Eve. J'étais déjà décidé à le faire, mais il faut toujours qu'elle mette son grain de sel.

Nous suivons la lisière des arbres, et ne trouvons que des épineux face à nous. C'est alors qu'arrive le Serpent.

Naja : Mes chéris, regardez, c'est facile d'entrer.

Oui, effectivement, lui passe en dessous des branchages, et nous le voyons disparaître en un instant. Mais nous, avec notre grande taille et notre peau fragile, il n'en est pas question. Nous continuons et bientôt le Serpent réapparaît.

Naja : Tu vas devoir inventer les vêtements, qui te protégeront des épines et les instruments pour couper ces buissons.

Que de travail en perspective, d'autant qu'il faut, en plus, que je m'occupe des enfants. Une vraie galère ! Nous marchons et tombons sur un nid d'abeilles, pendu à une branche basse.

Naja : Prends un bâton, fais-le tomber à terre, et demain les abeilles seront parties. Tu l'ouvriras et tu auras tout le miel que tu veux.

Réfléchir, projeter, agir... Tout cela est nouveau pour moi. La Forêt initiale avait bien des avantages. Mais voilà, nous ne pouvons plus y entrer.

Eve : Mon Chéri, tu me délaisses depuis quelque temps. C'est parce que je vais accoucher. Tu as peur ? Nous pouvons faire ça autrement...

Elle a attendu que nous soyons éloignés de Lilith pour me parler. L'amour, toujours l'amour. Je ne suis bon qu'à ça. Heureusement, je n'ai que deux femmes !

Je lui tourne le dos, quand Lilith arrive, avec un ton de reproche.

Lilith : Avec elle, t'es pas vraiment bon. Si tu veux, je te montre.

Adam : Tu veux me guider dans ce que j'ai à faire avec elle ? Et dans son état ?

Lilith : Tu as compris. Vraiment intelligent, le type !

Là-dessus, Naja surgit et entre dans notre conversation.

Naja : Je t'ai dit, Eve aime ça !

Adam : Tu devances nos paroles. Il est juste question de faire l'amour quand on est près d'accoucher.

Entretemps Eve continuait à marcher, comme si elle ne voulait pas entendre. Lilith me fait signe d'un mouvement de tête.

Lilith : Va avec Eve, et nous nous occupons de tout.

Je vais trouver ma femme (mon *officielle*) et lui demande comment elle va, si ce n'est pas trop dur, etc. J'essaie de créer l'échange. Peine perdue, elle ne dit rien et fait la moue. Elle me sent venir et se garde de répondre.

Eve n'aime pas Lilith, pour diverses raisons, mais elle apprécie son savoir-faire et ses facultés hors-norme. La cohabitation dure depuis si longtemps que les rôles ont finis par se fixer. Il reste qu'Eve, voyant la jeune femme, a un mouvement d'appréhension.

Là-dessus Naja arrive, l'air de ne pas y toucher, mais d'une manière vraiment outrée, risible. Il s'approche de Lilith, derrière laquelle il se cache.

Lilith : Eve, nous voudrions te montrer quelque chose, pour le faire voir à Adam. Veux-tu t'allonger là ?

Eve a bien compris l'affaire, et connaît la perversité de Lilith, mais cette fois-ci, comme elle a l'air sincère, Eve s'exécute. Elle n'est pas plutôt au sol que Naja, pesant de tout son corps, immobilise ses bras au-dessus de sa tête. Lilith, couchée à ses côtés, et lui masse doucement ses seins, énormes, grossis par le prochain enfantement. Naja,

profitant de sa grande longueur, approche sa tête de la vulve d'Eve. Je ne vois plus rien, mais, au bout de quelques instants, elle se met à chanter d'une manière étonnante, sur plusieurs octaves. Un vrai chant de sirène. Elle se contorsionne doucement, animée par un évident plaisir. Je la regarde avec remords et désenchantement. Je suis vraiment nul !

Mais bientôt les ondulations de son bassin se transforment en contractions. Elle se raidit puis se calme, mais cela recommence. Lilith comprend aussitôt, elle se met entre ses jambes et bientôt la vulve d'Eve se distend, et... une tête commence à apparaître. C'est un garçon.

Lilith : Il a tous les traits de son père, dit-elle en me le montrant.

Effectivement, il me ressemble beaucoup, et j'en suis très fier. Avec lui, le genre humain sera fort. Eve tend les bras, et je découvre à cette occasion que Naja est parti. Il a disparu. Lilith tend l'enfant à sa mère, qui le place doucement sur sa poitrine. Eve est aux anges, d'autant que la naissance s'est passée très, très rapidement.

Mais bientôt les contractions reprennent et apparaît une nouvelle tête. Je m'approche mais, cette fois, je ne vois rien car Lilith fait obstruction... J'ai beau faire, la pousser, elle résiste.

Adam : Laisse-moi voir. C'est mon enfant !

Je fais tant et si bien que je finis par voir la tête de ce bébé. Elle a des yeux plutôt ronds, un peu étranges. Ses paupières ne portent presque pas de cils. Son nez est un peu large, comme épaté, et la couleur de sa peau... est celle de...

Adam : Naja !

Je hurle.

Adam : Où es-tu passé ! Naja !

J'ai beau crier, tempêter, chercher partout, je ne le trouve pas. J'enrage.

S'il revient, celui-là, je lui fais sa fête. Je retourne vers Eve, qui, toujours couchée, a les deux bébés dans ses bras et qui les embrasse l'un après l'autre. Lilith, accroupie à ses côtés, partage ce moment de tendresse. Je suis de trop. Je m'en vais, désappointé. Mais je suis bientôt rejoint.

Lilith : Tu sais ; bientôt il y aura des races, des noirs, des blancs, des moitiés rouges, des un peu verts...

Elle me prend vraiment pour un gnouf !

Adam : Tu racontes n'importe quoi. Dis-moi : où est Naja ?

Il a pu filer dans la forêt, qui est inaccessible pour nous. Aussi je pars vers la savane, moins dans l'espoir de le retrouver que de me passer les nerfs. Je marche vite, presque en courant, de rage. Quelques animaux, étonnés, me regardent les yeux ronds. Ils sentent mon dépit et m'accompagnent... Je vais ainsi un long moment. Puis, j'entends qu'on court derrière moi. C'est Lilith.

Adam : Tu as laissé Eve seule ?

Lilith : Non, elle est avec Naja. Il s'occupe d'elle.

Elle me fait un clin d'œil, qui attise encore ma hargne. Un instant seulement, car je me sens bientôt soulagé. Curieusement. Une fois de plus, cette femme a lu ma pensée.

Lilith : Laisse-le ; il œuvre...

Un grand plaisir m'envahit, contre toute attente. Je n'aurai plus à « besogner » ! Mais, sitôt après, une immense lassitude me prend. Je n'ai plus d'utilité sur Terre. Je me remets à marcher, très vite, bien que le sol sableux soit très meuble. Lilith saisit ma pensée et prend ma main.

Lilith : Nous, pendant ce temps, nous allons travailler. Tu verras, c'est nouveau ; ce sera bien ; et puis je t'aiderai.

Je cours presque, en l'entraînant avec moi. Nous sommes accompagnés par gazelles, antilopes, girafes, une vraie ménagerie.

Lilith : Et nous serons libres, loin de Papa !

Alors que le ciel était resté *désespérément* bleu ces derniers jours, de gros nuages se forment, très sombres. Ils sont zébrés d'éclairs ; c'est presque la nuit. Je réalise...

Adam : Tais-toi !

Je crie presque, Lilith se fige, elle s'arrête sur place.

Lilith : Ton Papa ?

Soudain, je sens une sorte de libération venir des tréfonds de mon être. Quand je dis quelque chose à Lilith, elle fait toujours le contraire.

Là, elle m'a obéi.

Je suis devenu un homme ! Je suis le Maître !

Dans ses yeux, je vois comme une fillette apeurée, à cent lieues du regard dominateur que je connaissais. Je la serre contre moi et l'embrasse.

Adam : Je t'aime.

Le ciel, presque noir, se découvre. Le soleil luit.

Plus un nuage, que du bleu.

J'ai vaincu ! Et Papa est avec moi...

Rideau

Drac' aux petites dents

(Conte drolatique)

Dans cette histoire, vous verrez qu'un gène à pénétration variable suscite des pénétrations variées ; elle requiert de votre esprit une certaine pénétration, mais ne tentez pas trop vite une pénétration de notre secret. Les vieux châteaux tolèrent mal la pénétration !

Fiche du SRI³

Requis sur plainte et pour information

Le service a été requis sur plainte des CTSRT⁴ contre Mlle Tatiana Dracula, 25 ans, copropriétaire du château de B., pour demande excessive de prestations, appuyées sur des ordonnances (que nous supposons être) de complaisance, et pour refus tout examen médical malgré les injonctions réitérées des médecins. Le MT⁵ a, par ailleurs, fait une demande d'information, pour faire cesser une rumeur : le château de B, attire une grande foule parce qu'il aurait été occupé par un vampire, le Comte Dracula. Les vampires n'ont jamais existé, mais cette réputation fait des Roumains des naïfs, des primaires, ridicules au sein de l'Europe.

Le SRI constate que les copropriétaires actuels du château, Mlle et M. Dracula, ont eu une scolarité dans les établissements de l'État, et qu'à ce titre ils ont subi chaque année une visite médicale ; or leurs fiches ne notent chez eux pas la moindre anomalie dentaire.

Une inspection sanitaire a, par ailleurs, été faite le *** dans ce château, classé Résidence de Tourisme, et a confirmé son classement de « Gîte historique, 5 étoiles » sans faire aucune remarque.

Mais le SRI ne peut se soustraire à cette double injonction et a missionné Mme Irina Matesco pour enquêter sur place. Si les éléments qu'elle recueille durant cette visite le rendent nécessaire, nous procéderons à une visite approfondie.

Récit (confidentiel) de Mme Irina Matesco

Je suis donc envoyée par le SRI pour enquêter sur les Dracula. J'y pars après les vacances d'été, fin août. Il fait encore chaud dans ces régions montagneuses, peu praticables l'hiver. En arrivant au château, je vois, au-dessus de la porte, un blason un peu inquiétant, avec une devise en latin « *Pauca Multum Parva Singulum* », ce qu'on peut traduire par « un peu sur beaucoup, très peu sur chacun ».

Je me présente à l'accueil, sous le nom d'Irina Matesco, conformément à ma réservation et aux papiers que m'a fabriqués le SRI. Je suis accompagnée par mon (vrai) mari, prénommé Stéphan. Le nom de famille est, bien entendu, faux, mais ces prénoms – très banals en Roumanie – sont exacts. Je dis à l'accueil que je suis historienne (faux, même si j'emporte avec moi des diplômes accrédités), envoyée par l'Institut de l'Académie roumaine (division « Institut d'Histoire Nicola Iorga » de Bucarest, vrai, mais simple couverture). Nous savons que Mlle Tatiana Dracula (surnommée « Virgin » parce qu'elle n'aurait jamais connu d'homme), et M. Dragomir⁶ Cezar Dracula

³ *Serviciul Român de Informații.*

⁴ Centres de Transfusion Sanguine de la Région de Transylvanie.

⁵ *Ministerul Turismului.*

⁶ Prénom très courant en Roumanie ; il signifie « précieuse paix » et n'a donc aucun rapport avec un quelconque dragon.

(surnommé « Drac' ») les propriétaires actuels du Château, apprécient les historiens. Ils veulent prendre des distances par rapport au « mythe Dracula ». Ils disent que, depuis leur acquisition en 1377 auprès des Chevaliers teutoniques (qui l'ont construit au début du 13^{ème} siècle), ils ont assuré la protection des paysans de la région.

Avec cette couverture, j'imaginai que nous n'aurions pas (forcément) de traitement de faveur, mais on saurait nous apprécier, ce qui est fort utile, voire indispensable dans le Renseignement. Je suppose qu'ils nous ont cru... J'ai su que nous plaisons... beaucoup, et même trop.

Virgin et Drac' sont là, tous les deux, pour nous accueillir, comme ils le font pour tous leurs clients. Virgin est une fille superbe, la peau un peu hâlée, cachant mal une certaine pâleur. Des yeux très noirs. Elle porte un chemisier un peu trop ouvert à mon goût, car mon mari Stéphan est très coureur, et j'ai du mal à le retenir. Elle est mince et sa jupe noire à grands motifs floraux rappellent les vêtements traditionnels de la région. Drac', un peu plus âgé qu'elle, est en costume sombre, à l'occidentale. Bel homme, assez rieur, très brun, un peu basané comme s'il passait son temps au soleil, il y a de beaux yeux, tendant sur le vert. Il rappellerait l'acteur égyptien Omar Sharif, quand il était jeune. Pas de pâleur chez lui, son teint est globalement normal.

Lui et sa sœur ont développé ce gîte pour des raisons financières, nous a-t-on dit. Nos regards se croisent. Je ne suis pas indifférente à Monsieur, et Madame à Stéphan non plus. On nous monte nos bagages. On nous suggère de descendre à la salle à manger dès que nous serons prêts, car les autres convives ont déjà dîné.

Le repas est à la hauteur de nos attentes. Après une salade aux écrevisses venant des ruisseaux du domaine, d'une rougeur sanguine, on sert un merveilleux sanglier au sang, accompagné d'un étonnant et vieux Sylvaner rouge, sorti des caves du château. C'est un cadeau du patron ! Cette attention, gentille certes, m'étonne. Serais-je découverte ? Après les fromages, on sert un ensemble de sorbets aux fruits rouges accompagnés d'un coulis de myrtilles relevés par une pálinka⁷, spécialité de la région. C'est un peu fort en alcool pour moi (Stéphan est ravi), mais le goût est plaisant. Nous avons à peine fini que Drac' vient nous proposer des digestifs, là encore cadeau de la Maison. Stéphan accepte, mais je demande une tisane. Il me suggère celle à base de queues de cerise, produite localement. Je voudrais garder l'esprit clair, pour ne pas laisser passer le moindre détail. C'est le premier jour, quand l'esprit n'est pas encore habitué, qu'on voit le plus de choses.

Notre quiétude est troublée par une chauve-souris, qui entre par la fenêtre du salon, laissée ouverte pour procurer un peu d'air frais. Drac' crie : « Virgin, passe-moi le balai ! » Dans un gîte de ce niveau, c'est plutôt déplacé. Ils agissent avec détermination, comme vis-à-vis d'un animal important. L'animal est parti, mais j'ai eu le temps de voir son ombre massive, sans rapport avec sa petite taille.

Drac' revient à notre table : « Aimez-vous les jeux de société ? » N'ont-ils vraiment rien d'autre à faire qu'à s'occuper de nous ? Je regarde Stéphan, qui acquiesce aussitôt. Drac' précise : « Voudriez-vous un jeu de l'oie ? J'en ai un très beau, très ancien. Il vient de France. » Virgin l'apporte, sans attendre. Il est imprimé en couleurs vives, bleu, rouge et vert, et représente de petits personnages et des animaux.

Cette attention me rend perplexe. Pour moi, nos hôtes nous signifient : « Je vous ai à l'œil ! » Nous jouons un moment, et c'est Stephan qui gagne. Il est aux anges, mais je ne suis pas foncièrement mécontente, car cela détourne l'attention de moi. Drac' propose :

- Vous êtes peut-être fatigués, Virgin va vous accompagner à votre chambre.

⁷ Eau-de-vie transylvanienne qui peut atteindre 70° d'alcool (degré interdit à la vente, bien évidemment), qualifiée alors de *kerítés szaggató* (défonceur de barrière).

- Non, merci, ce n'est pas la peine. Nous savons où elle se trouve. Nous y sommes déjà allés, dis-je aussitôt.

Il semble déçu, comme s'il voulait prolonger notre échange. Peut-être voulait-il nous montrer la beauté des escaliers et des corridors. Il insiste :

- Parfait. Si vous aviez besoin de quelque chose, le château est grand, appelez-nous par le téléphone. Vous faites le 9.

Inutile, c'est le même numéro dans tous les hôtels. Malgré mon refus, Virgin nous accompagne. Je suppose qu'ils craignent quelque chose. Pour moi, c'est l'évidence : l'animal est... leur arrière-grand-père, Dracula, dans sa « seconde nature ».

Nous suivons Virgin. Les lumières s'allument à mesure que nous avançons, puis s'éteignent après notre passage, comme dans tous les bons hôtels en Roumanie. Nous sommes ravis qu'elle soit là car, de nuit, la taille des escaliers et des couloirs est, malgré l'éclairage, un peu inquiétante. Le trajet me paraît interminable. Je dis, pour briser le silence : « Il fait chaud dehors, mais ces couloirs restent très frais. » Personne ne répond.

Nous arrivons à la chambre. Les fenêtres et les volets ont été fermés par le personnel. Virgin vérifie les rideaux, s'enquiert de nos besoins et elle nous souhaite bonne nuit. Je ferme la porte à double tour. La pièce, très grande, avec des tableaux de famille très sombres, m'impressionne.

Nous nous déshabillons et nous couchons. Stephan ne tarde pas à s'endormir, pas moi. Je retourne à la porte, vérifie que j'ai bien mis le loquet. Je cherche, soulève les rideaux, tire sur les moulures. Aucun passage secret. Je me recouche, mais évite de dormir trop profondément. Il ne se passe rien de la nuit, mais le soleil est déjà largement levé quand je me réveille.

Je mets mon chemisier, ma culotte et entrouvre la porte, je perçois des voix. Il est donc vrai que nous ne sommes pas seuls. Je me douche et m'habille après un bref maquillage. Puis nous descendons dans la salle du repas, plus petite que la Salle à manger, quelques tables seulement. Deux couples finissent leur petit déjeuner. Nous nous asseyons et on nous sert les boissons chaudes et une assiette fort bien garnie, avec des gâteaux, des *cozonac secuiesc* dont j'avais entendu parler mais que je n'avais jamais encore goûté. Les autres clients sortent. Nous sommes seuls quand Virgin entre :

- Bonjour, vous avez bien dormi ? La nuit a-t-elle été calme ?

Elle poursuit :

- Nous organisons une sortie à cheval dans les environs, viendriez-vous ?

Elle est tout sourire, mais j'hésite. Elle précise.

- Les autres clients partent, vous êtes les seuls à rester, et nous voudrions prendre un peu l'air. Nous vous proposons de nous accompagner.

Je regarde Stéphan, qui semble ravi ; il n'y a d'yeux que pour cette femme. Je refuse poliment :

- Oui, nous aimons l'équitation, mais nous n'avons pas d'équipement. Je regrette.

- Nous en avons pour vous.:

- Nous n'avons pas vraiment d'expérience. Il faudrait que vos chevaux soient très calmes.

- Pas de problème, nous vous choisirons les plus dociles.

Ils en ont donc un certain nombre. Ce n'était pas dans nos fiches... Virgin poursuit :

- Rejoignez-nous à 10 heures moins le quart à l'accueil. Avant cela, nous ferons porter vos équipements dans votre chambre.

- Nous ne pouvons refuser, dis-je avec un sourire, en me levant, sitôt imitée Stéphan.

Nous rejoignons notre chambre. Une fois entrés, et la porte fermée, je dis à voix basse :

- Nous allons leur demander de voir un village des environs, et en profiterons pour interroger les paysans.

- Devant eux ? C'est un peu gros, dit Stephan, mais rien n'empêche d'essayer.

Je sors un chemisier et un cardigan, quand on frappe. C'est une femme de chambre, qui arrive avec deux pantalons de cheval. J'évalue le mien du regard, pose le sien devant Stephan. Ils ont l'air de la bonne taille, je remercie la femme, qui s'en va. Ils nous vont à ravir. Nous descendons et retrouvons Virgin et Drac' qui nous attendaient. Drac' précise :

- Les forêts sont épaisses et sombres, mais les chemins sont tout à fait praticables et nous font traverser des endroits charmants.

- Excellente perspective, dis-je.

Nous sortons tous les quatre et découvrons, à petite distance, sous les arbres, les bâtiments allongés des écuries. Les chevaux sont déjà sellés, et accrochés à ces anneaux par leurs brides. Virgin les présente par leurs noms et nous les attribue, à moi puis à Stephan. Nous montons, le palefrenier ajuste mes étriers puis ceux de Stéphan. Drac' lui précise son itinéraire et nous partons. En quelques instants, nous sommes sous d'énormes sapins, la lumière est crépusculaire, alors que nous sommes au milieu de la matinée. Virgin nous lance dans un petit trot, les chevaux se suivent l'un l'autre.

Nous arrivons dans une large clairière et, au milieu, ce qui apparaît être une maison forestière. Un peu de fumée traduit une présence. Drac' attache les chevaux, frappe à la porte et un paysan, entre deux âges, nous ouvre. Il semble ravi de notre visite. Sa femme est là ; ils nous proposent du *Grasa de Cotnari*, un petit vin blanc dont la couleur est presque verte. Nous discutons gaiement, même si nous avons du mal à comprendre le patois que Virgin et Drac' utilisent ; ils nous l'expliquent aussitôt. Le couple semble bien les connaître, et leur relation est amicale. Nous sortons bientôt, les paysans nous donnent une chaleureuse accolade. Aucun indice ; j'en suis pour mes frais. Nous reprenons notre promenade et parvenons bientôt dans un bois très sombre. Drac' nous arrête :

- Virgin va vous montrer un petit étang, mais les branches sont trop basses pour les chevaux, je les garde ici.

Nous pénétrons sous les arbres, en nous penchant à demi, et marchons un petit moment. Virgin avance rapidement, elle entraîne Stéphan, dont elle a pris la main, et je les suis. Mais elle va si vite que Stéphan me lâche et bientôt je suis perdue. Je hèle, crie, rien... Je n'ose pas bouger, quand s'élève, pas très loin, un long râle, peu équivoque. C'est la voix de... Virgin ! De nouveau le silence ; rien pour me repérer dans cette demi-obscurité. Je vais dans la direction d'où venait le cri, mais ne trouve rien. Je reviens sur ses pas quand... j'entends, à cent mètres, des bruits de pas sur les feuilles. Je cours et vois bientôt l'ombre de Virgin qui tient Stéphan par la main. Ils s'arrêtent, je les rejoins et dis :

- Vous m'avez semée. Heureusement qu'il y avait... le bruit de vos pas.

Nous sommes devant l'étang, minuscule ; une roselière cache l'autre côté ; quelques oiseaux nagent sans bruit ; les branches des sapins, tombant dans l'eau, troublent à peine ce lieu immobile.

Stephan ne parle pas, Virgin non plus. Pour briser ce silence, je dis : « C'est magnifique. Quel calme. » Mais seule me répond une légère brise.

- Venez, dit bientôt Virgin.

Une maîtresse-femme ! Elle aurait donc « sauté » sur Stéphan. Pour enquêter, une femme seule paraît toujours bizarre. Emmenant mon mari, je pensais avoir une couverture, mais il est incontrôlable.

Ils quittent l'étang, je marche, un peu en retrait. En moins de dix minutes nous retrouvons les chevaux. Drac' est assis sur un arbre tombé. Nous voyant, il n'a pas l'air content. Son regard pour Virgin serait même féroce. Il a probablement entendu le cri. Nous prenons les chevaux et arrivons bientôt à un torrent, trop profond et vif pour le franchir. Nous le suivons et arrivons bientôt à un village. L'endroit est charmant, les maisons propres mais très simples. Un chien aboie à notre passage. Sur un signe de Drac', il se tait. Une femme passe, portant un fagot de bois, très bucolique ; elle est suivie d'un gamin ; ils saluent tous deux notre petit groupe.

- Votre mari va bien ? demande Drac'.

- Mieux, répond la femme avec une moue.

- Je vous envoie un médecin ; il ne faut pas qu'il reste comme ça.

Les châtelains assurent donc leurs soins médicaux ; on doit les apprécier !

Nous continuons jusqu'au bout des maisons et trouvons, à notre gauche, un chemin rectiligne et large, d'exploitation forestière. Des camions ont creusé de profondes ornières dans la boue ; nous devons aller très lentement ; les chevaux montent et descendent, glissant dans la boue. Drac' discute très vivement avec Virgin, mais je ne comprends pas un traitre mot de ce qu'ils se racontent. Je m'approche de Stéphan et lui dis :

- C'est beau, et tranquille.

- Oui, très beau et très tranquille.

Cet enthousiasme me fait frissonner... Il semble bien optimiste ! L'expérience avec Virgin a été plaisante, même si elle était courte. J'ai l'habitude, mais il ne le fait jamais devant moi ; je n'entends rien. Là, elle a crié son orgasme, quand j'étais à deux pas.

Drac' s'approche, voyant que je peine.

- Désolé, je ne pensais pas que c'était si mauvais. Malgré ça, la promenade vous a plu ?

Stéphan s'est un peu éloigné, et j'en profite :

- Beaucoup. Vous connaissez tout le monde ?

- Oui, depuis plusieurs siècles.

Cette évocation intemporelle me surprend. On dit que les vampires sont immortels. Ce serait son cas ? Il corrige :

- Je veux dire : « la famille ».

Nous arrivons au Château, et retrouvons le palefrenier qui nous prend les chevaux. Virgin vient vers moi :

- Cela vous a convenu ?

- Et vous ? dis-je par un automatisme que je regrette aussitôt.

Pour couper court, j'ajoute, un ton amical :

- J'ai beaucoup aimé ces vieux paysans, cet étang et ce petit village.

Elle tourne la tête, ne souhaitant visiblement pas s'attarder et nous entraîne vers le Château. Drac' arrive derrière moi :

- Vous avez certainement faim, le repas est servi à midi et demi.

Nous montons dans notre chambre, retirons nos pantalons de cheval. Je cours dans la salle de bains, où Stéphan est déjà. Il se regarde dans la glace et je vois, avant qu'il tourne la tête, deux petits boutons rouges, au coin de ses lèvres. Mais il sort aussitôt. Quand je quitte la douche, il est assis sur le lit, retirant son pantalon de cheval. Il n'a plus aucune trace. Un coup de mouchoir... J'ose :

- Vous avez couru dans la forêt. Tu voyais bien que je ne suivais pas.

- Virgin est partie en avant, et je peinais même à la suivre.

C'est vrai, mais ils se sont forcément arrêtés. On ne peut pas râler en marchant. J'insiste :

- J'ai entendu la voix de Virgin. Je pensais qu'elle m'appelait, mais j'ai eu beau tempêter, personne ne m'a répondu.

- Moi aussi j'ai crié.

Il aurait été Pinocchio, son nez aurait dépassé la fenêtre ! J'en reste là ; Drac' me plaît, et cela semble réciproque ; je vais me venger. J'aurais de la matière pour le Service... style « confidence sur l'oreiller ».

Je me change et me maquille en ruminant. Lui se douche et sifflote. Nous descendons. La Salle à manger est déjà bien remplie. Je scrute les visages, à la recherche de points rouges... Quand on lève les yeux, je salue avec un sourire. Je ne trouve pas grand-chose... Je peux aussi *délirer* avec de l'herpès, ou un bouton très banal. J'arrête ma quête, pour éviter d'être suspecte. Nous nous asseyons à notre table, la même qu'hier soir. Je prends la place d'où je peux voir toute la salle – réflexe de métier.

Le repas est tout aussi bon qu'était le dîner. Un faisan au paprika ; ce poivre rouge, très fort, me donne soif. Stéphan avait commandé une demi-bouteille de vin des Carpates (une Cuvée du Patron, sans étiquette). J'en ai pris un peu trop. Pour rejoindre notre chambre, l'escalier est très long, très étroit et raide... Sitôt sur le lit, Stéphan s'endort. Il ronfle déjà quand je me mets à côté de lui, après avoir vérifié le loquet et fermé la fenêtre. C'est la femme de chambre qui, venant chercher nos pantalons, nous réveille en toquant à la porte.

Nous descendons alors qu'il est près de trois heures. Nous demandons à l'accueil où est le village le plus proche. On sort la carte pour touristes. Les maisons que nous avons vues ce matin ne sont pas indiquées, l'échelle est trop grande. On nous montre le trajet le plus facile, avec une grande amabilité. J'en apprendrai plus tard les causes : le Château est propriétaire du foncier jusqu'à deux lieues autour, tout comme des murs de ces maisons. Outre les soins, il assure une retraite à leurs paysans. Certes, ceux-ci payent une redevance, comme pour tout fermage, mais ce retour des choses achète le silence ; ces paysans sont les *obligés* du Château ; impossible d'en tirer la moindre critique. Nous voyons partout des gens heureux – ils semblent l'être réellement. Sans être riches, ils ne paraissent manquer de rien.

Quand nous rentrons au Château, nous sommes accueillis par Virgin qui nous entraîne dans un grand salon, meublé à l'ancienne. Drac' nous y attend. J'imagine que peu de clients ont cet avantage. Elle nous détaille meubles et tableaux. Je remarque des ancêtres, du 18^{ème} et du 17^{ème} siècle principalement, mais pas du 19^{ème} (et donc pas de Comte Dracula) ni du 16^{ème} siècle et avant ; on évite ainsi Drakul dit l'*Empaleur* qui vivait au 15^{ème} siècle. Je pose des questions, apprécie l'ancienneté de sa famille. Cela fait un évident plaisir à Drac'. Stéphan est un peu trop près de Virgin. Ma vengeance sera féroce !

Virgin dit alors : « Voudriez-vous voir nos cuisines ? Ce sont les parties les plus anciennes du château. Nous y avons installé des appareils tout à fait modernes. L'Inspection sanitaire a été ravie de notre agencement. »

Je n'en doute pas, mais cela ne me dit rien et décline l'invitation... Je le regrette amèrement, car Stéphan y va. Il a suffi de dix minutes pour que... j'entende à nouveau le rôle de Virgin. Je vais les tuer, tous les deux !

Cette pensée avait à peine traversé mon esprit qu'on frappe à la porte. C'est Drac'. Je le reçois avec amabilité, mais aussi un peu de distance, car il s'intéresse trop visiblement à moi. Non, là, que tu très correct. Il est venu me demander si nous acceptions pour le lendemain, une nouvelle promenade à cheval. Je dis oui, pas trop vite, pour ne pas éveiller de soupçons.

J'avais malencontreusement laissé la fenêtre ouverte. Une chauve-souris entre. Bizarre, il ne fait pas nuit, loin de là. Elle tourne dans la pièce et, quand elle passe à

l'opposé du soleil couchant, une ombre imposante se forme sur le mur. Elle est déjà partie quand Drac' revient vers moi ; il n'a rien vu. Il me décrit, pour demain, un itinéraire moins boueux, passant par un autre village. J'apprécie l'intention, mais pense à tout autre chose. Nous allons nous arrêter... et c'est moi qui lui sauterai dessus ! Je le remercie, presque froide, mais j'en suis ravie. Il sort.

Je me mets au travail, rédige une ébauche de rapport. J'écris une phrase, mais voyant qu'elle peut être interprétée, je la raye. Je peux difficilement parler des baisers « pinçants » de Virgin...

Il faut un bon moment avant que Stéphan ne rentre. Je regarde sa bouche : deux petits points rouges tout comme la première fois, mais de l'autre côté. Il me dit aussitôt, comme s'il avait préparé l'affaire : « Je me suis écorché avec mon rasoir ». Sauf qu'il ne les avait pas quand il est parti. Je pose des questions sur les cuisines ; il me donne des détails vraisemblables ; il y est donc allé ; mais ils ont pu faire aussi tout autre chose.

Deux fois en deux jours, presque devant moi ! Après chaque tromperie, je me trouve dans le même dilemme : je refuse et dois divorcer ; je l'accepte et je reste.

Nous allons dîner. La salle est comble. Une entrée, un suprême de pintade aux figues, les fromages puis une tarte au chocolat noir. Heureusement que les parts sont mesurées ! Virgin, à la fin du repas, vient nous dire :

- Nous tâchons de vous faire découvrir toute la richesse culinaire de la région. Cela vous a plu ?

Stéphan acquiesce avec enthousiasme. Je reste plus mesurée, je la félicite car tout est somptueux. Le Service y a mis le prix, mais il y a de quoi. Je m'en veux... de penser à tout *autre chose* que mon *devoir*, mais je ne peux laisser passer ça.

Nous montons dans notre chambre, nous sommes les bons derniers. Nous lisons un peu au lit, car il n'est pas encore tard et je n'ai pas sommeil. Je ne me vois pas solliciter Stéphan, avec ce qu'il m'a fait. Heureusement, j'ai apporté un ouvrage scientifique sur le vampirisme. Il est rasoir et ne n'apporte rien. Je vais à la fenêtre et regarde la lune et le ciel nocturne. Des chauves-souris volettent. Sont-elles *vraies* ? Stéphan m'annonce qu'il se couche. Je le rejoins.

Le lendemain, après le petit-déjeuner, une femme de chambre nous apporte l'équipement pour la promenade. Il a été lavé et repassé. Nous nous habillons et descendons dans le vestibule, où Virgin et Drac' nous attendent. Nous sommes encore seuls avec eux. Je n'ose m'étonner de ce privilège... qui va dans le sens de mes projets.

Sitôt montés en selle, nous voici dans la forêt, par un autre chemin que la première fois... Nous nous arrêtons... pour faire boire les chevaux à une fontaine dotée d'un grand bac en bois. L'endroit est charmant. Nous descendons à terre. Virgin gardera les chevaux, Stéphan propose de rester avec elle. Drac' répond : « Dommage ; nous n'allons pas être longs ; après, ce sera à vous. » C'est une cascade qu'il faut voir. Nous entendons un bruit d'eau pas très loin. Nous nous éloignons. Sitôt dans les fourrés, hors de vue des autres, je me précipite sur Drac'. Sauter sur un vampire, il faut oser ! Je le fais autant par rage que par attirance. Tant pis pour le Service !

Je l'embrasse, mais je fais attention à ne pas ouvrir la bouche. Stéphan a été mordu lors de baisers. Je sors le bout de ma langue entre mes lèvres serrées. Il comprend et ne me mordra pas... cette fois-ci. Je le serre et... je sens son membre, énorme, contre moi. Dans quoi me suis-je lancée ? Déjà il descend la fermeture-éclair de mon pantalon, qui tombe à terre. Il fait glisser ma culotte de ses deux mains le long de mes jambes. Je sens l'air frais sur mon ventre et mes jambes. Je tremble... Pas longtemps, car Drac', en un instant, est... comme moi. Il me soulève. Beaucoup ; je suis haute par rapport à lui. Pour autant, son sexe touche mon entrejambe ; quelque chose de très gros, de *massif*, qui peine à rentrer en moi. Il va lentement, me dilate, me dilate, et me dilate encore. Ça

monte, ça monte, doucement, comme un pal ! Quand va-t-il s'arrêter ? Il déplace tout mon intérieur. Je ne peux le repousser. Qu'il *m'occupe* tout entière me calme au-delà de toute espérance. Mais... quand il arrive au *bout*, je ne peux plus respirer ! Son sexe comprime mes poumons ! Je crie... pas beaucoup, car je n'ai plus de souffle. Je panique, tire sur ses épaules pour que ce considérable *instrument* sorte de moi, mais j'abandonne, ma respiration bloquée. Lui respire calmement ; quand il monte, il expire, quand il descend, il inspire. Je l'imité et n'ai plus de problème. Nous sommes à l'unisson.

Nous sommes l'un face à l'autre, ou plutôt une partie de lui est face à moi et l'autre en moi. De ma personne, il ne reste plus grand-chose. J'ai les cuisses écartées, il monte et descend, comme une antique mélodie, un rythme lancinant. Une sensation m'envahit, elle me dépasse et... je crie. Le bruit de la cascade n'a pas pu couvrir sa force. Bien fait pour eux, ils n'avaient qu'à pas commencer ! Drac' jouit alors ; il me lance si haut que je m'envolerais s'il ne me tenait pas.

Après un petit moment, Drac' se retire ; je vois son membre dressé et manque défaillir. Comment a-t-il pu faire avec mon... si petit corps ?

Drac' me porte à la cascade, sans m'habiller ; il a pris mes vêtements. Il me pose sur une pierre... assez froide. Il va au ruisseau, sort un mouchoir qu'il déplie, le plonge dans l'eau et le passe sur mon entrejambe, puis il me sèche. Il me rhabille alors avec une gentillesse étonnante. Un vrai gentleman ! Il avait juste mis ses bottes. Son sexe pend devant lui, curieux organe. Il enlève ses bottes, enfile son pantalon. Nous regardons le site (très beau) un instant, puis nous rentrons. Drac' me tient la main mais, arrivés au chemin, il me lâche.

Virgin et Stéphan sont à côté des chevaux. Drac' leur propose d'aller voir la cascade, mais Virgin refuse, et Stéphan de même. Ont-ils fait quelque chose en notre absence ?

Nous poursuivons en forêt, voyons le village. Mon souvenir est flou. Je parle à des gens, une jeune femme... Je sens encore cette énorme « chose » fouiller dans mon intimité. Ma pensée volette comme une... chauve-souris, avec légèreté.

Je me *réveille* en arrivant à l'écurie quand le palefrenier me demande : « Vous voulez que je vous aide, vous ne semblez pas très bien. » Je lui réponds, sans doute d'une manière peu convaincante, car il me porte jusqu'au sol. Il est fort aimable et me lâche dès que j'ai retrouvé l'équilibre.

Virgin nous parle du déjeuner ; nous étions partis tôt et nous avons un peu de temps devant nous. Je ne croise pas le regard de Drac', ni celui de Stéphan, fort heureusement.

Sitôt arrivés à notre chambre, nous nous changeons, mais je suis épuisée. Je me jette sur le lit... et me réveille quand j'entends Stéphan dire : « Tu es prête ? »

Le déjeuner fut royal, avec un ragout de mânzat, un accompagnement de pommes de terre et de varza acra, plat traditionnel. Pour les fromages, on nous présente un brânză de burduf de brebis, un peu fort mais parfumé. Nous terminons par un kürtöskalács, gâteau typique de la région.

L'après-midi, après une sieste (le repas n'était pas très léger), Stéphan me propose de nous promener en forêt. Je suis fatiguée aussi je ne fais que quelques pas, à proximité du Château, puis je rentre. Je monte l'escalier en pensant que Stéphan va voir Virgin, jet me prépare à lui faire une scène à son retour, quand l'idée me vient de demander quelques journaux à l'accueil. J'entends dire que Virgin est partie jusqu'au soir. Stéphan revient d'ailleurs peu après. Il me dit qu'avec les couleurs de l'automne, c'est très beau. Nous prenons une tisane, quand un domestique frappe, disant nous sommes invités par la Direction à un cocktail avec tous les clients du château ; nous pouvons y aller comme nous sommes.

Le temps de nous préparer, nous voilà descendus. Nous avons une certaine hâte à voir les autres personnes, et surtout leur teint... Ils sont tous de couleurs *normales*,

parfois un peu bronzés même, de s'être trop exposés au soleil de Transylvanie ! Les discussions sont animées, et portent, dans l'ensemble, sur l'excellent accueil de M. et Mme Drac', comme on les appelle (personne ne les sait frère et sœur ; je l'ai appris par les fiches du SRI). On rit en évoquant le Comte Drakul... La chauve-souris montre son museau, mais si peu que nous pouvons l'ignorer. Les boissons sont variées, des alcools, cocktails, vins fins et jus de fruits.

Nous passons à table « dans la foulée » et c'est, pour la première fois sans doute, assez léger. Nous n'aurions pu prendre davantage. Nous montons dans notre chambre et, assez rapidement, nous nous couchons. Stéphan est assez excité. Je pense qu'il m'a entendu, devant la cascade... ou qu'il a compris notre affaire. Il me demande de faire l'amour. Je ne pense pas opportun de refuser, mais je suis obligée de feindre l'orgasme pour avoir la paix. Il s'endort aussitôt après.

Ma nuit est agitée. Je suis face à un très bel homme, très intelligent mais très dominateur, qui veut de moi à tout prix. Ce n'est pas un sexe qu'il a, mais un mâle qui monte très haut. Je fuis à toute vitesse, mais bientôt mes jambes ne me portent plus, il m'attrape et alors je me réveille. Cela recommence, plusieurs fois. Je sors du lit fort tard, nous sommes limites pour le petit-déjeuner.

Stéphan, me voyant fatiguée, me propose une ballade en voiture ; mais moi, je préfère rester. Il s'en va tout seul. Il faut que j'appelle le Service, sur ma ligne cryptée. Nous évitons de le faire à la même heure. Stéphan n'est pas plus tôt sorti qu'on frappe à la porte. C'est Drac', dont le vêtement est surprenant, car je l'ai vu seulement en complet. J'en suis à me demander si c'est lui. Il a... une robe de chambre, très large, et qui cache (à peine) un important *matériel*. Je réalise aussitôt et m'apprête à crier. Il me fait signe de me taire. Comme une idiote, j'obéis.

Il a sur moi un ascendant étrange. Durant notre formation, nous avons un entraînement poussé contre les méthodes d'influence. Mais je réalise (en écrivant) que les vampires ont une nature qui nous dépasse et qui rend caduques nos techniques largement éprouvées.

Je suis comme hypnotisée, je le fais entrer dans la chambre, il me pousse, je tombe sur le lit, il commence à m'embrasser et, là, heureusement, je me *réveille* et c'est moi qui le mords ! Il se retire aussitôt, estomaqué :

- Tu en es ?

J'acquiesce par automatisme. Je ne voulais pas dire que j'étais un vampire, mais c'est la seule attitude qui me paraît adéquate ! Je ne suis plus une victime ! Je lui saute dessus ! Une vraie diablesse. Au point qu'il ne peut même pas me fourrer son *outil* dans le ventre ! Nous tournons dans tous les sens. Je suis sur lui, puis sous lui... Tout vampire qu'il est, il fatigue !

Après moult efforts, il arrive à prendre les choses en main. C'est un homme assez lourd. Il s'appuie sur moi, attrape mes poignets et dit « Qu'est-ce que tu veux faire ? » avec un air coquin. Il va chercher ce qu'il a apporté, deux cordes longues, assez fines, qu'il passe à travers les jours de la tête de lit et dont il fait ressortir les extrémités. Même chose au niveau des pieds. Son regard n'a pas l'air trop méchant. Il semble vouloir s'amuser...

Il me met debout, face à lui. Très lentement, prenant son temps, il ouvre mon chemisier, les boutons un à un. De ses mains douces et chaudes, il le fait glisser et l'emporte sur une chaise. Je ne peux fuir ; il connaît toutes les issues, les portes dérobées, les passages. Je vis le fruit défendu, dans l'instant. Il dégrafe mon soutien-gorge et le retire avec soin, il défait mon pantalon puis ma culotte. Je suis nue. Il me porte, me pose sur le lit, où il m'attache. Il a dû faire ça cent fois. Il se met à califourchon

sur moi et je sens son membre entrer en moi. Mais il reste *en surface*, je sens un peu comme avec Stéphan : c'est tout petit. J'en suis déçue...

Il se retire ; je dis : « C'est fini ? » Non, bien sûr, il est au-dessus de moi, et je vois son membre énorme se balancer, presque au niveau de mon visage, puis il s'assied à côté de moi, il passe ses mains partout, effleurant ma peau avec une telle douceur que j'en suis électrisée. Je me débats... tire sur les cordes, je suis en émoi, même s'il n'a approché aucune « zone sensible ». Il penche sa tête sur moi et me caresse les mamelons avec ses lèvres puis sa langue. Il ne me mord pas ; il est aussi lent et doux que pour le reste. Je me tords de droite et de gauche. Il vient à ma vulve et, sans hésiter, il trouve mon clitoris qu'il masse doucement. Je ferme les yeux, je suis proche de jouir. Mais il arrête, il se lève et va à la fenêtre. Une ombre furtive passe derrière la vitre. *L'ancêtre* ! Je m'inquiète : fait-il ça « sur commande » ?

Il revient vers moi, finit de se déshabiller. Il marche, son énorme membre érigé devant lui. Il monte sur le lit, il entre en moi, comme hier, plus doucement encore. Il arrive au « bout », appuyant sur mes poumons. Je sais comment faire et ne perds pas le souffle. J'accorde ma respiration sur la sienne et vis l'instant avec délice. Le plaisir croît. Je pense être arrivée au bout... mais *ça* augmente toujours. Je vois ma vie passer devant mes yeux. Vais-je mourir, de plaisir ? *Ça* y est ! Je suis prise de soubresauts, si forts que je tire sur les cordes à en avoir mal. Lui continue sans changer son rythme ; je vais me couper mains et pieds. Ces douleurs accroissent mon plaisir qui se prolonge et qui dure. Je sors de mon corps... C'est l'Extase !

Il jouit, en de lentes contractions, avec un souffle rauque. Il appuie tant sur mes poumons que je ne respire plus, mais cela ne dure pas !

Un éclair traverse ma pensée : le Service ! Je suis en déplacement professionnel ! Comme un coup de poignard... Tant pis. J'aurai au moins vécu *ça* dans ma vie. Mon écart *vaut le voyage* !

Drac' se retire, se pose à côté de moi...

Quand je me réveille, Stéphan est devant moi. Il paraît tout petit à côté de *l'autre*, malgré son mètre quatre-vingt. Il me demande :

- Tu t'es couchée ?

Drac' n'est plus là. Je suis dans les limbes. Il regarde mes poignets qui dépassent les draps, avec d'importantes traces rouges, presque sanglantes.

- Il t'a attaché, toi aussi...

Virgin lui a donc fait la même chose. Il a eu un « service complet ». Apparemment, il est le premier. Avant, c'était *niet niet*. Nous sommes quittes. Je n'ai rien à lui expliquer.

- Viens, dit-il, c'est l'heure de dîner.

J'essaie de lever la tête, mais je suis prise de vertige et retombe lourdement. Il me dit :

- Tu es toute pâle...

Je sens alors une légère douleur à l'oreille. Je pensais qu'il me mordrait, j'avais maintenu ma bouche fermée. Mais, sous l'emprise du besoin, il est passé à... autre chose. Stéphan, toujours *perspicace*, dit alors :

- Drac' exagère !

Il s'est laissé aller et m'*en* a pris beaucoup trop. J'aurais dû être furieuse, mais un plaisir extraordinaire m'envahit, rien qu'à son image.

Avec un gros effort, je m'assieds sur le lit et dis à Stéphan.

- Aide-moi à me doucher.

Il me porte, m'installe dans la douche et me savonne, il m'examine partout, cherchant un indice. Il me rince et me sèche, me ramène sur le lit, m'apporte mes affaires et me demande :

- Tu peux descendre ?

Peut-être, mais remonter certainement pas.

- Je vais t'aider.

Il m'habille, pas comme Drac'. Il m'agace et je dis :

- Je vais y arriver toute seule. Aide-moi pour le pantalon.

Il me prend le bras pour m'emmener à la salle de bains. Je mets du maquillage pour cacher ma pâleur. Je suis prête. Nous descendons très lentement et arrivons à notre table. Le déjeuner est roboratif, si je puis me permettre cette expression. Je me sers deux fois (au moins) d'un bison des Carpates qui avait dû être, de son vivant, un fonceur, une sacrée bête ! Cuisiné au țuică, c'est un délice. Je retrouve vite mes forces.

J'ai une faim de loup, mais je me retiens. J'ai très sommeil. Sitôt le repas fini, nous retournons à la chambre. Preuve que le bison était musclé, j'y vais sans aucune aide !

Je tombe sur le lit et m'endors. Je ne me réveille qu'en fin d'après-midi. Stéphan me raconte ce qu'il a fait. Il ne parle pas de Virgin. Il est parti en voiture dans les villages avoisinants, faire quelques courses (des souvenirs à rapporter), puis dans une brasserie où il a plaisanté avec les clients. Il est assez bien fait de sa personne et il parle très librement. Il s'exprime en plusieurs langues, outre le roumain, l'allemand, l'anglais et il a même quelques rudiments de français, sans oublier le russe, qu'il a parlé lors de son service militaire (je l'ai épousé, j'avais mes raisons !).

Stéphan a donc discuté, abordé les questions comme un touriste qui croit aux vampires, et qui pense que les actuels propriétaires en sont également. Il n'a eu aucun écho, pas le moindre détail dans ce sens... À croire que les plus concernés, puisque les plus proches, sont aussi les plus ignorants.

Nous descendons dîner puis nous allons nous coucher – normalement, sauf que Stéphan, excité par Virgin, me demande une relation sexuelle. Je refuse, car je ne tiens pas à *passer l'arme à gauche* ! Je m'endors à neuf heures et demie et quelques poussières.

Lendemain, au réveil, je réalise... J'avais prévu notre séjour avant mes règles, pour ne pas être gênée ; or, elles devraient s'approcher ; comme toute femme de mon âge, on en sent les prémises plusieurs jours avant. Or, aujourd'hui, rien, vraiment rien du tout. À la place, une forme de plénitude. Je suis enceinte !

Cela fait cinq ans que nous sommes mariés et que nous cherchons à avoir un enfant. *Nitchevo*. Rien du tout. Même pas de fausse-couche. Nous avons fait des examens. Rien ni d'un côté ni de l'autre ; nous sommes « normaux ». Nous envisagions justement d'adopter un enfant. La FIV, malheureusement elle est très chère en Roumanie. Ce voyage devait être aussi un moment de réflexion. Maintenant, sauf erreur, la question est réglée.

De qui est l'enfant ? J'ai eu deux rapports avec Drac' et un avec mon Stéphan. Pour des raisons statistiques, il devrait venir de Drac'. Mais, porter en moi un (demi-)vampire ne m'enchanté qu'à moitié. Je ne me vois pas avorter... Ce serait dommage. Ma résolution est rapidement prise : soit il est « normal » et on le garde, soit il a les dents longues, et on le *rend* au Château.

Je n'en dis rien à Stéphan, inutile de l'embarrasser si c'est faux. Nous descendons petit-déjeuner mais, je ne sais pas ce qui m'a pris, je mets la main sur la sienne, qui était posée sur la table près de son assiette. Il a compris. Je n'ai qu'à dire :

- En arrivant chez nous, je fais le test.

- De qui il est, tu crois ?

Je le regarde droit dans les yeux :

- Qu'importe, il est à moi !
- Si tu le prends comme ça.

Nous n'en avons plus parlé de la journée. Nous finissons notre petit-déjeuner et nous allons nous promener la main dans la main, la première fois du séjour, en silence ! Nous avons, l'un et l'autre, ce que nous voulions. Moi, j'ai les informations pour le Service : *Niet problem* ! Lui et moi, nous avons un enfant (ou son espoir). Nous sommes comblés et n'avons plus rien à nous dire...

Déjeuner impeccable. Après-midi à préparer les bagages (pas très long, pour quatre jours de voyage) et promenade dans la forêt, que nous finissons par connaître ! Nous avons apporté des bottes solides, mais avec la boue creusée, ce n'est pas de tout repos. Dîner excellent. Je parcours mes ouvrages sur le vampirisme. Ils ne disent rien de ce que nous avons vécu ! Je rédige quelques lignes pour mon rapport et nous nous couchons.

Le lendemain, au petit-déjeuner, Virgin et Drac' viennent à notre table... et s'asseyent sans nous demander la permission. L'un et l'autre nous regardent, d'une manière amicale, comme de vieux... complices. Sans parler, Drac' et Virgin viennent nous annoncer... la venue prochaine de leur premier-né. Stéphan n'a d'yeux que pour sa maîtresse. Je coupe leur échange par une amabilité :

- Ce séjour fut au-dessus de tout éloge.

Mes mots tombent dans le vide. Silence. Dans le Renseignement, il arrive qu'on fasse une gaffe. La règle est alors... de ne rien ajouter ! Tout est alors, le plus souvent, irrémédiable. Je reste donc immobile, romps du pain pour me donner contenance, le grignote et j'attends. Ils se lèvent tous les trois en même temps, ils s'embrassent sur les joues, moi aussi, pour ne pas être de reste. Virgin et Drac' partent sans rien ajouter, main dans la main.

Je n'en parle pas à Stéphan. Nous remontons à notre chambre, demandons par téléphone qu'on nous descende nos bagages. Revenus à l'accueil, nous payons les « faux-frais », chargeons la voiture et nous partons.

Sitôt arrivés chez nous, je fais le test de grossesse, positif, et j'attends patiemment la *surprise*. « Tooth or no tooth, that is the question ». Je dépose mon rapport au Service. Ils sont furieux. Des têtes sont dans la sciure avant le procès. Ils en voulaient deux, ils n'en ont aucune. Je suis bonne à pendre ! Il faut que je me rachète. Malheureusement, aucune autre affaire n'arrive sur ma table.

J'attends neuf mois... de galère (au travail) et d'interrogations (sur notre petit *prochain*). En Roumanie, on ne pratique pas beaucoup d'échographies, encore chères et les dents ne sont, en principe, pas visibles durant la grossesse...

Les contractions se rapprochent et je sens l'accouchement venir. Nous décidons d'aller à l'hôpital, en maternité. Stephan, jamais très courageux, prend une rasade de Rachiou (une sorte de Palincă) et nous y allons en taxi, par prudence. Mon petit *bonhomme* était sans doute pressé de nous voir, comme nous pour lui, car l'accouchement se fait très vite. Je demande à voir sa tête (les autres s'intéressent au sexe). Pas de dents ! Ouf ! J'éclate en sanglots, les infirmières doivent me calmer. C'est un garçon, *parfaitement* humain, du moins au premier abord. Je le prends dans mes bras et le serre tendrement ; il ne ressemble pas à son père... qu'importe.

Nous l'appelons Laurentiu, tant il nous a maintenu sur le grill ! C'est un solide gaillard, un peu coriace côté bouche. J'ai du mal à l'allaiter, car il me pince. Nous le passons au biberon. Avec lui, il ne faut pas trop laisser ses mains traîner ; il a tendance

à mordre. Mais, fort heureusement, ses dents apparaissent... normales. Son carnet de santé indique « enfant en pleine forme ». Je dois montrer de l'autorité.

Il n'a pas encore une semaine que nous recevons un petit carton, comme un drapeau bleu et rose, en diagonale, sans rien d'écrit. Cela vient du Château. Pas bavards, ces vampires !

Le temps passe. Laurentiu a un an, nous recevons une nouvelle invitation des Dracula, pour début juillet, à charge pour nous d'assurer le transport. La *semence* de Stéphan serait-elle miraculeuse ? Elle ne l'est pas avec moi. Nous acceptons, car, de notre côté, nous voulons (au moins) un autre enfant, et nous n'y arrivons pas ensemble. Le Service le prend plutôt bien quand je demande un congé pour raisons personnelles. Je leur donne le programme, ils me disent : « On vous paye le voyage si vous nous ramenez un bon rapport. ». Nous sommes ravis de cette escapade qui va nous sortir des couches. Nous confions Laurentiu à ma sœur, qui a déjà un « solide » bambin.

Nous sommes impatients d'avoir des nouvelles des enfants de Virgin, une fille et un garçon, dont nous ne savons rien : ont-ils des dents « normales » comme celles de mon petit Laurentiu ?

Le Service me demande d'y aller seule. Ont-ils appris quelque chose ? Je refuse, j'aurais les pires ennuis, car je ne les intéresse pas. Pour le Château, le *morceau de choix*, c'est Stéphan. Pas besoin d'être à l'Académie de Moscou pour le comprendre ! Je présente l'argument professionnel : je ne pourrai pas passer pour une touriste, ils me surveilleraient, et il suffirait de 2 jours, ou même d'un seul pour être découverte. Quant venir avec un autre agent, en le présentant comme mon mari, j'aurais déjà dû parler d'un divorce. Ce comparse n'en sortira donc pas vivant – et moi non plus.

Cette invitation nous étonne. Si nous étions devenus amis, un petit courrier aurait été la moindre des choses. Mais, rien, aucune autre nouvelle durant plus d'un an et demi. À croire que les vampires ne savent pas écrire... ou qu'ils ne veulent pas laisser de trace. Le Service a bien quelqu'un au Château. J'ai appris qu'une nourrice cosaque, forte femme, avait été recrutée, mais elle est partie, après peu de temps. Une Africaine, Massai, l'a remplacée. Elle s'occupe aussi des animaux du château.

Nous quittons notre « petit chez nous » pour des *vacances*, avec en tête, pleins de questions et d'attentes... Drac' m'a laissé un goût de trop peu. Deux fois seulement, c'est dommage. Stéphan frétille de retourner là-bas, j'ai dû lui demander d'être plus *digne*.

Nous arrivons en fin matinée, après trois petites heures de route. À l'accueil, on nous demande nos papiers d'identité ; tout est payé, notre chambre est prête. On nous monte nos bagages, mais aucun visage, aucun regard ne trahit notre statut d'invité. Du neutre, du professionnel. On nous donne une chambre, plus grande encore que la précédente, de quoi loger dix vampires et autant de chauves-souris ! Nous pourrions faire nos *affaires*, tous les quatre en même temps, sans nous gêner...

Nous remercions l'employé et lui glissons un petit billet. Vu la taille de la chambre, nous ne sommes plus de simples *quidams*. Il s'incline et s'en va, en nous rappelant que le repas est servi à... 12 heures 30. Toujours pas de Virgin ni de Drac'. Sans être impatients, nous aimerions être... fixés !

Nous descendons à l'heure dite, retrouvons notre table. Je prends ma place... celle d'où j'observe toute la Salle à manger. Quelques convives descendent, on les installe, pas trop près. Délicate intention. On nous sert en entrée des rouleaux de chou farci, puis un grand plat d'urs de *mămăligă* accompagné par de la *smântână* avec un petit vin de pays. J'aime beaucoup, même si ce n'est pas propre à la Transylvanie. Nous terminons par une assiette de cornuletes, accompagnés de fruits au sirop. Le tout finement cuisiné.

Les Dracula nous auraient-ils oubliés ? Le désert achevé, le Maître d'hôtel nous fait savoir que la Direction nous attend, pour prendre le café, au Salon. Il nous accompagne, frappe à la porte, ouvre sans attendre la réponse. Nos hôtes sont assis, ils se lèvent alors que le Maître d'hôtel ferme derrière nous. Ils m'embrassent sur les deux joues, Drac' donne l'accolade à Stéphan ; nous ne sommes plus des *clients*. Une cafetière est là, Virgin nous remplit nos tasses. Du très *bourgeois*... sauf que nous sommes là pour un but qui est tout sauf ça : le Service et le sexe, ou l'inverse. Dans le Grand Monde, il faut savoir se tenir.

J'attends beaucoup de cet entretien. J'ai appris, avant de venir, que, dans un sursaut de colère, le Service avait, peu après la remise de mon rapport, menacé le Château. On ne m'en avait rien dit à l'époque. Comme quoi, même chez les *gens bien*, on fait des coups en douce.

Drac' l'air grave, prend la parole :

- Vous avez été probablement étonnés par cette invitation. Elle est amicale, certes, mais pas seulement. Je pense que les choses sont claires entre vous deux. Faisons-le aussi entre vous et nous. Les rumeurs les plus diverses s'acharnent, depuis quelques décennies, sur la famille Dracula. Nous avons des ancêtres, nombreux dans les siècles passés, comme vous pouvez le voir dans les salles du château. On disait que notre arrière-grand-père, celui qu'on appelle « le célèbre Comte Dracula », avait « les dents longues », dans le sens qu'il ne pardonnait pas facilement. Or, un Américain, M. Stocker, en a fait tout un roman ! Nos forêts sont bien sombres, et la neige réduit les communications durant les longs mois d'hier. Cet écrivain n'est jamais venu ici, mais il a décrit une atmosphère de terreur. La Transylvanie n'en avait vraiment pas besoin. Nous sommes, vous l'avez vu, dans une région charmante – même si elle est sévère. Tout ceci est *amusant* pour les touristes, beaucoup moins pour nous.

Virgin le coupe :

- Vous voulez encore du café ?

Stéphan et moi, nous acceptons. Drac' poursuit :

- Comme vous le savez, les Dracula ont une forte mâchoire...

Il ouvre la bouche, pas trop.

- Regardez la mienne, je ne crains pas certains chiens. Mais mes dents sont toutes parfaitement normales, comme vous pouvez le constater. Virgin aussi. Elle ne se défend pas mal non plus. N'allez pas mettre vos doigts entre ses dents ! Mais d'ici à parler de vampire ! De la pure invention !

Il se sert une demi-tasse de café, et boit quelques gorgées. Il poursuit :

- Les rumeurs, à force de se répéter, ont entraîné une dispersion des Dracula dans le monde entier. Ils ont dû changer de nom, cacher leurs origines. Vous en avez entendu parler. Ils ont souvent travaillé dans les milieux artistiques. Ce brillant acteur qui a joué « Requin » dans plusieurs James Bond était un des nôtres. Sa carrure était impressionnante et sa dentition (argentée, pour faire riche) ne l'était pas moins. Il est mort il y a longtemps. Au Japon, certains comédiens du Théâtre No, profitant de leur masque, ne sont aucunement gênés par notre handicap. Leur stature massive et cette mâchoire fait partie de leur rôle. D'autres ont été enrôlés dans la police anti-émeute, ou comme gardiens de nuit pour des grosses sociétés. Un intrus, une fois mordu, ne revient jamais ! Vous vous rappelez aussi ce mime, décédé lui aussi, était encore un des nôtres. Il n'ouvrait pas la bouche, sa dentition ne gênait personne. Certains membres de la famille ont échoué dans des cirques... Le drame, c'est que fort peu sont restés en Transylvanie. Alors il y a eu des « croisements » inopportuns, et nous souffrons maintenant de maladies génétiques.

Je l'écoute attentivement. Mais ne cherche-t-il pas à nous « embobiner » ? Il veut enrichir leur *sang* avec nous ! D'où l'invitation. Drac' devine ma conclusion, qu'il exprime sans détour :

- Vous gardez un bon souvenir de votre dernier séjour... Aussi nous avons pensé que vous aimeriez... le poursuivre.

Il nous regarde, Stéphan et moi, droit dans les yeux, en prononçant ces derniers mots. Dans le Renseignement, si on dit des énormités, il ne faut surtout pas fléchir, mais s'imposer, faire preuve d'autorité. Virgin a donc besoin de Stéphan comme « inséminateur » pour lutter contre le dépérissement de sa « race ». Sommes-nous prêts à jouer ce rôle ? Stéphan serait partant... Moi beaucoup moins. Je mets *les pieds dans le plat* :

- Vous attendez donc quoi de nous ?

- Du très agréable, bien évidemment.

Devant l'énormité du propos, je regarde Virgin. Elle ne rit pas, elle a même pris *dix ans* ! Comme si tout l'avenir des Dracula reposait sur elle ! Je dis :

- Cela m'ennuie. Nous pourrions être considérés comme... sauveur des vampires !

Il me regarde d'un air sévère :

- Vous êtes libres de refuser. Vous resterez au château, comme de vieux amis que vous êtes pour nous.

Il m'observe avec des yeux... qui en disent long. Il tempère :

- Nous aurions pu faire appel à une insémination artificielle avec donneur anonyme.

Mais pourquoi rendre triste ce qu'on peut faire dans la bonne humeur ?

Bien des femmes dont le mari est stérile, aimeraient bien que les choses se fassent *naturellement*. C'est beaucoup moins coûteux, mais la morale s'y oppose. Les Dracula ont trouvé, avec Stéphan et moi, un couple assez libre pour avoir tout à la fois. Mais pourquoi nous ? En Transylvanie, on ne manque d'hommes ni de femmes. Je veux bien croire que les vampires à grandes dents sont une rumeur, mais leur mâchoire est un peu forte, ce dont Laurentiu a hérité.

Il y a un *hic* majeur : nous ne savons rien des enfants de Virgin, sauf qu'ils sont garçon et fille. Je suis donc dubitative, mais le souvenir merveilleux de nos ébats envahit ma pensée ! Le regard de Drac' me conforte dans cette idée. Lui aussi *attend* quelque chose. Je réponds, prudente :

- Nous allons réfléchir.

Virgin et Drac' nous sourient, d'une façon qui ne dévoile rien. La conversation semble finie, je regarde Stéphan et nous nous levons, imité aussitôt par nos hôtes. Mon mari aurait bien continué l'échange ; assis à côté de Virgin, il se sentait tout à fait *à son aise*. Cette fille est superbe, mais il pourrait mieux cacher ses sentiments, surtout devant moi.

Drac' nous accompagne à la porte, qu'il ouvre fort aimablement. Nous montons l'escalier, pensifs... Nous restons silencieux jusqu'à notre chambre. Puis, la porte close et le verrou étant mis, je demande :

- Tu te vois *fabriquer* du vampire ?

J'ai joué la provocation. Stéphan sursaute :

- Moi ? Tu es bien contente d'avoir un enfant... et il est normal.

Je vais à la salle de bains, vérifie mon maquillage pour le faire attendre, fais couler un peu le robinet du lavabo, tire la chasse d'eau pour faire du bruit et ramener Stéphan à une (très basse) réalité. Je reviens, en disant :

- Alors ?

Il part à la fenêtre et y reste un moment. Je mets ma main sur son épaule, dans un même... désarroi, et dis :

- Cette histoire est loufoque depuis le début. Vas-y, mais, après, ne viens pas te plaindre à moi. Je ne comprends toujours pas pourquoi ils ont besoin de nous spécifiquement. Tu n'es pas le seul client mâle, *inséminateur* potentiel. Il y a l'amour, oui, et Virgin s'est *réservée* pour toi, en quelque sorte ! Tu es assurément son premier homme.

Il ne répond pas, je me tais. Nous allons nous promener en forêt, sans parler, nous tenant par la main. Nous sommes unis par une même attente : ce que les Dracula ont préparé !

Puis Stéphan part se *dégourdir les jambes*... Je décide de rester à la chambre et de faire le point. Comment demander à voir les enfants de Virgin *et Stéphan* ? S'ils ont des canines imposantes, nous devons partir sur l'heure. Cela me paraîtrait peu vraisemblable... car ce sont des sang-mêlés !

Stéphan revient après moins d'une demi-heure. Il a fait un début de promenade et c'est si beau qu'il vient me chercher. À peine rentré, il me dit... « Je t'aime ». *J'en tombe à la renverse*. Il m'explique qu'il a fait la nuit dernière un rêve : il était bigame, avec Virgin et moi, mais chacune de nous voulait son *dû*, et tout de suite. Il s'était s'enfermé dans une pièce, et avait revécu la scène des *Oiseaux* de Hitchcock sauf que c'était les dents de Virgin et mes griffes qui perçaient la porte ! Il a besoin que je le rassure. Nous avons fait l'amour ! Je ne sais pas si c'était bien, car le lendemain, il est « normal », dans l'attente de Virgin !

Pourquoi était-elle partie, sitôt après notre entrevue. Pour moi, elle prenait son temps, comme un pêcheur de truite, pour mieux le ferrer. Nous dînons (toujours excellent) et nous couchons.

Le lendemain matin, Stéphan s'en va dès la fin du petit-déjeuner. Il a donc « mordu ». Vers 10 heures et demie, ayant écrit une lettre, je veux la confier à l'accueil. Drac' y est. Il me dit aussitôt :

- Laissez, laissez (on se vouvoie, malgré une *certaine* intimité). J'ai du courrier de mon côté, je vais tout déposer en même temps.

Je n'ai pas de timbre. Il part dans son bureau, je le suis à distance. Il dit :

- Si vous avez une minute, j'aimerais vous parler »

Il le fait sur un ton banal, qui ne laisse rien présager. Je sais qu'il ne me parlera pas des enfants de Virgin, car il attendra que Stéphan soit là. J'entre donc dans le bureau, il ferme la porte... et il continue à marcher vers le fond de la pièce. J'attends, mais il me dit : « Venez ! » J'hésite un instant...

Il ouvre une porte, assez discrète (je ne l'ai pas vue en entrant). Je découvre une petite pièce, genre « boudoir » par la décoration, avec un lit d'une place. Je pense qu'il est là pour faire de petites siestes, après le déjeuner, par exemple.

Mais, à peine entrée, je réalise... Drac' a mis Stéphan sur son *affaire*, il estime que j'ai droit à la *mienne*. À peine a-t-il fermé la porte qu'il se met contre moi et m'embrasse (gentiment). Je sens son membre énorme et mes souvenirs reviennent en masse ! En un instant, je suis nue. Est-ce lui, est-ce moi ? Je ne sais pas. Il a une cordelette dans les mains. Il me dit alors : « Pliez les bras ». Il me tourne autour, assez vite, et je suis bientôt les bras collés au corps. Il me couche sur le lit, doucement. Il va me mordre ? Non, il est *charmant*. Il m'écarte les jambes. La suite, vous la devinez. J'ai ma « technique » mais d'être attachée ainsi ne permet plus une respiration aussi ample que d'habitude.

C'est, au sens propre, un viol... et je ne risque donc pas la *corde*, si le Service l'apprend ! Et, la conscience tranquille, je me laisse aller au plaisir, lent, comme à l'accoutumée... Nous jouissons ensemble, en de parfaits amoureux. J'ai un petit « plus » car d'être immobilisée m'excite ; il doit le sentir, car il reste longtemps en moi.

Il se retire, me libère et, conformément à son habitude, il me lave l'entrejambe. Ceux qui disent du mal des vampires sont de bien méchantes langues – pour ne pas dire qu'ils ont une (grande) dent contre eux. Drac' me rhabille...

Il serait malséant que nous sortions ensemble, ou même l'un après l'autre, de son bureau. Il ouvre une sorte de volet, qui donne sur un escalier. Il monte devant moi, et je me retrouve... dans ma chambre. Je me retourne, il n'est plus là. Tout est normal ! Comment avons-nous fait ?

Stéphan n'est pas là, mais Drac' le savait. Je suis donc « fécondée », et mon propos secret, ma justification personnelle pour venir au château, est donc déjà... accomplie (même sans certitude quant à son issue). Je ne me douche pas... pour garder tout ce que je peux de cette expérience, même l'odeur.

Stéphan arrive peu après, la mèche en désordre. Je ne lui fais aucun reproche, car je suis moi-même encore *émerveillée*... Nous allons nous promener en forêt, la main dans la main. Le bonheur, ça se construit, à deux !

Nous sommes donc devenus, l'un et l'autre, et de la manière la plus délibérée, des complices des vampires et de leur propagation. Mais qu'auriez-vous fait à notre place ?

Le lendemain, Drac' est plus inventif. Nous avons prévu un rendez-vous ensemble... sur un mode très formel, sachant les horaires de Stéphan. Il frappe à ma chambre et me donne le numéro d'une autre où le rejoindre. Je sors quelques minutes après, dépasse quelques portes et toque discrètement à l'endroit prévu. Il y est. Une pièce très haute de plafond, de la taille de la nôtre, avec un lustre ancien, suspendu à une non moins ancienne solive de (très gros) chêne.

Les choses sont déjà prêtes pour notre *aventure*. Drac' a passé, dans un gros anneau sous ce lustre, une corde dont les deux extrémités tombent largement à terre. Comme j'anticipais ce que nous allions faire, j'ai mis une jupe portefeuille... et pas de culotte. Il tire de sa poche une petite ficelle et me lie les mains dans le dos. Il amène sous le lustre un petit escabeau en bois, comme ceux des bibliothèques et il m'assied sur la plus haute marche, jambes écartées. Il fait passer la corde sous mes bras puis sous mes cuisses, fait plusieurs nœuds. Il retire l'escabeau et, miracle, je tiens toute seule, en apesanteur ! Je n'ose pas bouger, pour ne pas décrocher le lustre, mais je devine qu'il a vu déjà passer des bataillons (de soubrettes ?) et peut-être même qu'on y a pendu un malotru...

La suite fut à la hauteur des précédentes... sauf que, j'étais si préoccupé par le lustre que je n'ai pas senti le plaisir monter. J'ai un orgasme « impromptu » et... mes jambes, se contractant, serrent tellement Drac' que cela lui « coupe le sifflet ».

- Désolé... je n'ai pas fait exprès.

Avez-vous vu un vampire furieux ? Prenez un chien husky avec des yeux verts, cachez le museau et les oreilles. Vous aurez ce que j'ai en face de moi ! Inquiétant et superbe, couleur d'aurore boréale !

Je suis *figée*, par les cordes et l'angoisse tout à la fois, prête à être dévorée sur place... avec un étrange plaisir... esthétique et sexuel à la fois !

J'ai manqué « à tous mes devoirs » ! Heureusement, Drac' se calme ; il devient... plus *humain* et me dit :

- Je ferai attention la prochaine fois... Pour moi, il ne faut pas trop de créativité.

Comme son membre est énorme, il est aussi très sensible aux « pertes de charge ». Un coup de stress, et, plus rien ! Mesdames, choisissez des hommes à petit sexe et vous ne vous en porterez que mieux.

Drac' reprend l'escabeau, m'y assied et me détache. Je descends les marches... mais il me prend aussitôt, me couche sur le lit. Il a *recouvré ses esprits* et nous faisons l'amour selon la très classique « position du (vampire) missionnaire ».

Je passe sur la suite du séjour, qui s'est poursuivi à un bon rythme, à raison d'une *rencontre* par jour. Pour Stéphan comme pour moi. Nous faisons aussi quelques promenades à cheval, sans nouvelle surprise. Nous prenons congé de Virgin et Drac' dans le grand vestibule. Nous sommes obligés d'être un peu distants, très corrects, car le personnel nous regarde. Je suis sûre que, parmi eux, il y a la *taupe* du Service, dont je ne sais pas le vrai nom ni le rôle dans le château, car ce n'était pas sur sa fiche.

Nous rentrons à Bucarest et je constate, sans vraie surprise, que je suis enceinte. Mon rapport de mission ? Tout est normal, rien à dire. *Nitchevo* !

Quand j'arrive à mon bureau, ma collègue n'est pas là. J'ai à peine déposé mon sac qu'elle arrive, essoufflée ; elle me dit : « Dépêche-toi, on déménage. » Où ça ? On refait la peinture, et il faut aller à un autre étage. Depuis près de dix ans que j'y suis, c'est la première fois. Je doute que, depuis la construction du bâtiment, à l'époque Ceausescu, elle ait jamais été faite.

Nous nous retrouvons à deux dans un bout de couloir, tout petit. Je suis genou contre genou avec ma collègue, charmante... mais ce n'est pas *mon genre*. Pour travailler, rien d'évident, sans compter les odeurs de peinture. Huit jours après, j'ai des vertiges ; je vois tout le Service tourner autour de moi. Je pense que c'est la grossesse. Comme je ne peux plus tenir debout, je reste chez moi. Au bout de 48 heures, plus rien, mais dès le retour au bureau, cela recommence. C'est la peinture⁸. Je demande à aller dans un autre bâtiment, mais c'est refusé. Je propose de participer au déménagement de nos kilomètres d'archives⁹, ce qu'on accepte. J'en profite pour faire ma petite enquête personnelle.

Ne comprenant pas ces travaux soudains, dont on ne m'avait pas parlé avant notre départ pour le Château, je cherche l'appel d'offre (obligatoire). Il date de peu après notre premier séjour. L'entreprise la moins-disante est domiciliée à Predelut, village qui m'est totalement inconnu. Je découvre sur Internet qu'il est à quelques kilomètres du Château ! Il y a là un *loup*, pour ne pas dire un vampire. C'est donc un *petit arrangement* entre Drac' et mon patron.

Je continue mes recherches, tout en déplaçant les fichiers. Je trouve tout le personnel du Château, passé et présent, avec des croix, certainement nos *correspondants*. Il est dit que Drac' est attentionné auprès des femmes... et des hommes. Je tombe alors sur des Thèses d'Histoire, dont une, toute récente, de moins d'un an ; elle émane d'une Mme Turcus (domiciliée au Château), un Doctorat d'éthologie historique moderne de l'Université de Bucarest ; son titre est : « Cinquante ans de commandes administratives (1947-1997), pertinence, qualité de la production ». En employée scrupuleuse (pour mon propre compte...), je poursuis avec le numéro de référence et découvre que ledit Musée historique et éthologique de Bucarest a fait une commande, au nom de cette dame, aux autorités russes de préservatifs et de tétines de biberon, datant du début des années 90. Le certificat de douane étant conforme, elle n'a appelé aucune observation.

Je cherche au niveau des CTSRT, et prend la fiche « Dracula ». Rien sur Virgin. On mentionne Dragomir Cezar Dracula (autrement dit « Drac' »), car il a des liens avec un des fondateurs ! Il est donc *persona grata* dans les centres de transfusion. Cette fiche date de près de dix ans, mais il n'y a pas de mention : « pour archivage » (ce qui veut dire qu'elle est forclosée). Le Service connaît donc parfaitement cette collaboration avec ses fournisseurs ! On nous envoie là-bas, au *péril* de notre vie et on sait déjà tout ! Que veut-on apprendre de plus ? Je ne peux le demander à ma Direction, car je ne suis pas censée faire ce... petit travail.

⁸ Ce symptôme, fort connu, est lié aux solvants (N.D.E.).

⁹ 25 km, très précisément, datant, pour l'essentiel, de Ceausescu. On a dit qu'une partie avait brûlé en 1990. Vous croyez ?

Après quelques semaines, je peux réintégrer mon bureau. L'odeur est plus discrète, et je mène ma grossesse à terme. Tout va fort bien et personne n'évoque le second rapport, aussi plat que le précédent. Les CTSRT ont même retiré leur plainte, car Mlle T. Dracula ne s'est plus présentée chez eux depuis plusieurs mois. De notre côté, une petite fille naît, tout aussi facilement que le premier, et nous l'appelons Felicia, car nous sommes tous les deux en joie. Mon Directeur me salue maintenant avec le sourire, ce qu'il n'avait jamais fait avant.

Une semaine, après la naissance de notre petite, nous recevons un courrier du Château, un carton tout rose, avec une barre au milieu, sans un mot. Stéphan est donc père d'un garçon et de trois filles. Les verra-t-on jamais ? Et comment sont leurs dents ?

Stéphan et moi voudrions quatre enfants, et seuls nous n'y arrivons pas. Quatre, c'est beaucoup, mais c'est une sorte de revanche. Nous sommes, tous les deux, nés sous le régime Ceausescu, où l'on évitait d'avoir trop de bébés. J'ai une sœur, mais Stéphan est enfant unique, et il l'a fort mal vécu.

Quatre, au *rythme* actuel, cela fait probablement huit pour Virgin, si elle n'a pas de triplés. Nous allons repeupler de vampires la planète ! Et si un jour la mère ne veut plus de ses *tigres*, Stéphan va être obligé de les récupérer. Pauvres petits chéris !

Je pourrais prendre un amant à Bucarest, mais tous mes faits et gestes donnent lieu à des « fiches » et je suis donc *mal partie*. Un seul amant est accepté par le Service : Drac'. Alors, va pour Drac'. Attendons qu'ils nous invitent à nouveau pour *entrer en production* ? Il nous faut un peu plus d'un an de patience. Nous sommes invités tous frais payés. Des vacances « de rêve », d'autant que nous ne sommes pas partis en congé depuis longtemps. Avec deux enfants, ce n'est pas facile. Je pose une semaine ; on ne me demande même pas où je vais. J'aurais demandé un mois, on me l'aurait accordé !

Nous partons donc en voiture, un matin assez tôt. Nous avons déposé les enfants chez leur tante hier, pour arriver au Château avant le déjeuner. Fin avril, période assez fraîche en Transylvanie, cela paraît prudent. Dans la voiture (c'est Stéphan qui conduit), je dis :

- Il faut maintenant que tout soit clair entre nous.

- Tu veux...

- Tout mettre sur la table.

Silence. J'insiste :

- Dans le Renseignement, il faut, au départ, faire le tour de ce qu'on sait ou de ce qu'on peut savoir facilement. La quête d'information comporte des risques. On la limite au maximum.

- Et alors ?

- Nous avons couché, l'un et l'autre, avec les Dracula. Nous avons recueilli des informations. Nous devons les partager.

- Bon ; d'accord, et après ?

- Le Service me demande si les Dracula sont dangereux. Est-ce que Virgin t'a mordu, t'a pris du sang ?

- Tu le sais bien ; oui, deux fois, mais pas beaucoup.

Je réfléchis tout haut :

- Elle va aussi dans les Centre de transfusion, puisque c'est noté dans la plainte. Drac' m'a mordu (bien) une fois. Je ne suis sans doute pas la seule. J'ai eu la fiche du Centre régional du sang, le CTSRT, où il a ses entrées. Il n'a pas besoin d'y aller très souvent. Un « culot globulaire » se conserve au froid jusqu'à un mois et demi. Il peut donc aller en chercher 8 fois par an. S'il n'y va pas en personne, cela peut passer inaperçu.

- Que tu es intelligente !

- Toi, qu'est-ce que tu as noté ?

- Je suis allé me promener en voiture. Dans un café où j'ai bu une bière, j'ai parlé des tableaux du Château, dis que j'étais très admiratif de cette famille, qu'ils ont beaucoup de goût. On m'a regardé, un peu étonné. Je n'ai pas osé aller plus loin. J'ai fini ma bière, j'ai payé et suis parti. J'ai recommencé dans un autre village. J'ai demandé un grand café au lait – pour ne pas être fin rond. J'ai dit que je logeais au Château, que les propriétaires aimaient les antiquités, qu'il y en avait beaucoup. Même chose, on m'a regardé droit dans les yeux. J'ai eu le sentiment que je n'en sortirais pas vivant, comme si j'étais de la Police secrète¹⁰.

- C'est vrai, d'une certaine manière.

- Que trop ! J'ai fini mon café, j'ai payé et je suis rentré au Château, où je t'ai retrouvée. Je ne suis pas allé voir Virgin.

- Pourquoi ?

- Elle n'était pas là, comme souvent l'après-midi. Je suppose qu'elle va chez des antiquaires, et achète des tableaux, ceux qu'elle présente comme venant de sa famille. Chez ces personnes, elle se « sert » aussi. Elle est interdite de transfusion sanguine, à la différence de Drac' qui a été plus malin. Elle doit s'approvisionner ailleurs. Comme elle a des sous, elle ne doit pas mégotter. On lui fait un *package*, de l'ancien et du *nouveau*, tout à la fois.

Tout cela est cohérent. Je continue :

- Virgin peut faire la même chose avec ceux qui ont un peu de temps libre, qui ont besoin d'argent et qui savent se taire.

- Cela fait du monde...

Je reste, un instant, pensive :

- Nous sommes peut-être en train de nous bâtir un roman. Quand Drac' m'a attachée et que je me suis réveillée si fatiguée, peut-être m'a-t-il simplement mordu l'oreille. Les pirouettes (intenses) pourraient être la seule cause. J'étais déchaînée ! D'ailleurs, s'il m'avait beaucoup pris de sang, un simple repas n'aurait pas pu me remettre si vite d'aplomb.

Je reste, un instant, silencieuse avant de continuer :

- Reprenons cette histoire sur d'autres bases. Supposons que... le Service veut le Château et se débarrasser des Dracula. Ils auraient contacté le Centre de transfusion sanguine pour qu'ils déposent une plainte contre eux. Les Dracula ont mauvaise réputation ; c'était facile. D'ailleurs, ils ont fait marche arrière depuis, ils ont tout retiré.

- Peut-être...

- Quand les gens t'ont paru étonnés dans les cafés, c'est qu'ils t'ont pris pour un naïf. Ils savent tous que ces tableaux viennent d'être achetés, pour meubler le Château et obtenir son classement comme demeure de prestige. Les deux Dracula se sont inventés, en quelque sorte, une « galerie de portraits ».

- C'est ce que j'ai déduit.

- Ce n'est pas très honnête, mais rien de grave.

Après un moment de silence, je reprends :

- Il y a une chose qui m'étonne... beaucoup. La peinture de tout le bâtiment du Service a fait l'objet d'un marché truqué entre Drac' et mon patron. Pour moi, c'est incontestable. Drac' aurait payé pour qu'on ne lui pose aucune question. Vu la somme que ça représente... c'est un gros secret !

Nous approchons du Château. Nous sommes en forêt, avec des sapins très noirs. En cette fin avril, les feuilles des autres arbres ne sont pas sorties et les sommets ont encore de la neige. Il fait assez froid. Quand nous arrivons, contrairement à la fois précédente,

¹⁰ *Securitate*, officiellement dissoute à la fin des années 80. Elle a été remplacée par le SRI, avec les mêmes attributions !

ambiance détendue. Nous sommes officiellement « connus » de tous. Virgin et Drac' sont appelés, et si arrivent aussitôt.

- Avez-vous fait bon voyage ? me demande Virgin.
- Nous connaissons le chemin ! Il serait presque court.
- Vous avez la même chambre que la dernière fois.

Je la remercie d'un sourire. Elle a l'air un peu fatiguée, mais elle reste enjouée, elle jette un coup d'œil *appuyé* à Stéphan. On nous prend nos bagages. J'avais déjà atteint l'escalier quand Drac nous dit :

- Reposez-vous un peu. Dès que vous pouvez, venez dans mon bureau ; nous aurions à vous parler.

Vont-ils nous présenter leur quatre petits... vampires ? Je le remercie et rejoins Stéphan, à qui je glisse à l'oreille :

- Ils nous attendent.

Nous n'avons pas été longs à nous changer et descendons moins de dix minutes après. Nous frappons au bureau. Drac' vient nous ouvrir et hèle un employé :

- Apportez-nous des boissons, voulez-vous.

Nous entrons. Virgin est là, assise. Elle se lève en nous voyant. Elle a un ordinateur portable face à elle. Drac' poursuit :

- Asseyez-vous. Désolé pour la saison. C'est un peu tôt, mais vous verrez, les feuilles vont bientôt apparaître, d'un vert tendre ; ce sera magnifique.

L'employé frappe et apporte un plateau avec du whisky, un vin doux de la région, deux jus de fruits, une petite cafetière, des tasses et des verres. Drac me demande :

- Que voulez-vous ?

J'opte pour le café. Il me sert en demandant :

- Et vous, Stéphan ? Vous permettez que je vous appelle par votre prénom ?

Drac' devient (presque) familier... Prudence ! Stéphan choisit le café. Drac' le sert et il entame tout de suite.

- Par ces petits cartons, vous savez que nous avons maintenant quatre enfants. Malheureusement, ils ne sont pas là. Ici, l'hiver est long, froid et humide. Nous les avons déposés chez nos parents, qui sont ravis de les avoir. Les deux grands ont maintenant près de trois ans, et les deux petits un an. C'est assez pour nous quitter. Là-bas, dans le sud, ils sont mieux.

Il s'arrête un instant, pour boire. Je pense : il a encore ses parents, donc Virgin et lui ne seraient donc que gérants. Drac' continue.

- Mais nous avons préparé quelques photos pour vous.

Il tourne l'ordinateur vers nous. On voit Virgin et lui, assis avec chacun un bébé dans les bras, de petites filles en robe rose finement plissées, très « ancienne manière ». Jouant par terre, un petit garçon et une autre fillette, plus à la mode, mais très *comme il faut*. De beaux enfants. Ce qu'on voit de l'endroit a l'air riant. Une famille aisée... et même très aisée Ce sont donc les quatre enfants de... Stéphan !

Virgin, appuyant sur le clavier, passe à d'autres images. Toujours merveilleuses, des bambins souriants, montant sur leurs épaules, courant dans l'herbe (pour les plus grands), ébauchant quelques pas pour les deux autres ; pas de photos des parents de Drac'. Des vues de repas, les bébés avec de la purée plein les joues. Une excellente « démo ». Pas besoin de *Paintshop* ; les enfants ouvrent rarement la bouche ; il faut tirer sur leurs lèvres pour voir leurs dents. À cet âge, ce ne sont pas des « tigres à dents de sabre », dont les canines dépassent les lèvres... *Pas encore*. Nous en sommes pour nos frais. Je fais des « ho » et des « ha » et m'efforce d'être sincère. Stéphan pose quelques questions. Aucun silence gêné, que du banal. Quand Virgin a fini, je lui dis en souriant :

- Ils font plaisir à voir. C'est dommage qu'ils ne soient pas là. Je vous comprends, c'est mieux pour eux.

Elle range l'appareil et c'est Drac qui répond :

- Nous allons bientôt partir quelques jours chez des amis, nous les aurons avec nous. Oh, peu de temps. Nous ne pouvons laisser le Château, même si notre équipe se débrouille toute seule. Cela fait des années que nous ne sommes pas partis. Alors, vous comprenez...

Non, je ne comprends rien. Pourquoi nous inviter alors qu'eux vont partir ? Dans le Renseignement, on évite de poser des questions inutiles. Nous avons du temps devant nous. Nous parlons de choses diverses, de quoi être *civil*, comme il se doit.

Le téléphone sonne, Drac' répond, il passe le combiné à Virgin après avoir échangé quelques mots. Il revient vers nous et dit :

- Le déjeuner va être servi. Après, si cela vous dit, nous pourrions, tous ensemble, faire une promenade. Il fait encore beau, mais on annonce de la pluie. La météo n'est jamais très fiable, mais il vaut mieux ne pas tenter le Diable.

- C'est une excellente idée. À cheval, je suppose.

- Bien sûr, c'est mieux à cause de la boue. Je fais déposer vos équipements dans la chambre durant le repas. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Je souris et nous sortons, Stéphan et moi. Dans le vestibule, nous croisons deux couples et montons sans nous attarder. Une fois dans la chambre, je dis à Stéphan :

- On va nous *balader*, cela commence bien. On se met en décontracté ?

Je disais ça sans trop y penser, mais lui se met à rire. Je corrige :

- Non, ils ne peuvent nous *sauter* dessus. Il fait bien trop froid. La première fois, Virgin n'en pouvait plus d'être vierge à 25 ans. Maintenant, elle a près de 29 ans, ce n'est plus la même.

Nous sommes prêts, descendons pour le repas. Dans la Salle à manger, on nous donne notre table habituelle et je reprends ma place « stratégique ». Stéphan commande une demi-bouteille de Fetesca Neagra, un très vieux cépage roumain. Il vient de Moldavie. Qu'importe le chauvinisme transylvanien. On nous apporte un vin rouge, assez âgé, à l'arôme puissant. Stéphan me sert assez peu, je tiens à garder la tête claire même si la viande est un peu lourde, un sanglier chassé sur les terres du Château. Au dessert, le Maître d'hôtel nous dit que notre équipement a été monté dans la chambre, mais nous avons tout le temps pour nous reposer. Le départ est fixé à deux heures et demi, car le froid *tombe* assez tôt. Il s'éloigne à pas lents, très classe. Le café pris, nous montons à la chambre, pour une petite sieste. À deux heures et quart, nous sommes debout, et, le temps de nous habiller, nous sommes à l'accueil avec quelques minutes d'avance. Virgin et Drax' nous attendent déjà :

- Il fait très froid dehors ; nous avons une pelisse pour chacun de vous.

Amusant ; ils nous habillent alors que jusqu'à présent, c'était l'inverse ! On nous apporte les vêtements et nous sortons aussitôt, nous retrouvons le palefrenier et les chevaux. Nous sommes maintenant des *habitués*. Il nous donne nos bondes et nous indique nos selles sur leurs portants ; nous les installons nous-mêmes. Nous partons. Dès que nous arrivons sous les arbres, la température baisse de plusieurs degrés. Il y a des plaques de neige un peu partout. Nous avons pris le chemin de la première fois, mais, arrivé au ruisseau, il est gelé. Nous descendons de cheval, Virgin nous fait passer sur un pont de neige à pied et, de l'autre côté, nous retrouvons Drac' et les chevaux. Le paysage est sauvage ; nous prenons un sentier de chasseurs, à peine tracé. « Venez voir » nous dit Drac' en nous emmenant sur un petit sentier. Nous débouchons sur une vallée très large, dépourvue de neige, plus riante que nos sommets blanchis. Reprenant le

chemin, nous arrivons, au bout d'un moment, à un village que nous ne connaissons pas. Drac' nous dit :

- Allons nous réchauffer.

Il met pied à terre, frappe à une porte au-dessous enseigne assez inquiétante. Il entre sans attendre et nous nous retrouvons dans une petite salle. Il fait commande en patois, et on nous apporte bientôt un vin chaud, parfumé de camphre, fortifiant, bien agréable à cette saison. Nous ne restons pas longtemps, car Drac' nous dit :

- Le chemin est encore long, et je ne voudrais pas risquer de rentrer à la nuit. Ne bougez pas, vous êtes nos invités.

Je remercie. Il va voir l'aubergiste, règle les consommations et nous sortons. Nous reprenons les chevaux. La forêt est très sombre. Je me rapproche de Virgin et m'enquiert :

- Vous avez des nouvelles de vos enfants ?

- Ils vont très bien, leurs grands-parents sont charmants avec eux.

- Je suis très indiscrete... mais votre frère et vous, vous ne souhaitez pas vous marier ?

- Comme Drac' vous a dit, nous avons un problème génétique. Il y a si peu de monde autour du château, nous retrouvons toujours les mêmes gens. Il nous faut un « sang neuf ».

Elle ne s'attarde pas et demande :

- Et vos deux enfants ?

- C'est la joie de notre vie.

J'aurais bien continué sur ce sujet, mais ne sais que dire. Avec les Dracula, nos corps n'ont plus de secret, mais nous n'avons aucune *intimité*. Elle est la maîtresse de mon mari, mais c'est bien *grâce à elle* que j'ai moi-même des enfants. Je passe à autre chose :

- Le Château ne vous pèse pas trop. C'est une grosse organisation. Beaucoup de tensions.

Elle soupire, mais ne dit rien. J'hésite à briser le silence. Nous arrivons bientôt à l'écurie et laissons les chevaux. Drac' annonce :

- Comme nous sommes en basse saison, nous réunissons nos clients pour un petit apéritif avant le dîner. Ce sera vers six heures.

Je remercie, rend les pelisses à l'accueil, et nous montons. Arrivés dans la chambre, je demande à Stéphan :

- Tu as appris quelque chose ?

Il fait la moue.

- Ils ne sont pas très causant. C'est souvent le cas chez les gens isolés, comme ici, en pleine forêt.

Je sors mon cahier de notes et, à l'aide de quelques crayons, dessine le paysage au soleil couchant, quasiment du noir et blanc avec toutes les nuances de rouge du ciel. J'aime beaucoup faire ça, même si je n'ai pas de dons. Puis je vais me remaquiller et nous descendons. Dans la salle, il y a cinq-six couples. Comme Drac' et Virgin discutent avec eux, je fais le tour des tableaux. Il n'y a aucun nom. Quelques-uns sont beaux, d'autres maladroits, je pourrais presque faire la même chose... Les têtes ne ressemblent pas à nos hôtes, certains ont une forte mâchoire. Mais on ne voit jamais leurs dents !

Drac' vient vers moi :

- Ça vous plaît ?

Il m'apporte un verre à demi rempli.

- Goûtez ce vieux vin, il est doux, pas trop fort pour vous.

- Merci ; oui, tout ce qu'il me faut.

Il me fait un clin d'œil, très discret, comme pour me dire : « Je ne vous ai pas oubliée ». Je souris à peine... mais j'en suis ravie !

Le dîner fut égal à la réputation du château et, comme rien ne semblait prévu en bas, nous montons dans la chambre. Mais, bien évidemment, Stéphan n'y reste pas. Il aurait pu attendre le second jour pour « commencer ». Ayant compris que j'ai moi-même un « programme », je ne suis pas mécontente... de ne pas perdre mon temps.

Stéphan n'est pas plus tôt parti qu'on frappe... Je vais voir à la porte, personne. Cela reprend. Je cherche partout... et fini par trouver : le bruit vient de derrière la glace de la salle de bains. Rien pour l'ouvrir ; je tape dessus, par automatisme. Aussitôt j'entends une poignée et la glace s'entrouvre. C'est, bien évidemment, Drac'.

Je suis tellement émue que je... lui saute dessus. Ou nous nous sautons dessus l'un l'autre. C'est réglé comme sur du papier à musique : Stéphan part, et Drac' arrive. Nous nous embrassons, mais je garde la bouche presque fermée, et je songe à mes oreilles ! Il me demande :

- À quoi voudriez-vous jouer ?

Je reste coi. Il sort une corde de sa poche, ou plutôt deux et les passe dans les jours de la tête de lit pour l'une, autour des pieds de lit pour l'autre. Il me déshabille, comme j'aime, lentement, il tire drap et couverture, m'installe m'attache les chevilles, il me recouvre et termine par mes poignets. Il ajuste la tension et demande :

- Ça vous va comme ça ?

Il continue à me vouvoyer, ce que je trouve assez comique. Il retire ses vêtements et je vois... son membre qui pendait (à moitié) devant lui, se dresser peu à peu, incliné comme la Tour de Pise puis raide comme l'Empire State Building ! Si les Italiens avaient ça, ils n'auraient plus de problème... La suite, pas de dessin, ce fut parfait.

Il me détache, et, contrairement à son habitude, reste contre moi dans le lit. Mon lit. Notre lit à Stéphan et à moi ! Je suis un peu... gênée. Nous discutons de choses et d'autres, et, après m'avoir m'embrassé (sans me mordre), il s'en va... par où il était venu. Un des secrets du château... sauf que je ne peux pas ouvrir. Stéphan revient un moment après. Je ne pose aucune question, j'ai (peut-être) assuré notre avenir ! Nous nous endormons rapidement.

Le lendemain, c'est dimanche. Au petit-déjeuner, Virgin vient nous voir :

- Nous donnons un service à la chapelle. Vous êtes conviez, mais vous sortez quand vous voulez.

Les messes orthodoxes sont épouvantablement longues, mais très belles avec des chants très émouvants. Mais on n'y reste jamais, en principe, de bout en bout. Je demande :

- À quelle heure cela commence ?

- La messe est de 10 heures à midi environ.

Nous finissons de petit-déjeuner. La voix de Virgin est fort agréable, autant que son physique. Je comprends Stéphan, j'imagine leurs prouesses sexuelles, comme s'il s'agissait d'un jeu, avec détachement. Stéphan m'a tant habitué...

Nous avons une heure devant nous, de quoi nous promener. Nous avons pris de gros manteaux et des bottes pour cette boue neigeuse. Nous sortons, main dans la main, en de parfaits amoureux. Au bout d'un moment, la cloche sonne, lente et grave. Nous rejoignons la chapelle sous les arbres ; elle est en bois, avec un clocher pointu. Dès l'entrée, nous sommes pris dans d'épaisses vapeurs d'encens. L'espace est minuscule, fermé au fond par l'iconostase ; on ne tiendrait pas à 20 ; le personnel de l'hôtel est déjà là, recueillie : nous restons debout, comme les autres.

Les églises poussent à la rêverie, en principe religieuse, mais la mienne ne l'est pas : j'imagine tout ce que nous pourrions *faire* ; passent et repassent mes questions sur la

famille Dracula, depuis les ancêtres jusqu'aux descendants actuels, et notre *responsabilité* ; enfin, vient l'image du Service et ce que je devrais faire pour être une vraie... fonctionnaire du Gouvernement !

L'office n'a duré que deux heures. Davantage, je serais morte, à force de penser. Je n'ai pas reçu l'illumination divine. Rien ne s'est vraiment éclairci. En sortant, je propose à Stéphan une nouvelle ballade :

- Viens, j'aimerais te parler. Tu y comprends quelque chose, à tout ça ?
- Oui, que nous ne savons rien !

Comprendre qu'on ne sait pas est la première des sagesses. Nous allons déjeuner, fort bon comme à l'habitude, puis nous montons à notre chambre, où nous faisons une sieste. Pas longtemps, car on glisse sous notre porte un papier. C'est une invitation à un petit concert, à 4 heures. Des pièces de violon et violoncelle seront données dans le Grand salon.

Avec deux musiciens, le concert est charmant. J'ignorais qu'il y avait des pièces tsiganes pour violoncelle. Ils jouent aussi une œuvre de Ravel. Arrive le dîner. Comme nous ne sommes que quelques couples, Drac' n'est pas trop occupé ; ce soir, il donnera un récital de poésie. Bref, une journée trop sage à mon goût. Mais le dimanche étant le Jour du Seigneur, on doit s'abstenir... Je retrouve mon Stéphan après le dîner, et là ce fut classique.

Le lendemain matin, en me réveillant, je réalise que nous sommes là depuis un jour et demi... sans savoir combien de temps nous restons. Je demande à Stéphan :

- Ce que nous apportons aux Dracula doit être essentiel, vu les sommes que représentent nos invitations... et la peinture du Service. Ta « semence » vaut-elle ce prix ?

- Je devrais te faire payer ! dit-il en riant.
- Pour ce que ça donne...
- Tes enfants sont peut-être... de moi !

Nous descendons pour petit-déjeuner, ne sachant pas le *programme*. Virgin et Drac' sont partis. Le palefrenier vient vers nous :

- Notre voisin, le comte de *** donne une chasse à courre, aujourd'hui. M. Cezar et Mme Tatiana vous invite à vous joindre à eux.

Je suis étonné qu'il les nomme par leurs prénoms. Il doit avoir été élevé avec eux... Nous nous informons du dress-code, de la durée de la chasse, et de l'heure du rendez-vous. La mise à mort ne me dit rien, mais de les accompagner me tente. On nous redonne les pelisses, car la journée va être longue et froide. Nous sommes apparemment les seuls à être invités. Belle partie de chasse dans les bois, assez fatigante. Au déjeuner, dans la Salle de chasse du comte, ornée de nombreux *massacres*, nous voyons à peine les Dracula ; nous échangeons quelques mots avec les invités. Nous sommes nombreux, mais aucun client de l'hôtel. À la fin de la journée, on nous offre une collation, au même endroit. Un des cavaliers nous raccompagne au Château, à la tombée de la nuit. Mais la journée ne s'arrête pas là...

Nous avons tellement mangé que nous n'avons plus faim pour le dîner. Mais, retournant à notre chambre, nous découvrons une assiette avec quelques (bons) gâteaux. Je fais chauffer de l'eau et buvons plaisamment. Après, bien sûr, Stéphan va aux nouvelles et... ne revient pas. C'est moi qui descends, pour chercher quelques journaux, quand Drac', sortant de son bureau, m'aperçoit. Il me fait un sourire ; je n'ai pas besoin de plus, et remonte dans la chambre. Après quelques instants, on frappe dans la salle de bains, derrière la glace. À ma réponse, il tourne la poignée et il entre. Mais il ne semble pas en forme. Je lui propose :

- Voulez-vous que je « décide » ?

Il me répond à peine. Il a monté deux cordes, je les prends, fais un nœud entre elles et lance une extrémité au-dessus du bras du lustre ; je dis :

- Je vous attache ?

Je lie ses mains ensemble et les tire vers le haut. Et là, loin de l'amuser, il paraît triste. J'avais ébauché une « danse du ventre » pour l'exciter, mais j'arrête. Je le détache.

- Ça ne vous plaît pas ?

Silence. Je réalise que, sous Ceausescu, lui ou un de ses parents, ont pu être inquiété, et cela lui rappelle de mauvais souvenirs. Je me déshabille, me couche et attends. Il arrive quelques minutes après et... nous faisons l'amour normalement. Je n'ose poser de questions et lui ne parle pas. Nous restons en tête à tête dans le lit. Il se lève, je l'embrasse et il part.

Peu après, Stéphan rentre. Bien sûr, ni lui ni moi ne nous donnons le détail de nos « prouesses » ; il devine que j'ai vu Drac, car je suis en robe de chambre. Nous nous demandons si nous devons continuer cette « comédie ». Nous descendons dîner, sans avoir faim. Il est léger, fort heureusement. Nous ne croisons pas nos hôtes.

Les deux jours suivants, j'ai continué avec Drac', qui n'étais pas plus heureux, comme si quelque chose s'était cassé en lui. J'en avais presque assez de nos rencontres, mais je voulais « assurer mon avenir ». Drac' était mon amant, mais je n'arrivais pas à en faire un ami. Quant à Virgin, elle était toujours... pétulante, mais probablement superficielle !

J'interroge Stéphan, et, en regroupant tous nos éléments, nous en concluons qu'ils agissent, l'un et l'autre, « sur ordre », mais de qui ? Les enfants de Stéphan feraient donc partie d'un « programme ». Cette idée nous glace, et nous nous demandons que faire. L'ambiance n'y est plus. Nous proposons de partir le lendemain, ce qui est accepté, sans discussion. Comme j'avais encore deux jours de vacances, nous avons fait un petit tour dans la région, qui nous a libéré de nos *problèmes*.

Arrivés à Bucarest, j'étais, bien sûr enceinte. Je retrouve mon bureau et me presse d'aller consulter les fiches, surtout celles du Château. Bien des données sont informatisées, mais mon ordinateur est connecté. Tout ce que j'y fais est donc connu. Mais aller voir du papier est (relativement) plus discret, d'autant que je n'y descends qu'avec un *sérieux* motif, tout ce qui a de plus officiel. J'ai bien un double des clés, mais je ne m'en sers pas, sauf si *urgence*. Je ne découvre rien de nouveau, qui expliquerait le changement de comportement de nos hôtes. J'en profite pour chercher nos agents (les petites croix). Mais les patronymes correspondant au Château paraissent curieux (comme si tout le monde, en France, s'appelait « Jean Martin »). Ce ne sont pas les vrais. Sur place, si je les demande, on me dira qu'on ne connaît personne sous ce nom...

Neuf mois après notre retour, en plein hiver (pas forcément commode, avec une température jusqu'à - 15), j'accouche d'un petit Dorian. Ce prénom rime, pour les Roumains, avec la sécurité, dont nous avons maintenant bien besoin. Il y a près de 15 jours, nous avons reçu un petit carton, cette fois-ci tout bleu, avec une diagonale. Ils avaient – ou nous avions chez eux – deux garçons. Mais toujours aucune information, ni prénom, ni petit mot avec. C'était, certainement, des enfants *parfaits* à tous égards.

Un peu moins d'un an après, *rebelote*, en octobre pour être précis, nouvelle lettre du Château, avec une invitation à la date de notre choix, et pour la durée que nous voulions. Notre propos a changé. Nous voulons quatre enfants, ce sera donc la dernière fois, mais aussi et surtout, nous cherchons à savoir ce dont nous sommes, l'un et l'autre, l'enjeu. Je pose mon congé. Là encore, pas de difficultés de mon patron, décidément très coopératif. Et nous partons début novembre. Pas forcément le mieux pour des vacances, mais nous nous disons que l'enfant devrait naître fin d'été, ce qui serait bien pour nous.

Arrivés sur place, ce n'est plus la même ambiance. Virgin a muri, elle a près de 32 ans. C'est toujours une belle femme, mais pas aussi fine que les premières fois. Six enfants vous « abiment », quoi qu'on fasse. Drac' n'a pas la même tête non plus. Le manque d'entrain, que j'avais noté la dernière fois, est devenu presque lassitude. D'ailleurs, je n'ai pas d'orgasme à chaque fois. Fort heureusement, chez lui, ça fonctionne bien, et c'est pour moi *l'essentiel*. J'ai l'impression qu'il se force, comme s'il devait assumer un rôle. J'ai envie de lui dire : « Dis-moi ! Parle ! ». En même temps, j'ai peur de savoir, car l'histoire de la peinture m'a jeté un froid. L'adjudication du marché s'est faite à 500.000 leus¹¹, c'est beaucoup pour un secret. Je ne me vois pas le partager avec lui.

Notre séjour commence bien, les sorties sont nombreuses et variées... et la température, en fin de compte, acceptable. Mais l'important est *la fin*.

Nous avons nous-mêmes fixé la date de notre retour, pour que Virgin puisse se « caler » pour ses « activités ». Je retrouve mon Stéphan des premières années, car, dans ma frustration avec Drac', j'attends beaucoup de lui. Mais de passer de l'un à l'autre n'a rien de facile. Son sexe est si petit qu'il me fait l'impression d'un crayon qu'on balade dans un verre (après notre retour, les choses reviendront à la *normale*).

Le dernier jour au Château est « épique ». Heureusement, c'était la veille du départ, car je ne serais probablement plus là pour vous le raconter. Nous nous baladons le matin, Stéphan et moi, pour profiter de la belle nature de cette fin d'automne. Nous déjeunons fort bien et je fais la sieste. Stéphan n'est pas là. Je suis au lit et m'y suis mise nue, car j'anticipais un peu les choses. Je dors encore quand j'entends du bruit. Dans un demi-sommeil, je demande : « Comme ça s'est passé ? » (sous-entendu, avec Virgin). Pas de réponse. Je lève la tête, c'est Drac'. Sous le choc, je crie (presque) : « Vous êtes entré ! », dans le sens « vous ne m'avez pas demandé la permission ». Il devine que je suis nue et me dit : « Ne t'habille pas ». Première fois qu'il me tutoie. J'imagine qu'il va me prendre dans la pièce, mais il m'ordonne : « Lève-toi ». Il a apporté des vêtements qui doivent dater de plusieurs siècles : une longue chemise de lin, qu'il m'enfile à même la peau, et un tricot de grosse laine qu'il met par-dessus.

- Il fait chaud, dis-je.

- Pas où nous allons.

Il me tend un chapeau à bords, fait d'une toile huilée (ou vernie) marron ainsi que des bottes de cuir qu'il m'aide à mettre, tellement elles sont dures. J'ai à peine fini qu'il a disparu. Dans la salle de bains, la glace est entrouverte. Je passe par derrière. Elle est sans tain ; on a pu nous voir nous doucher et même davantage. Devant, un escalier. En me penchant, j'entends Drac'. Je commence à descendre, la lumière s'allume, je passe trois niveaux – ou quatre, je ne sais plus – et j'arrive en bas, un sol en terre battu, des voûtes très basses, et la lumière blafarde de lampes de caves, dont les verres, protégés par une grille de métal, n'ont pas été nettoyés depuis longtemps.

C'est une sorte de crypte, vieille de centaines d'années. Mes vêtements ne craignent pas ces murs humides. Drac' m'entraîne dans de longs couloirs, nous passons devant de petites cellules. Certaines portes, ouvertes, laissent entrevoir diverses choses, dont des cages en bois assez sinistres. Nous arrivons dans une salle sombre qui ne s'allume pas. Je suis prise par une odeur âcre et acide, celle des... chauves-souris.

La lumière du couloir s'éteint ; nous sommes dans l'obscurité. Dans cette longue pièce, comme une salle monastique, de longs soupiraux apportent une lumière blafarde. Je distingue bientôt, accrochées au plafond, des dizaines, voire des centaines de grands volatiles. Ils remuent (un peu), dans un bruissement d'aile.

¹¹ Un peu plus de 100.000 euros.

Drac' me plaque contre le long mur, celui des soupiroux, comme s'il voulait montrer ce qu'il fait... à ses *compagnons*. Il soulève ma chemise, entre son énorme membre en moi. J'ai peur et le serre avec mes bras, passés sous son manteau. Surtout qu'il ne me laisse pas seule avec *eux*. Il est si profondément en moi qu'il aurait été bien en peine de le tenter. Le tricot de grosse laine me pique comme mille aiguilles.

Les volatiles sont presque à nous toucher. Je vois, malgré la faible lumière, le regard aigu. Ils ne manquent pas un détail de ce que fait Drac'. Il monte et descend en moi, mais je ne suis pas excitée. Ces animaux sont vraiment trop près.

Soudain, une image étrange envahit ma pensée : je suis pour eux un vase précieux, destiné à recevoir un liquide sacré, une sorte de Graal. Fascinée par cette vision, je me fixe sur lents mouvements de Drac'. Mais je réalise que... je suis là pour assurer la survie des vampires. Horreur. Je pousse Drac', je veux qu'il sorte de moi. Mais il me tient ; il m'embrasse, doucement et sans me mordre : je suis à lui ! Son souffle devient plus vif et il se répand en moi. Autour, c'est le silence. Drac' se retire et me pose par terre... Je n'ose pas bouger. Les ombres pendent de la voute, mais aucune ne remue. *La messe est dite.*

Drac' me prend, il m'entraîne dehors. La lumière du couloir s'allume. Nous revenons par le chemin de l'aller. Je ne suis pas rassurée, mais Drac' me tient solidement. Il ne m'aurait pas perdue, pour rien au monde.

Arrivés à l'escalier, nous montons cinq ou six niveaux... jusqu'aux combles. Je suis en nage, retire ma veste en tricot et ne garde que ma longue chemise, à même la peau. Mon chapeau me protège des toiles d'araignées qui pendent du plafond bas et se balancent à notre passage. Beaucoup de portes fermées. Il en ouvre une...

La lumière ne s'allume pas. Éclairée par le couloir, je découvre une salle de torture digne de Drakul. Les instruments paraissent vraiment anciens. Ça sent le moisi, mais pas de toiles d'araignées, comme si on venait les entretenir... Drac' me saisit, retire mon chapeau et ma chemise. Je suis nue ; je me demande si vraiment il veut me les faire essayer. Malheureusement oui, il me prend et me place sur une table munie de quatre cabestans avec de grosse cordes. Il m'y attache et je suis bientôt écartelée en X. Allant d'un cabestan à l'autre, il tend les cordes avec un sinistre bruit de cliquet. Que veut-il me montrer ? Il devrait plutôt prendre soin de moi. Dans cette torture médiévale, les articulations se déchirent, les membres se séparent et la personne se vide de son sang.

Je suis étirée, mais n'ai pas mal. Drac' se met entre mes jambes et me pénètre à nouveau, mais avec une étrange brutalité. Il a une forte *constitution*, car il a déjà eu un orgasme il y a moins d'une heure. Il me secoue très fort. Je lui crie d'arrêter, mais il n'en fait rien. Et alors, chose bizarre dans ces circonstances, le plaisir monte en moi et je jouis comme jamais. Je réalise que lui n'a rien eu... Il paraît furieux. Pourtant, il a eu tout à l'heure ce qu'il voulait. Il se retire, fait tourner les cabestans de deux clics, et là j'ai vraiment mal. Il revient en moi, et finit par jouir. Il se retire aussitôt. Il part, me laissant sur la machine ; j'ai d'intenses brûlures à l'intérieur et des crampes douloureuses aux quatre membres ; je suis dans une totale obscurité.

Une demi-heure après, peut-être un quart d'heure seulement, mais c'est interminable, Virgin et Stéphan entrent, ils allument la lumière. Ils ont croisé Drac' et ont compris où il m'avait laissée. Ils me délivrent. Je ne sais pas si j'aurais supporté plus longtemps. Je suis si faible que Stephan me porte dans l'escalier et m'amène à notre chambre, par la glace restée entrouverte. Il me couche. Je ne reste pas longtemps, car je me sens bientôt en grande forme. J'ai besoin de situations *puissantes* pour trouver un sens à ma vie... J'en fais part à Stéphan qui acquiesce et lui dis :

- Je pense que Drac' a *ia-o razna*¹². Qu'il soit venu montrer à ces chauves-souris... est pour moi clair comme de l'eau de roche. Ce sont des vampires. Drac' et Virgin ne sont donc *pas très nets*. Nous nous sommes embarqués dans une sacrée histoire ! Mais nos petits sont normaux... a priori, même s'ils sont un peu *mordeurs*.

- Je le pense aussi.

- Drac' a montré aux vampires qu'il fait bien *son travail*. Il est donc *aux ordres*. Mais alors pourquoi me torturer ? Pour tout nous dire, qu'il n'y ait plus de secret entre nous. Pour montrer qu'il descend bien de Drakul, et que je m'éloigne de lui, sans regrets !

- Virgin et lui ont reçu tout ce qu'ils voulaient, ils n'ont plus besoin de nous.

- En quelque sorte. Sauf que nous ne savons pas ce qu'ils ont eu, par toi... ni ce que sont nos enfants, *vraiment*.

- La suite le dira.

Nous descendons dîner, excellent comme à l'accoutumée. Nous avons croisé Virgin, toujours charmante, mais ne l'avons pas interrogée sur Drac'. Puis nous sommes montés à notre chambre pour terminer nos bagages, car nous partons demain.

Le matin suivant, après le petit-déjeuner, pris très tôt, je regarde le soleil qui vient juste de se lever. Je vois une chauve-souris voleter, puis une autre, et une autre encore... la plus grande se met en face du soleil, formant une ombre noire sur son disque rouge, et les six autres, plus petites, se placent en anneau autour. Puis une autre arrive, une grande, et, d'un coup, elle chasse celle du centre et se met à sa place. Vision fugitive... Je la raconte à Stéphan :

- L'ancêtre faisait la loi. Avec nous, en apportant du *sang neuf*, Drac' réussit ce que son arrière-grand-père n'avait pas fait. D'ailleurs, il s'est de moins en moins manifesté, au fil de nos séjours.

Nous appelons l'accueil, on nous descend nos bagages. Quand nous arrivons dans le vestibule, Virgin est là et nous embrasse (sur les joues) tous les deux :

- Vous excuserez Drac', il a dû s'absenter. Mais il pense bien à vous.

Inutile de nous le dire, il nous a salué... à sa façon. Le retour est prudent, à cause du verglas. Et, arrivant à Bucarest, les enfants nous font la fête... sans nous mordre ! Il ne faut que quelques jours pour constater que je suis enceinte, à nouveau. Pour la dernière fois ! L'aventure Dracula, pour nous, est finie... En principe !

Un enfant naît 9 mois après, un garçon. Nous l'appelons Lucian, car il arrive en même temps que nous faisons la lumière sur le fonctionnement des Dracula. Nous avons donc deux garçons et deux filles.

Et, quelques jours après, un petit courrier avec un carton bleu et rose. Virgin a donc quatre garçons et quatre filles... de Stéphan, et que nous n'avons jamais vus.

Un an après... presque jour pour jour, nous avons des nouvelles du Château : une lettre recommandée avec avis de réception. Nous signons et on nous la donne. Elle a l'en-tête d'un notaire de Bucarest, il nous fixe un rendez-vous en son étude, dans huit jours. Si je ne suis pas morte durant cette semaine-là, je vivrai centenaire. Je pensais que Drac' allait nous réclamer les enfants dont il était... le père. Jamais je ne n'ai été si prévenante auprès d'eux. C'était peut-être les dernières semaines que je les avais.

Je consulte Internet. Comme Drac' ne les a pas reconnus, le père officiel est... Stéphan, puisque nous sommes mariés. Drac' n'a donc aucun recours. Je contact un avocat par téléphone, qui me le confirme... Puisque Stéphan n'est pas stérile (les examens l'ont montré), sa paternité ne peut être contestée.

Le jour du rendez-vous, nous allons en taxi (Stéphan n'est pas en état de conduire) voir le notaire de Bucarest ; il est dans une des rues principales, un beau bâtiment. Je

¹² « Pété un plomb »

tremble tellement que je peux à peine pu prendre l'ascenseur. Stéphan parvient à appuyer sur le bouton, il me tient le bras. Nous sonnons, on nous ouvre, un clerc, le visage grave, presque sinistre. Mon cœur bat à rompre. Il nous fait entrer dans une pièce avec un grand bureau et nous présente des sièges. Nous attendons un peu, Stéphan et moi, main dans la main. Le clerc s'en va, et revient après un instant avec une grande enveloppe, beaucoup de timbres, des cachets et des papiers de douane. Le notaire arrive, tout aussi raide et nous serre la main ; c'est une expression, car la sienne est molle, résignée. Je voudrais partir... Il nous demande nos papiers d'identité. Le clerc lui passe l'enveloppe. La retournant, je découvre qu'elle porte un cachet de cire rouge sur une petite ficelle tournant autour d'un œillet. Il l'ouvre et en sort une autre enveloppe plus petite, blanche, avec le cachet d'un notaire de Baltimore. Il l'ouvre et nous dit :

- Elle est en anglais, il faut que je trouve un traducteur assermenté.

- Inutile, nous comprenons bien l'anglais, dit Stéphan.

Je n'aurais pas pu placer un mot. Le notaire lit lentement :

« Miss Alucard, décédée sans enfant à Baltimore, Maryland, USA, le ***, âgée de 95 ans, laisse à M. et Mme (ici notre vrai nom, pas Matesco !) la somme de *** (colossale !) à charge pour eux d'entretenir et d'assurer la scolarité de *** (suivent les prénoms de tous nos enfants) jusqu'à la fin de leurs études et qu'ils aient trouvé un métier... »

Nous pouvons, Stéphan et moi disposer du reste après cette date, etc. J'éclate en sanglot, ne pouvant plus me retenir, je manque même de m'évanouir sur Stéphan. Il me prend le bras et je me calme. Le notaire continue :

- Le chèque est au nom de l'étude. Il faut que je l'encaisse. Donnez-moi les références de votre compte bancaire, et je vous fais un virement. Mais, pour une telle somme, nous pouvons aussi la placer et vous verser une rente, annuelle ou même mensuelle. N'ayez crainte, nous faisons attention à nos clients, anciens ou nouveaux, pareillement.

Il nous dit cela d'une voix neutre, comme s'il nous disait qu'il nous donne 100 leus. Ce faisant, le notaire et son clerc nous paraissent maintenant fort aimables. Stéphan donne les références du compte et nous sortons.

Nous pouvons donc pu élever sans problèmes nos quatre enfants. Mais nous ne racontons cette histoire à personne, et nous ne savons toujours pas qui est cette généreuse donatrice. Mais nous avons eu des nouvelles du Château... enfin, pas directement.

*

* *

J'achève le texte que vous venez de lire. Je fais toujours des sauvegardes, chez moi mais aussi au bureau, dans un coffre que j'ai pour moi. Je l'ouvre et, *bien sûr*, plus de clé USB. Je fais le tour de mes collègues, pose des questions anodines, espérant que quelqu'un se plaindrait de quelque chose... Quand je quitte mon bureau, je fais toujours la même procédure : je mets mon ordinateur en biais sur ma table, avec un bord dans la direction d'un objet significatif, jamais le même. Je mets dessus, toujours en biais, deux petits mémos (avec des choses banales : courses à faire, etc.). Leur grand l'axe désignent d'autres objets, jamais les mêmes. J'ai juste à me souvenir des trois objets. Mon bureau est dans un tel désordre que cela passe inaperçu. Or, quand je reviens, dix minutes après, je vois qu'on a touché à mon ordinateur. Ma collègue n'est pas là et personne n'aurait dû entrer. Je l'allume et ouvre un petit logiciel espion, fourni par un très honorable correspondant, de la NSA (il faut bien s'entraider). Ce programme me donne les 100 derniers fichiers qu'on a touchés, l'heure de début et de fin de l'action, ainsi que les opérations qu'on a faites. Et bien sûr, le dernier fichier consulté est celui-ci, à une heure

où... j'étais partie. Mais on n'y a rien changé. Je reste vigilante, mais comme je ne peux me plaindre de rien, je n'en parle pas. La clé USB n'a jamais réapparu.

Neuf mois après, je reçois par la poste... un petit carton, bleu et rose, typique du Château. Je me dis : « C'est Stéphane ! » Mais il resté avec moi durant toute cette période. Je le sais d'autant mieux qu'avec mon histoire d'ordinateur, je ne laissais plus rien passer. Il aurait fallu qu'il y aille de nuit ! Je tourne le carton. Il est écrit « M. et Mme Andrei Botezariu ont le plaisir de vous annoncer la naissance de leurs deux jumeaux ! » Ce nom ne me dit rien, mais le prénom est celui de... mon patron.

J'ai une bonne vue et découvre que les couleurs sont séparées par... une ligne de points d'exclamation. C'est tellement discret que je me dis : il n'y a qu'une personne dans le Renseignement qui peut faire ça. Mon patron a donc... *fauté* avec Virgin !

N'utilisons jamais nos vrais noms de famille dans le Service, pour éviter que, même sous la torture, nous ne puissions livrer personne. Mais là, c'était apparemment son vrai nom... que j'ignorais. Arrivée au bureau, je piaffe d'impatience. À l'heure du déjeuner, mes collègues sont partis au restaurant (je n'y suis pas allée, car je songe à ma ligne), je prends ma clé personnelle pour ouvrir la porte des archives et j'y vais... pour voir la fiche d'Andrei Botezariu. Inutile que j'aille voir la fiche de mon patron à son nom professionnel, elle n'indique que sa carrière. Mais celle de ce Monsieur est à son vrai nom ; même si c'est celle de mon patron, elle date d'avant son arrivée chez nous et il est donc traité comme un sujet *lambda*. Je découvre qu'il a dix ans de plus que moi (comme mon patron), il est entré aux Jeunesses communistes à 12 ans (!) puis à la *Securitate* à 17, et il a été nommé *Commissaire du Gouvernement*. C'est la porte d'entrée pour la direction des Services secrets. Après... plus de trace de ce Monsieur. Disparu ! Pas de mention « liquidé »... comme on voit dans les films. Non, *évanoué* !

Il faut vous dire que, après qu'il soit devenu plus gentil à mon égard, mon patron a été aussi moins présent dans le Service. L'an dernier, il a fini par nous quitter, et un autre directeur a pris sa place. Tout cela dans le plus grand manque de transparence, malgré la Glasnost ! Des bruits ont couru qu'il ne faisait plus correctement son travail. On l'a muté. En enquêtant (discrètement), j'ai su qu'il travaillait maintenant à Braşov, à 30 km du Château !

Je laisse donc mon bureau à l'heure habituelle (tout changement est suspect). J'ai dû me faire violence, car je ne tenais plus. Je rentre chez moi. Je prends un petit vin cuit, pas trop fort, et m'assied *tranquillement* pour attendre Stéphane. Enfin, en termes de tranquillité, autant qu'une femme peut l'être avec quatre bambins. Le Service m'a octroyée une Aide-ménagère qu'il aurait été *malséant* de refuser. Mais elle vient de partir. Les petits sont couchés, j'ai donc ½ heure (environ) à crier moins fort que j'habitude, pour éviter qu'ils se mordent. Gros problème familial !

Stéphane arrive. Je lui saute au cou, *bien* ! Je le serre très fort et lui dis : « Félicitation ! » Dans le Renseignement, il faut dire ce qu'on veut savoir et le présenter comme une évidence ; l'autre se sent alors en confiance, et vous révèle le détail de ce dont on ne sait... rien.

Je le prends par la main et lui dis, en montrant la carte : « Regarde, tu dois être content, tu en as deux de plus ! », puis j'emporte le carton, car je ne veux pas qu'il le retourne. Sa réaction ? Il fait n'importe quoi, va aux toilettes, prend un café, se fait couler un bain, me demande ce qu'on a pour le déjeuner (il est plus de 20 heures). Le comportement d'un homme désespéré.

J'attends. Il regarde au plafond, prétend qu'il fait froid. Moi, j'ai trop chaud. Comme je crains pour lui, je lui dis :

- Viens. Je vais être gentille.

Je retourne la carte. il me dit aussitôt :

- Tu vois, ce n'est pas moi !
- Qui c'est, à ton avis ?
- Ton patron, c'est son prénom ! Il a épousé Virgin !
- « Épousé ? », il va un peu vite en besogne, le Stéphan. Il ajoute :
- Je suis contente pour elle ! Ton patron voulait le château, à tout prix. Il ne te l'a pas caché. Il a la femme avec, pas trop mal... et de petits vampires, qui sont un peu moins bien.
- Tu as peut-être raison. Mais il reste un *problème*, Drac'.
- Là, je demande à réfléchir.

Premier rapport de Mme Irina Matesco au SRI

Sur requête du Service, je me suis rendue le *** au château de B., avec mon mari, sous couverture, pour enquêter sur les activités de Mlle Tatiana et M. Cezar Dracula. Nous avons été bien reçus. Le Gîte est classé 5 étoiles (locales). Compte tenu des prestations (chambres, repas, excursions), nous suggérons de le mettre en 6 étoiles (« De valeur historique exceptionnelle »), ce qui serait plus conforme aux prix (élevés) pratiqués. Nous avons pu circuler librement et nous entretenir avec de nombreuses personnes sans limitation. Nous avons interrogé des villageois des alentours et nous n'avons eu que des compliments des châtelains. Nous nous sommes rendus dans les cuisines, conformes au rapport de l'Inspection sanitaire. Aussi nous ne voyons pas matière à poursuivre les châtelains, et nous suggérons de classer ce dossier sans suite.

Signé : Irina Matesco, Bucarest, le ***, pour ampliation

Récit (confidentiel) de Virgin

Vous n'avez probablement pas compris les dessous de l'affaire Matesco. Les voici. Drac' n'a pas dit l'important.

Notre devise nécessite une explication : « Pauca Multum Parva Singulum » : ne prendre globalement qu'un peu (de sang) en prendre très peu sur chacun. C'est notre sagesse.

À la suite du roman de M. Stocker, la région a eu très mauvaise réputation. Ceci a accéléré l'exode naturel, car la région, forestière et au climat rude, n'invite pas à rester. Mais, à trop nous marier entre nous, n'avons plus de (vraies) dents. La Communauté a donc interdit à toutes les femmes des unions vampiriennes. Nous étions condamnés à nous éteindre... J'ai donc été, comme les autres, obligée à une virginité totale, interdite de relation sexuelle, même protégée et même avec la pilule. Un avantage cependant, notre handicap fait que nous avons aussi moins besoin de sang. Également lié à la consanguinité, notre mâchoire s'est luxée, et nous ne pouvons plus ouvrir la bouche vraiment ; nous ne pouvons mordre que la peau fine, à la commissure des lèvres.

La situation devenant très inquiétante, car avec nous allait disparaître l'espèce vampirienne, la Communauté a décidé d'autoriser les unions avec les Gentils (les humains « normaux »), mais pas avec d'autres vampires. C'était tout à fait récent quand les Matesco sont arrivés. Vous comprendrez pourquoi j'ai « sauté » sur Stéphan. J'étais dans une détresse totale : attendre 25 ans pour ça ! Drac' était furieux que je ne lui ai pas demandé la permission, en tant que « chef de famille ». Mais, puisque la Communauté m'avait « libérée », j'ai considéré que j'avais le droit. Cela s'est passé très vite, sans réfléchir vraiment. C'est un « rapide » et moi aussi, surtout poussée par le *besoin*. Je me suis lâchée et j'ai crié. Or, Madame était là, tout près.

J'ai donc accouché, et, par extraordinaire, mes enfants ont eu de vraies dents ! De beaux enfants, comme toutes les femmes vampiriennes voudraient en avoir. Nous les avons appelés Vlad, à cause de notre ancêtre, et Victoria, parce qu'était ma victoire ! Drac' m'a embrassé, serré dans ses bras, il en a presque pleuré !

Comme j'ai toujours beaucoup de travail, je n'ai pas pu allaiter moi-même. Mais il nous fallait une femme forte. Nous avons trouvé une nourrice cosaque, vigoureuse, et qui avait, en son jeune temps, traversé la Mongolie sur un cheval « à cru », avant de s'occuper de tigres ; ayant eu des enfants, elle était devenue nourrice. Elle n'a pas pu allaiter les nôtres très longtemps, car ils avaient vraiment de *très belles* dents. Nous avons tenté des biberons, mais leurs dents perçaient toutes les tétines que nous pouvions trouver. Nous avons alors découvert, dans les stocks dépendant du Kremlin, des tétines datant de la période communiste, et d'une épaisseur qui les rendaient inutilisables... sauf pour des vampires. Notre OS¹³ a tout acheté, sous couvert d'une Thèse. Avec Poutine, homme de grande efficacité, les choses sont allées très vite ; nos pauvres petits chéris n'auraient pas pu attendre. Nos relations avec le KGB ont toujours été excellentes ; ils ont les dents très longues !

Dès que la Communauté a appris l'existence de nos enfants « normaux », elle s'est dit que nous avions trouvé *la* solution ! Encore fallait-il la comprendre. On a poussé nos chercheurs au travail. Nous subventionnons les centres d'hématologie de par le monde (via de « généreux donateurs »). Nous avons donc repris les prélèvements sanguins de Stéphan Matesco (on en garde toujours un peu, pour des contrôles) et avons trouvé la raison : il possédait un gène *miraculeux*, que nous avons appelé le GI-GIDV¹⁴. Dès que nous l'avons appris (il a fallu presque un an), nous avons invité le couple au Château. C'était un peu gros et nous pensions qu'ils ne viendraient pas. Mais ils ont accepté. Ils avaient des motifs personnels. Le sexe a ses raisons que la Raison n'a pas...

Nous savions que Madame appartenait au SRI, d'où notre gentillesse à leur égard. Son rapport a déplu à son patron, qui nous a appelés, il nous a dit (en très résumé) : « On aura votre peau ». Nous avons dû restaurer l'Institut d'Histoire... à nos frais, et depuis nous sommes excellents *amis*.

Les Matesco sont donc venus, Madame promettant à son Service de nous faire *tomber* ! C'est une femme entreprenante et qui, avait un désir fou d'enfants. Or, son mari ne pouvait pas en avoir avec elle (à cause d'une incompatibilité immunitaire entre eux. On leur a dit la vérité, enfin presque. Nous nous sommes dit, Drac' et moi : ils savent (presque) tout de nous, nous allons en faire des collaborateurs sincères, et non des « victimes ». Nous ne les avons donc pas (trop) mordus, et avons été très gentils, pour qu'ils soient motivés.

Jusqu'aux Matesco, Drac' ne prenait pas de précaution ; nous nous disions que c'était une manière de savoir... si un vampire naissait. On nous l'aurait forcément ramené. Avec notre découverte, nous quitte l'empirisme. Notre OS, a trouvé, à Moscou, des préservatifs de la *grande époque*, de taille « impossible », mais juste la bonne pour Drac'. Il a donc été obligé de se « vêtir ». Sauf avec Mme Matesco ; quand elle est là, il se *lâche*. Mais la Communauté n'a pas accepté cette prise de liberté avec une Gentille. Elle a voulu « mettre son grain de sel ». Ce manque de confiance, Drac' ne l'a pas supporté. Nous avons dû le mettre *au vert*.

« Côté bébé », nous avons maintenant huit enfants, tous *normaux*. Mais ils sont au secret, avec les précautions et contraintes que cela entraîne, apport de sang en quantité suffisante. Heureusement, nous avons trouvé une gardienne de troupeaux massai ; elle s'y connaît en prélèvements ! L'avenir de nos chéris est assuré...

¹³ Service des Opérations Spéciales.

¹⁴ Gène inhibiteur du Gène inhibiteur des Dents de Vampire (voir plus loin).

Notre méthode était quelque peu artisanale, avec un seul *reproducteur*. Il nous fallait passer au stade *industriel*, seul adapté à la survie de notre espèce ! La Communauté a donc fait le tour des centres de prélèvements sanguins, et proposé le financement total d'une recherche des gènes importants pour nous, ceci dans tous les examens. Si en bas de la feuille de vos résultats, vous voyez mentionnés ces gènes, pas de panique. C'est que le logiciel, celui qui cache ces informations au patient, a buggé.

Et si un jour vous recevez un courrier du Musée d'Éthologie et d'Histoire de Bucarest, ne le déchirez pas. C'est une invitation au Château, signée de notre OS, Mme Turcus. Tous vos frais seront payés, et vous aurez droit à quelques agréables prestations. Soyez rassuré, on ne vous mordra pas. On a trop besoin de vous !

Petit précis de génétique vampirienne

Cette histoire est un peu complexe, aussi faut-il préciser certaines choses. Trois gènes ou groupes de gènes sont ici en jeu, chacun avec des rôles spécifiques.

Tout d'abord le GDV (Gène de Dent de Vampire). Il était répandu chez nos ancêtres préhumains, comme, par exemple chez les cynocéphales, dont les dents sont énormes, mais il a disparu bien avant que l'Homme soit Homme. Il a persisté chez les vampires. C'est un gène (en principe) dominant, il s'exprime même s'il est présent sur un seul chromosome.

Le GIDV (Gène Inhibiteur des Dents de Vampire) résulte d'une mutation qui s'est donc produite au début du siècle en Transylvanie. Du fait des mariages consanguins, il s'est diffusé rapidement chez tous les vampires. Chez l'Homme, il est méconnu, puisque nous n'avons pas de GDV. Ce GIDV est dominant, comme chez Virgin et Drac' et chez leurs parents. Mais, étant à pénétrance variable, son effet est impossible à prévoir.

Le GI-GIDV. Très rare, il est totalement méconnu chez l'Homme, puisqu'il agit sur le seul GIDV que nous ne possédons pas. Il est dominant, et en outre puissant, car il est capable d'inhiber le GIDV (dominant lui aussi). C'est ce qui s'est produit dans la descendance de Virgin, et qui a causé l'enthousiasme de la gente vampirienne !

Pour le détail, consultez les revues de génétique avancées...

Si donc vous rencontrez un homme, Madame, ou vous Monsieur, une femme, et qu'ils ont des dents à *rayer le parquet*, attention, demandez un hémogramme. Si l'hématocrite est en dessous de 30, signant une anémie et surtout si la formule sanguine est biscornue (ou simplement cornue), demandez un test génétique, une recherche de GIDV/GDV. Si le premier est présent est présent, pas de problème, vous pouvez être (à moitié) rassuré(e), mais s'il est absent et que le second est présent, alors fuyez ! Car vous aurez alors des enfants avec des dents à rayer le parquet.

N'écrivez pas !

Les personnages de ces nouvelles me poursuivent. Voici deux rêves, la même nuit, mais pas au même moment.

Le premier, je suis (moi l'auteur) avec une femme que j'identifie comme Sarah (cf. « Ilian le *Juif* »). Nous nous douchons tous les deux dans une grande pièce, très claire, aux murs blancs. Je lui dis : « On ne se connaît pas. Cela ne vous gêne pas de me voir nu ? » J'ai pris une serviette pour me couvrir et elle me répond simplement « Non ». Je laisse la serviette et nous continuons à nous doucher tranquillement.

Voici l'autre rêve. Je suis (toujours moi, l'auteur) avec une femme que j'identifie comme Gertrud (cf. « Le beau Jérôme »), dans le salon. Coup de sonnette. Je me dis « C'est Amandine ». J'ouvre. Hélas non, c'est une toute petite femme (1 mètre 40, pas plus), d'allure très commune, et même très moche ; elle est accompagnée d'un petit garçon, environ 8 ans. Je suis très embarrassé. Avec elle, comment vais-je continuer mon histoire ? Elle voit ma gêne et, d'une toute petite voix, très timide, elle me dit : « Je vais vous rembourser. »

Si vous ne voulez pas avoir ce genre d'ennui, surtout n'écrivez pas !

Table des matières

Enlève le haut Pour le bas, j'arrive	3
Vite, je mouille.....	12
Un après-midi chez Monsieur Paul	16
Le beau Jérôme.....	23
Quatre amis	32
Le projet d'Hortense (Scénario).....	38
David le malchanceux	45
Ilan le <i>juif</i>	50
Adam, toute la vérité (Farce).....	54
Drac' aux petites dents (Conte drolatique).....	61
N'écrivez pas !	95
Table des matières	96

Avant de partir, connectez-vous à Internet et...

Notez simplement l'ebook gratuit

Pour noter le livre que vous venez de lire, il vous suffit de passer la souris sur les étoiles, vous arrivez sur la page de l'ebook et vous pouvez cliquer sur le nombre d'étoiles que vous voulez accorder au livre.



Déposez votre avis

Vous pouvez déposer votre avis en cliquant sur le bouton "Donner mon avis". Vous arrivez sur la page des avis et avec quelques lignes, vous participez en écrivant votre ressenti de l'ebook que vous venez de terminer.

[Donner votre avis](#)



Les auteurs comptent sur vous

